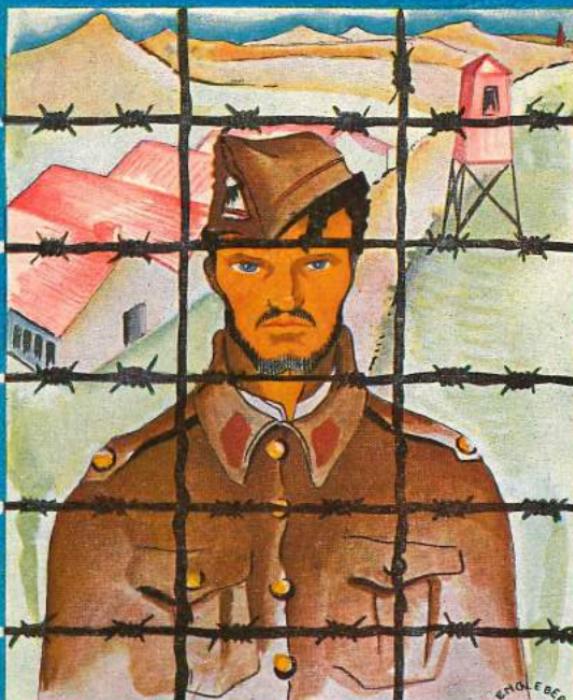




Tony LE RENNE

UNTELDAG '44



EDITIONS DU CHANT D'OISEAU, BRUXELLES
1945



Tony Le Renne

Stalag XVII B

EDITIONS DU CHANT D'OISEAU, BRUXELLES

DÉCLARATION.

Ces récits de guerre et de captivité sont des souvenirs personnels.

Les noms propres employés sont arbitraires. De même, les noms de localités ne sont pas désignés. Cela ne signifie pas que les faits soient inventés.

L'auteur affirme ici son attachement plénier aux disciplines militaires, qui compteront toujours parmi les meilleures pour tremper des hommes et des caractères.

Si quelque unité a flanché, faute de cet idéal « militairement militaire », comme dit Psichari, — et l'auteur a eu la tristesse profonde d'appartenir à une de celles-là, — cela n'infirme en rien son admiration pour la magnifique armée belge, incarnation de l'Ame de la Patrie, qui, en 1940, écrasée par un ennemi supérieur en nombre et en matériel, lui a infligé des pertes cuisantes, et a mené la campagne de 18 jours, conformément à ses traditions de bravoure séculaire.

« La guerre est une saleté, une horreur, un fléau, une chose barbare et brutale qu'un honnête homme, fût-il soldat, ne peut que haïr de toutes les forces de son cœur d'homme.»

P. MARTIAL LEKEUX.

Avant le désastre. Conférence donnée à Bruxelles, mars 1936.

STALAG XVII B

PRINTEMPS TRAGIQUE

— Quoi, qu'y-a-t-il ?

Je me réveillai, sous la poigne vigoureuse de mon cadet qui imprimait à ma personne un mouvement de balancelle par gros temps.

— Tu n'entends pas, ce sont les Allemands... !

Je jaillis de ma couche, comme le diable d'un bénitier, pour bondir dans la chambre. Par la fenêtre ouverte, j'observai une trentaine d'avions qui planaient au-dessus de la ville. On distinguait nettement les croix noires sous les ailes.

— Il n'y a pas d'erreur, ce sont bien les Allemands... Que diantre viennent-ils faire ici ?

La D. C. A. faisait rage. Des rafales de balles traçantes couraient dans le ciel comme des étoiles filantes. À coup sûr, nos soldats vidaient leurs rubans au jugé, nerveusement, surpris par la soudaineté de l'attaque. Les obus éclataient de tous côtés, auréoles dans de grands panaches ébouriffés.

Tout le tragique de la situation m'apparut brusquement : les Allemands attaquaient la Belgique...

Etait-ce possible, mon Dieu... ! Depuis de si longs mois, nous vivions sur les nerfs. Mais confis dans l'inaction et le nonchaloir, le peuple belge espérait sortir indemne de la bagarre. Ainsi que l'autruche, au moment du danger, s'enfouit la tête sous une aile, ainsi le Belge s'efforçait de se cacher à lui-même la certitude du péril. Je voulus me persuader qu'il s'agissait d'une fausse manœuvre. Mais le fait était là, irréfragable : des avions hitlériens survolaient la capitale. Dehors, on entendait vrombir les moteurs. Leurs voix puissantes déferlaient sur les têtes, parcellaires aux mugissements profonds de la marée.

En formation d'escadrille, comme à l'exercice, les Boches vont et viennent, à l'aise parmi la mitraille. Ils semblent narguer la défense. Aurai-je la joie de voir tomber un de ces éperviers ? On nous avait pourtant dit que les avions, en cas d'attaque, seraient pris, sans espoir d'échapper, sous le feu de la D. C. A. Et voici qu'ils tournoient, virent sur l'aile comme des oiseaux de proie, avant de fondre sur leur victime. Cependant, le tir des nôtres se précise. L'escadrille prend de la hauteur. Puis, coup sur coup, des explosions retentissent. Des colonnes de fumée ternissent ce ciel de printemps, d'une reposante clarté. Déjà, des compatriotes ont versé leur sang pour la Patrie...

Les assassins, leur coup fait, remontent d'un coup d'aile vers l'azur incomparable du matin. Sous les feuillages au vert tendre, des oiseaux pépient en quête d'une mouche ou d'un vermisseau.

Soudain, passent, à tire d'aile, deux de nos avions

de chasse. Des rescapés probablement. Peu importe : ce sont des belges, et cela met un peu de joie au cœur.

Je ne pouvais rester indéfiniment à regarder le ciel. Les miens écoutaient la radio quand je pénétrai au salon. De minute en minute, la T. S. F. rappelait les militaires en permission, puis, certaines classes de réservistes. Enfin, la mobilisation générale fut décrétée. Cette fois, il n'y avait plus à barguigner. Militaire en congé illimité, je devais rejoindre mon unité au plus tôt. Peut-être, les amis étaient-ils déjà au front... peut-être, avaient-ils déjà fait l'ultime sacrifice...

Le ministre Spaak parla : « C'est la deuxième fois en vingt-cinq ans que l'Allemagne viole notre territoire... »

Le communiqué était réconfortant : « l'armée belge tient vigoureusement... Nos canons tonnent jusque Aix-la-Chapelle... L'armée française entre en Ardennes... »

Je me sentis de belle humeur.

— Tu ris, dit mon père ?

— Mieux vaut rire que pleurer. D'ailleurs, ne sommes-nous pas dans la main de Dieu ? Je reviendrai avec une jambe de bois et la médaille militaire...

J'expédiai, en hâte, un déjeuner substantiel.

— Mange bien, c'est peut-être le dernier repas que tu feras avant longtemps.

Puis, ce furent les adieux. Il y a quelque chose d'émouvant dans ce baiser du fils et du grand frère va peut-être pour toujours... Les hommes, eux, se sont vite ressaisis, mais les cœurs de mère...

— Va, dit mon père, fais ton devoir. Dieu te protège et Notre-Dame de Grâces !

La grande ville était en effervescence. Des autos militaires roulaient à toute allure, pilotées par des chauffards décidés. Service commandé, on ne traîne pas !

Des gens couraient sur les trottoirs, affairés. Des soldats remplissaient les cafés. Les trams, bourrés de réservistes, étaient pris d'assaut.

Sur la plate-forme où je montai, des rappelés discutaient avec animation. Rien de plus pittoresque que deux bruxellois en conversation dramatique. C'est à qui inventera la plus forte sans que le partenaire s'avoue jamais vaincu. Et la « zwanze » de se donner libre cours dans ce jargon petit nègre, exclusivement « made in Bruxelles ». Le plus piquant, c'est qu'ils croient ce qu'ils inventent.

— Ah, mon vieux, il y avait des parachutistes qui tombaient, ça était terrible. Mais ça été vite réglé, tu sais, on les a tous descendus comme des moineaux...

— Les Anglais sont à Bruxelles. Je les ai vus tantôt à la porte de Namur.

Mutuellement, les braves gens s'excitaient contre l'agresseur :

— C'est dégoûtant, pas de déclaration de guerre, ah ! les sauvages ! Mais cette fois-ci, ce n'est plus comme en 14. On est prêt. Et puis, nous avons le canal Albert...

Gare du Nord. Le train est au diable vauvert, le plus loin possible de la station. Les adieux sont déchi-

rants. Des femmes, en cheveux, leurs gosses accrochés aux jupons, ne peuvent s'arracher à l'étreinte de leur mari. Ce sont des pleurs, des baisers, des tendresses mille fois répétées. De vieilles mamans contemplent une dernière fois leur grand garçon qui ne reviendra peut-être plus, ou qui leur sera rendu, abîmé.

Le train s'ébranla, au milieu des cris et des mouchoirs longuement agités.

C'est fini. Les êtres chers n'étaient plus maintenant qu'un point imperceptible. Appuyé contre une fenêtre, ma pipe aux dents, j'observai discrètement mes compagnons. Ils semblaient prostrés. L'abattement succédait à l'animation de tantôt.

Les soldats n'ont pas d'entrain.

C'est la guerre... ! Chacun rumine cette horreur, les yeux fixes, perdus dans une vague nostalgie.

C'est la guerre... ! Finis, les plaisirs faciles de la mobilisation et le dolce fariente.

C'est la guerre... ! On va se battre, on va s'égorger, on va se dresser hommes contre hommes comme des tigres.

A Louvain, des avions allemands survolaient la ville à grande altitude. Ils avaient appris à leurs dépens qu'il ne fallait pas trop fanfaronner au-dessus de nos canons. On leur avait pourtant dit que les Belges tireraient mal et qu'ils étaient chicement outillés...

Vers quatre heures, après un voyage morne et silencieux, je descendis à X... J'allai droit au dépôt où piaffaiient des hommes de ma compagnie en attendant leur « butin ». J'aperçus, dans un coin, l'abbé

M... vicaire à X... Il était pâle. Son tram avait été attaqué à la bombe par un avion.

— Mon cher, me dit-il, j'y laisserai ma peau. J'en ai le pressentiment.

— Allons, allons, pas de papillons noirs ! Vous êtes encore sous l'influence du choc nerveux, ça passera...

— Si, si, j'y resterai. Ah ! il fallait la guerre pour décider les gens à faire leur devoir. J'en ai encore parlé en chaire, dimanche dernier : « Il y a moins de monde que jamais aux offices, il faudra les obus et les bombes pour que vous pratiquiez votre religion. »

Je ne pus enlever à l'abbé ces idées déprimantes. Le 26 mai, il sera tué par un obus. L'avant-veille, la dernière fois où je le vis, il était fort abattu quand je le quittai.

— Mon cher ami, je serai tué, j'en suis certain. L'armée belge est fichue. On se recule toujours sur des positions... non préparées d'avance.

Après l'attente réglementaire, un sous-officier qui traînait les jambes d'un air dégoûté, une cigarette au coin des lèvres, nous emmena chercher notre harnais.

— Le Renne ?

— Présent !

— Voilà votre « butin »... Dépêchez-vous !

Je fus équipé en un tournemain. Casqué, botté, sac au dos, je devais avoir l'air martial ; assez, je crois, pour effrayer les moineaux.

Un train sanitaire nous prendra dans une heure ou deux. Nous quittâmes la caserne où régnait un

air de contrainte et de morne ennui. Je rejoignis un ami dans un café proche de la gare. Pendant que nous buvions à nos prochaines citations, des camions français débouchèrent sur la place. De ces camions, dégringolèrent, prestement, une poignée de gas en kaki.

— Tiens, dit quelqu'un, ce qu'ils sont drôles ainsi, on nous avait tellement accoutumés au bleu horizon !

Mais leur langage témoignait de leur authenticité. Pas très enthousiastes, les poilus. En route depuis le matin, ils étaient las, mais prêts cependant à en découdre. La transpiration et la poussière leur collaient un masque au visage.

Sur la chaussée, défilent des motorisés. Des tanks roulent dans un bruit de tonnerre. La foule, plantée sur les talus, acclame la France et jette des fleurs. On sent renaître la confiance. On rit, on bat des mains. Et cela revigore les plus découragés.

Dieu sait ce que nous allions voir au front... ! Les récits de la grande guerre me trottaient dans le cerveau. J'imaginais des paquets en bouillie que l'on ramasse à la pelle, des plaies horribles d'où jaillissaient des flots de sang, des râles de mourant, des cris de pitié. Je chassai cette hideur obsédante.

Le train arriva. Nous y grimpons une vingtaine de brancardiers, pour débarquer à L... une demi-heure plus tard. À la sortie de la gare, stationnent des autocars bourrés de blessés : des hommes, des femmes, des enfants de tout âge. Il n'y a que des civils. On s'exclame :

— Ah ! ça... mais les Boches sont les mêmes qu'en 14 !

L'hôpital de campagne était plein à craquer. Sans cesse, les ambulances apportaient de nouvelles victimes. Médecins et infirmiers étaient sur les dents ; ils avaient travaillé sans relâche depuis le matin. La salle d'opération ne désemplissait pas. Les chirurgiens ne faisaient que tailler, trancher, amputer,achever l'œuvre infernale des bombardiers ennemis ou s'efforcer de limiter les dégâts.

On nous raconta des choses poignantes. Un brancardier avait ramené une petite fille à travers champs, blessée, auprès de ses parents tués. Un avion allemand les avaient mitraillés en rase-motte.

Là-bas, vers le canal Albert, le canon tonnait sans arrêt. Toute la nuit, l'artillerie déchaînée, s'efforça de briser l'assaut de l'ennemi. Il me fut impossible de dormir. J'en attrapai une lancinante névralgie. Aussi, je saluai les premières lueurs de l'aube comme une délivrance. Le matin de ce 11 mai était aussi triste que le ciel en grisaille, et un vague pessimisme me serrait le cœur. Des aviateurs allemands passaient très bas au-dessus de la ville. Une vive mitrailleade, partie d'invisibles repaires, les obligeait à s'éloigner. L'un d'eux piqua brusquement sur l'hôpital et lâcha une bombe. Une explosion déchirante retentit... l'engin, mal dirigé, écrabouilla une vache qui broutait.

Vers huit heures, une voiture d'ambulance nous cueillit, mes compagnons et moi, pour nous mener vers le front. Assis tant bien que mal dans la voiture, nous guettions aux fenêtres un danger probable. Nous étions cahottés ferme sur ces chemins de traverse, réservés

d'ordinaire aux charrois paysans. L'auto stoppa brutalement dans un crissement aigu.

Précipités les uns sur les autres, nous interrogeons : — Qu'y a-t-il donc... ?

Un avion venait de piquer sur nous pour lancer une bombe. Elle s'était enfoncée à deux mètres de la voiture sans exploser. Sans quoi, nous étions pulvérisés.

Merci, mon Dieu... !

Nous repartîmes dans un nuage de poussière. A un carrefour, un avion achevait de brûler sur la route. Impossible de déchiffrer son identité. Nous formions des vœux pour que ce fût un allemand, quand nos conducteurs nous inviterent à descendre. Ils allaient charger des blessés dans une autre direction.

En file indienne, nous progressions, courbés, sous les grands arbres, aussi vite que le permettait l'équipement. Un Messerschmidt, apercevant notre défilé, actionna son moulin à café. En un éclair, toute la section disparut dans les taillis. Certains, ingénieusement, jouaient à cache-cache, protégés par un tronc massif de vieux hêtre. L'allemand tournait, essayant en vain de les atteindre. Nous ne respirions plus. Soudain, surgit sur la route, un side-car armé d'une mitrailleuse. La machine se cala en face de nous, pour donner la réplique au chasseur, et celui-ci, flairant quelque embûche, s'envola vers d'autres objectifs.

Plus loin, nous croisaient des colonnes de civils, fuyant le bombardement. Tous les genres de locomotion disponibles étaient utilisés. Des voitures d'enfant

bourrées de valises et de couvertures. Dans des carrioles découvertes, au faite d'un entassement hétéroclite de meubles, de ballots, de cages à poule, étaient juchés des femmes, des enfants, des vieillards, des infirmes. Des aïeules, toutes ridées, regardaient la route d'un œil vide de pensées. Des hommes allaient à pied, chargés comme des mulets de bât, ou poussaient des vélos au porte-bagage surchargé. Des petits enfants trottinaient, accrochés à leur mère.

Pauvres gens...! Où vont-ils...? Ils ne savent pas, ils fuient... Mon Dieu, protégez ces malheureux qui laissent là toute une vie de travail pour trouver, peut-être, la mort dans un fossé !

Derrière les civils, apparut une débandade de soldats de toutes armes. Des voitures s'efforçaient de se frayer passage à travers la muraille humaine. Cette dispersion avait tout l'air d'une panique. L'ennemi aurait-il franchi le canal ?

Je reconnus un lieutenant de ma division au volant d'une auto.

— Allô, mon lieutenant, que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas, je ne sais rien, retirez-vous.

Je n'eus que le temps de sauter de côté, pour éviter que l'auto ne me courût sur le corps.

Opiniâtrément, notre section progressait en avant tandis que les troupes refluaient. On nous regardait avec curiosité. Enfin, un officier de ma compagnie nous arrêta :

— Où allez-vous, vous autres ?

— Nous allons au canal...

— Vous êtes fous, on bat en retraite ! Point de rassemblement de la compagnie à S... Demi-tour. Et tirez votre plan... !

EN RETRAITE

Le cœur serré, je repris, parmi les fuyards, le chemin déjà parcouru. Je tâchai de m'informer auprès de mes compagnons des derniers événements, mais ils restaient muets. Je n'en tirai que des grognements ou des bribes de phrases.

— Des centaines d'avions... impossible de tenir... il n'y avait pas de défense... nous étions mitraillés dans les tranchées... l'artillerie bombardée... on n'a pas vu d'avions de chez nous... Ah ! mon vieux !

C'est tout ce que je pus savoir. Et au fond, je crus comprendre qu'ils avaient eu plus peur que mal, ce qui me fut confirmé plus tard. Mais, novices encore, ils avaient lâché pied aux premières émotions. Certains n'avaient même plus leur fusil. Je m'indignai :

— Quoi, n'est-ce pas la dernière chose dont un soldat se sépare ?

Mes protestations n'émouvaient personne. C'était la pagaille complète. Ces hommes, énervés, abrutis par les bombardements, n'étaient plus des hommes. Ils étaient prêts à entrer dans un trou de souris.

Tout le monde voulait fuir, pour échapper à la horde.

Sur le seuil de leur porte, des habitants nous criaient, anxiens :

— Faut-il partir ?

— Oui, filez vite, les Allemands sont sur nos talons. Ils ont passé le canal.

A X..., une alerte désagrégua la colonne. Tout le monde disparut de la chaussée. Je me précipitai dans la cave du presbytère. Le curé y déplorait la mort de plusieurs paroissiens.

— Vous ne partez pas monsieur le curé ?

— Mon ami, je dois rester au poste le tout dernier. J'admirai le tranquille héroïsme de cet humble prêtre. Il est réconfortant, dans les moments où l'on perd le calme, de rencontrer des hommes forts sur qui l'on puisse appuyer sa faiblesse.

Dans la fuite, j'avais perdu mon ami Mauger et une paire de souliers de rechange. Bah ! mon ami est débrouillard, et quant aux godillots...

Après une marche forcée, havresac au dos, j'atteignis un village. Dans l'encadrement d'une porte, un officier consultait une carte militaire. Je m'avancai :

— Mon major, ne pourriez-vous me dire où se trouve la compagnie médicale de ... ?

— Un instant.

Il pénétra dans la maison pour reparaître aussitôt.

— Elle se trouve, en ce moment à Z...

Justement, des camions de transport allaient dans cette direction. Je grimpai sur l'un d'eux : cette fois j'étais sauvé. Mais voici que surgirent à l'horizon une troupe de bombardiers. Pied à terre, et vite dans les fossés. Nous étions allongés pêle-mêle, risquant un œil sous le casque. Heureusement, les bombardiers

dédaignaient un si mince gibier. Quelques-uns se détachèrent de l'escadrille pour faire le carrousel au-dessus des tranchées. Ils piquaient, lâchaient leur volée de mitraille et remontaient pour reprendre une roue implacable. Ce régime-là devait être effarant pour les fantassins.

Le convoi s'éloigna de ces dangereux exercices. Enfin, j'atteignis ma compagnie à Z... Fourbu, affamé, transpirant à pleins pores, je dévorai quelques tartines. Je regrettai fort, à part moi, de n'avoir pas introduit un journal sous ma chemise. C'est éminemment hygiénique, assure une de mes tantes. Je n'allai pas plus avant dans la réflexion.

— Vite, on file, les Allemands sont à un quart d'heure d'ici !

Le temps de plier bagage, et j'arrive bon dernier aux voitures. Plus de place. Il reste un autocar dans un pré. Une trentaine d'hommes s'y engouffrent. Pas de chance, il est en panne. Les mécaniciens s'acharnent, les hommes jurent. Je m'apprête à gagner les champs, quand survient un camion de l'armée. Bras étendus, un lieutenant l'arrête ; il est vide. On le prend d'assaut et tous y montent jusqu'au dernier. Nous y sommes entassés comme des sardines. Un gros lieutenant m'écrase :

— Je ne te gêne pas trop ?

— N'en parlons pas, j'en supporterai bien dix comme vous.

On étouffait sous les bâches que le soleil embrasait.

D'un coup de couteau, j'ouvris une large brèche dans la toile. L'air et la poussière entrèrent à flot.

A H..., nous retrouvâmes le reste de la compagnie. Sous le porche de l'église, un moine franciscain nous regardait venir. Je m'approchai.

— Vous partez, mon Père ?

— Tongres a été bombardé. Je pars demain avec un ami.

— Demain ? Partez tout de suite, dans une heure les Boches seront ici...

Après quelque repos, nous regagnions nos voitures qui démarrèrent aussitôt. En route, nous croisâmes des blindés anglais. Impassible, le mitrailleur, à la tourelle, répondait à nos ovations par un signe de la main. La nuit, nous passâmes à Tirlemont, tous feux éteints. Ce n'était pas une sinécure pour les chauffeurs que de conduire dans ces conditions ; les bombardiers allemands nous avaient précédés ; des maisons flamblaient, la route était criblée de balles. Les conducteurs zigzaguaient pour éviter les entonnoirs. Sur la chaussée de Louvain, des compagnies de carabiniers cyclistes montaient en ligne. Parfois, un juron ou une menace avertissait notre chauffeur d'avoir à éteindre ses phares qu'il allumait par intermittences pour éviter un accident. Dans la voiture, la plupart des soldats dormaient, éreintés après cette journée épouvantable. A l'aube, nous fûmes à Louvain. Les incendiaires allemands avaient fait de la bonne besogne.

C'est sinistre le crépitement des flammes et les lueurs du feu dans le grand silence du matin.

Près du pont de chemin de fer, des fils électriques enchevêtrés, nous obligèrent au ralenti. Nous traversâmes la ville déserte. De-ci de-là, un magasin éventré déversait ses entrailles jusque sur la chaussée : des apaches étaient passés... En dehors de Louvain, la colonne fit halte. Heureux de se dégourdir les jambes après six heures d'entassement, les soldats coururent au café le plus voisin pour casser la croûte. Un soldat anglais faisait la police de la route, avec une parfaite désinvolture. Bientôt, des camions anglais arrivèrent en vagues ininterrompues. Nous acclamions le passage des troupes alliées. Les soldats nous jetaient des cigarettes et chantaient le *Tipperary* en levant le pouce. Nous les imitions en riant.

C'était le dimanche de la Pentecôte. Un monastère de Prémontrés était proche. Je montai la colline qui conduit à l'abbaye avec quelques amis. Les dévôts nous regardaient avec admiration.

Sales, terreux, les vêtements fripés, nous paraissions sortis d'un cul de basse-fosse. Nous nous efforçâmes de faire bonne contenance sous la convergence des regards. Au jubé, un chantre gazouillait un je ne sais quoi qui ressemblait à l'*Introït*. Dans l'immense nef, sa voix se perdait. Malgré moi, mes yeux se fermèrent. Je sentis ma tête s'effondrer. Je me pinçai énergiquement. Rien à faire ; pendant le sermon, je me mis à ronfler. Un coup de coude de mon voisin me rappela aux convenances. C'est avec soulagement que j'entendis l'*Ite missa est*.

Dans la chaleur de midi, les camions reprirent la

route. Aux portes de T..., la roulante nous servit le dîner qui avait cuit chemin faisant. Des ambulances françaises étaient arrêtées non loin de nous. Les soldats nous offrirent du saucisson de Boulogne et un coup de rouge à la régaleade.

— Un coup de corne, les gas ?

— Vous en avez tant que cela ?

— Eh oui ; nous en trimbalons quelques fûts depuis la frontière...

Nos chauffeurs nous héraient avec de grands gestes. Les autos repartirent vers Gand dans une pétarade. Sur les pistes cyclables, des caravanes de pèlerins fuyaient les horreurs de la guerre. La Belgique entière qui déménageait. Les souvenirs cuisants de 1914 étaient encore frais dans les mémoires et chacun s'empressait de mettre le plus de kilomètres possible entre l'envahisseur et soi.

A Gand, notre passage fut salué par les miaulements des sirènes. Le convoi s'arrêta. Nous descendîmes. Devant moi, une porte s'ouvrit :

— Kom binnen... (1)

— Ça ne vaut pas la peine, madam', ils ne font que passer.

Pour rien au monde, je n'entrerais dans un abri. Je crains moins le danger quand je le vois. Les bombardiers disparus, nous traversâmes la ville déserte : les volets étaient clos, comme en temps de grand deuil ; quelques rares personnes se hâtaient dans les rues ;

(1) — Entrez...

on eut dit une vaste nécropole. Nous poussâmes jusqu'à Tronchiennes où les Pères Jésuites nous ouvrirent leurs portes toutes grandes. Les religieux s'empressèrent : dans les chambres, dans les parloirs, dans le cloître, des matelas furent étendus.

Enfin..., on va pouvoir dormir... Les avions peuvent venir, je ne quitte pas mon oreiller pour un empire !

Après une nuit de bénédiction, nous étions prêts pour de nouvelles aventures. Le temps était maussade, ce matin-là, il bruinait. Les civils couvraient nos voitures de lilas. Une jeune fille m'en offrit une branche dont j'ornai galamment mon casque en guise de plumet.

— On se bat vaillamment, nous dit un officier, le trou a été bouché au canal Albert.

Le soir même, nous logions dans un château abandonné, aux environs de Bruges. Dans le parc immense, des massifs de rhododendrons envahissaient jusqu'aux avenues. Des marronniers couvraient de leurs larges feuilles les repaires ombreux où s'abritaient les voitures. Celles-ci, savamment camouflées, défaisaient l'œil le plus inquisiteur sous leur revêtement.

Un terrain de chasse allié était installé dans les parages, nettoyant le ciel de toute trace suspecte. Dans la paix monacale qui s'étendait sur toutes choses, à l'approche du soir, des avions français prirent en chasse un avion allemand.

A la pointe du jour, les clairons sonnèrent la diane. Nous allions en direction d'Alost. Comme les grandes routes étaient surveillées par l'ennemi, nous prîmes

des routes charrières. Des camions anglais se mêlaient à nos voitures et nous marchions au pas.

Mais voici qu'aux portes d'Alost, des officiers anglais nous apprirent que les Allemands se dirigeaient sur Louvain.

— Mais alors, le canal Albert... ?

— Il est abandonné, les troupes anglaises masquent la retraite des belges et vont défendre Louvain.

— Nous voilà frais.

La consternation se lit sur toutes les figures. Cette fois, je ne me fais plus d'illusions. Nous sommes en recul, et si on n'a pas tenu au canal Albert qui était fortifié depuis des mois, on tiendra moins encore à Louvain.

Le curé de l'endroit, pour nous réconforter, nous emmena goûter un de ses vieux crus. Sa servante, apprenant que je m'appelais Tony, nous conta les mille et un miracles qu'elle devait au grand saint de Padoue. Je renchériis encore, émoustillé par le bourgogne, et, quand le curé nous conseilla de vider sa cave si jamais les Huns arrivaient jusqu'ici, nous le jurâmes à l'unanimité.

Le lendemain, à W..., je retrouvais mon ami Mauger, perdu dans la retraite du canal Albert. Cuistot par interim, il préparait le dîner. Rouge jusqu'à la crête devant ses fourneaux, il me raconta qu'il s'était hissé sur un caisson d'artillerie et avait gagné Bruxelles en cet équipage.

— J'étais brisé en arrivant. Les bruxellois étaient

fous. C'est tout juste s'ils ne voulaient pas nous porter en triomphe. Ils n'étaient pas allés au canal, eux...

Des groupes de bombardiers survolaient W... sans arrêt. Tous nos souhaits les accompagnaient :

— Qu'ils aillent piquer dans la Manche... !

La localité grouillait de soldats. Une bombe là-dedans eut été une véritable boucherie. Tout ce monde circulait à son gré, flânant par les rues. Les cafés regorgeaient.

J'entrai me rafraîchir.

Attablé devant un export, j'écrivis une lettre à mes parents. Une de ces lettres à cheval où j'étrillai de belle manière les odieux personnages qui avaient déclenché la tuerie. J'anathématisai Hitler comme ferait un pape du moyen âge, en soulignant chaque jet d'éloquence d'une ferme lampée. Mes parents reçurent la lettre après la capitulation, censurée...

Encore tout échauffé par ce lyrisme vengeur, je rencontrais un jésuite de ma compagnie. Le saint homme était sous pression. Par deux fois, on l'avait pris pour un parachutiste. Sans doute, sa mine austère ne revenait-elle pas aux bons patriotes. Ils l'avaient houssillé, frappé même ; un habile homme l'avait délesté de sa montre et de son stylo. Conduit sous bonne escorte aux soldats belges, il réussit à leur prouver son civisme. A peine remis en liberté, il fut arrêté par des soldats anglais. Il eut beau exhiber carnet militaire et carte d'identité, on voulut à toute force qu'il fût un parachutiste.

— Connaissez-vous l'allemand ?

— Oui, répondit-il, perdant la tête.

La réponse était intempestive. Le pauvre gas recommandait déjà son âme à Dieu... quand... :

« Mais, c'est un homme de ma compagnie, s'écria Mauger, qui passait ! ».

C'est étonnant que Mauger ne m'ait pas raconté ça. En temps normal, il tiendrait tête à dix femmes à la fois...

Ah ! ces parachutistes... !

On en découvrait dans les plus inoffensifs. Pour peu que vous eussiez l'œil torve ou que vous fussiez accoutré de manière un tantinet excentrique, on vous tombait dessus. Maintes gens reçurent des horions pour avoir la bouche de travers et le menton en galoché.

A chaque instant, des parachutistes étaient signalés en quelque endroit. Une foule hurlante se précipitait, mais n'avait garde de pousser trop avant. C'est ici qu'on reconnaissait les braves.

Dans un petit bois, proche du carrefour où se tenait mon peloton, on s'avisa soudain qu'il y avait des parachutistes. Tous parlaient de les égorger, mais nul n'osait se risquer dans les fourrés. Enfin, un soldat apostropha les héros armés jusqu'aux dents :

— Eh bien quoi ! personne n'y va ? Bande de limaces !

Et notre homme de s'enfoncer dans le bois en agitant pour toute arme une baguette de noisetier. Un quart d'heure plus tard, il ressortait après avoir battu les taillis et crieait de sa voix sur-aiguë :

— Il n'y a rien là-dedans, c'est moi qui vous le dis !

Nous étions trop bavards, et les espions foisonnaient. Aussi, à nos questions les plus insinuantes, nos officiers répondaient-ils par un laconique : destination inconnue.

Vas-y pour l'inconnu. A cinq heures de l'après-midi, nous quittions W... en autocar. Cette fois, la compagnie était quasi au complet. Dans les voitures, nous étions comprimés à tel point que c'était un problème de tirer une cigarette de sa poche. Dieu sait pourtant si un soldat s'en prive !

Nous retraversâmes A... en sens inverse. Décidément, je ne comprends plus rien à la stratégie. Peut-être est-ce pour dérouter l'ennemi ?

Les autos roulaient maintenant dans les chemins de terre. Nous croisions des tanks français solidement musclés. A la tourelle, flottait le drapeau tricolore. L'artillerie motorisée se frayait passage à travers l'embouteillage. La nuit tombait. Nous roulions avec lenteur et prudence.

Des pinceaux de lumière fouillaient le ciel. Des obus éclataient au-dessus de nos têtes à l'approche des Dornier. L'ennemi était le maître de l'air. Nous ne pouvions que voûter le dos sous la menace des bombes et des torpilles.

A minuit, nous sortîmes des autocars, abrutis, sur la grand-place de M... Il fallait trouver un gîte. Tirer son plan, c'est le grand principe de la stratégie militaire. Et quand il faut tirer son plan, on est un peu là !

A défaut de matelas, je m'installai au volant d'une auto. Bien enfoncé dans les coussins moelleux, j'invoquai le marchand de sable. Et ça ne traîna pas, j'eus même l'impression de ronfler.

Un miaulement lugubre me réveilla soudain. Au-dessus de ma tête, dans la tour de la maison communale, un poste d'alerte était perché. C'est tout ce que la défense passive avait trouvé de mieux. Cette infernale sirène semblait sortir des chaudières où Satan fait bouillir les damnés.

— Ah, mais non ! C'est assez !

J'étais prêt à demander merci. Plus moyen de dormir. Je sautai de la bagnole, désaxé et rageur. Où aller ? Je rôdai à l'aventure dans la ville endormie. Finalement, j'échouai dans un cinéma. Des hommes, étendus à même le plancher, dormaient comme des brutes. Je les enviai secrètement. Une odeur aigre montait de ces corps étendus et assoupis. C'est égal, j'avais envie de dormir et j'eus dormi dans une étable. Je jetai mon fourriment sur le sol et m'affalai.

— Au diable, les sirènes !

Et je sombrai dans le noir.

16 Mai. Il me fut impossible de dormir plus longtemps. Je n'ai rien de l'anachorète, moi, et ces maudites planches m'avaient scié les épaules. Je me levai pour aller déjeuner dans une charcuterie. Quand je revins sur la grand-place, j'appris la capitulation de la Hollande. Quelques-uns, le journal déployé, lisaien la catastrophique nouvelle. Le journal était sillonné d'énormes manchettes : LA HOLLANDE A CAPITULÉ...

HUIT CENTS AVIONS ENNEMIS ABATTUS DEPUIS LE
DÉBUT DE LA GUERRE... L'ARMÉE BELGE SE REPLIE
SUR L'ESCAUT...

L'arrivée d'un mort sur une civière coupa court aux commentaires. Le défunt était mort, subitement, d'une embolie. Il y avait de quoi avec cette sirène ! Le fossoyeur terminait à peine sa besogne qu'on signalait un nouveau locataire. Cette fois, c'était un espion allemand. Il avait été pincé par les Français au moment où il bondissait sur une mitrailleuse. Blessé, il était entré dans un égout ; on l'y avait achevé comme une bête puante. Les porteurs le déposèrent contre le mur de l'église, sur un brancard. Il était tout sanglant : ventre ouvert, visage défiguré. Les soldats s'éloignèrent avec dégoût.

Le bureau de la compagnie était installé chez un boucher et les soldats passaient le plus clair de leur temps dans un café contigu. Quand un soldat n'a rien à faire, il aime s'attabler devant un export bien tassé ou flâner à l'aventure. C'est ce dernier parti que je choisis. Dans mes périples, je croisai les troupes de la ... D. I. qui montaient en ligne. Radio Stuttgart avait cependant annoncé leur massacre total. Ces troupes avaient en réalité perdu du matériel, mais les effectifs étaient complets.

Et nous qui nous croyions les seuls survivants de la division ! Ce que c'est que la propagande !

J'allai m'étendre dans un pré. Des « zincks » allemands étaient aux prises avec nos Alliés. C'était des courses folles dans les nuages, des jeux de cache-cache, des

pirouettes, des chutes simulées, des redressements soudains, tandis que de part et d'autre, s'échangeait une volée sournoise de mitraille.

J'étais là, les yeux au ciel, à contempler ces ébats prodigieux, quand le commandant m'interpella :

— Vous prendrez la garde, cette nuit, au téléphone.

— Plus rien à vos ordres, mon commandant ?

Le soir, nous étions trois pour la veillée. Les officiers partis, le patron de la maison nous apporta un matelas pour nous aider à passer douillettement les heures trop pénibles. Avec sa permission, j'ouvris le piano du salon et me mis à jouer de vieux noëls. C'est tellement apaisant ces bonnes vieilles choses toutes candides et si simples. Cela rappelle la nuit où la paix fut annoncée aux hommes de bonne volonté. Des pensées déprimantes m'alanguirent avec le son chatoyant et feutré à la fois du piano. Je me sentis envahi d'une grande lassitude. Mes doigts coururent machinalement sur le clavier. La tristesse m'étreignait. J'appréhendais des heures mauvaises :

« Ah ! Protégez-nous, Madone de la paix, chantait la mélodie. Nous sommes vos enfants, prenez-nous en pitié. »

Et la Vierge répondait :

« On n'a jamais entendu dire que ceux qui m'implorent aient été abandonnés. Dans la détresse, enfants, confiez-vous à mon cœur maternel. N'ayez crainte, je vous abrite sous mon manteau. »

La paix était revenue, je terminai en majeur, comme le Père Franck.

J'allumai ma pipe et me calai dans un fauteuil. Mais un diable de lutin, haut comme une poule, farandolait dans la fumée bleue qui s'échappait de mon fourneau. Avec un ris sardonique, le rusé personnage me souffla dans les paupières...

— Dormez, dis-je aux deux autres, je veillerai seul. Bientôt, nous dormions tous les trois. Je me réveillai vers deux heures du matin. Il faisait froid. Mes compagnons, serrés l'un contre l'autre, ronflaient comme des égoïstes. Pour étouffer ma jalousie, j'allai prendre une couverture.

A sept heures du matin, la porte s'ouvrit. J'entrebaillai un œil.

— La garde a été bonne ?

— Comment donc... mon lieutenant !

Le lieutenant sourit, il avait compris.

— Vous connaissez les instructions... ? On déploie.

Déployer, en termes militaires, signifie passer de l'ordre de marche à l'ordre de bataille. La matinée se passa donc à préparer son fourbi. Cette fois pensions-nous, ça va devenir sérieux. Vers midi, nous partions pour Z... Nous dinâmes en cours de route sur la chaussée. La colonne s'arrêta enfin dans un grand parc. Dans le fond, se dressait un château entouré de fossés. On y accédait par un pont-levis. Vraiment, pour faire la guerre, le décor était charmant. J'imaginais des chevaliers, armés de toutes pièces, franchissant la poterne du vieux manoir, le gonfanon au vent. De grands lévriers bondissaient aux naseaux des destriers qui renaclaient. Là-haut, dans la tour

du guet, un écuyer sonnait de la trompe pour annoncer l'arrivée des seigneurs.

Un lieutenant s'avança.

— Cette nuit vous logerez dans les remises.

La brusque réalité éteignit mon évocation romantique.

— Loger dans les remises... à quoi pense-t-il le lieutenant ? Il y a cependant des habitations près d'ici.

Malgré mes rouspétances, je ne cherchai cependant rien autre chose. Le décor valait bien qu'on souffrit un peu. Mais les soldats, eux, ne furent pas de cet avis, et le soir, nous étions trois, au total, dans la soupente. Nous trouvâmes dans une serre, des nattes destinées à couvrir des couches. Ça nous servirait de plumard. Et les paladins se muèrent en pauvres gueux. Ah ! François d'Assise, comme vous eussiez aimé ce coin de grenier. Une porte boîteuse, un fond de sac qui remplace une vitre défunte, un vent coulis qui s'insinue entre les planches mal jointes, quatre murs au plâtras désagrégé...

« Béni sois-tu, mon Seigneur, pour nos sœurs les araignées et nos sœurs les souris ! »

— Pourvu que ces sales bêtes ne viennent pas nous grignoter les orteils... !

* * *

Des pionniers français étaient cantonnés dans la localité. Tous du midi. On entendait résonner les

« mom bonn » à chaque pavé. L'un d'eux me dit avec l'accent :

— Les Boches ont pensé nous faire craquer à Sedan. Ils se sont lourdement trompés. La T. S. F. vient d'annoncer qu'ils avaient reçu une tatouille.

Je cherchai en vain du tabac dans le village. Partout, les mêmes doléances : « les Français ont tout raflé. » On ne trouvait plus un radis.

Je finis par dénicher un kilo de figues. Tandis que je les déguste, passe un groupe de méridionaux. Ils me plaisent au premier abord avec leur tête bon enfant. Sans doute, leur suis-je sympathique, car nous lions simultanément conversation.

— Ce que vous êtes courageux tout de même, vous autres Belges. Votre pays est à moitié envahi et vous n'avez pas l'air de vous en faire.

— Ce n'est pas la première fois que ça nous arrive ! Nous savons, par expérience, qu'un jour viendra. Patience, il faut d'abord esquinter ces sauvages. Mais, du train où ça marche, nous serons plus vite à Paris qu'à Berlin.

Ces mots les piquent au vif.

— Hé ! me réplique un gros mafflu qui transpire comme au Sahara, tu ne comprends pas la tactique ?

Il disait la « taquetique ».

— On se recule, c'est pour mieux bondir.

Mais oui, poursuit-il, me voyant sidéré, en nous retirant, nous les faisons sortir de leur tanière.

Ce disant, il s'élança avec agilité derrière le grillage où il s'appuyait ; saisissant les barreaux :

— Comme ceci, derrière ce rempart, peux-tu m'attaquer ?

— Non, dis-je, ébloui par le raisonnement.

— Si tu me fais sortir, j'ai moins d'avantages. Comprends-tu maintenant ?

EN AVANT-GARDE

Rassemblement de la compagnie. Le commandant était là avec ses officiers. Fébriles, les sous-officiers dressaient des listes. Beaucoup d'hommes manquaient à l'appel ; ils n'avaient pas encore rejoint l'unité. On répartit les présents par peloton.

En file indienne, nous retraversâmes l'Escaut. Ma pipe entre les dents, je songeais que cette équipée-ci pourrait être la dernière. Je regardai mes compagnons : ils érigaient une tête de condamnés à l'échafaud. On n'entendait pas un mot dans le peloton.

« Oh ! Oh ! c'est contagieux cette maladie-là, murmurai-je. »

Après une heure de marche, nous arrivions au poste de secours régimentaire. Pas une âme.

— Holà, personne là-dedans ?

Des soldats sortirent de la maison. On craignait les avions dans ce secteur, et le commandant nous recommanda de ne pas nous laisser repérer.

A midi sonné, je déballai mes provisions. Une basse-cour, intacte, semblait-il, caquetait d'une seule voix dans le poulailler. Quelle aubaine ! D'un même élan, nous nous précipitâmes pour cueillir la ponte et j'agrémentai mes tartines de trois œufs frais. Dommage, qu'on ne demeure pas ici, quelle fricassée en perspective... !

mentai mes tartines de trois œufs frais. Dommage, qu'on ne demeure pas ici, quelle fricassée en perspective... !

Je m'accroupis au pied d'un arbre pour la sieste. Je n'eus guère le temps d'y moisir.

— Le Renne ?

— Oui, mon lieutenant.

— Il me faut cinq hommes énergiques.

— Ça va, mon lieutenant. Où va-t-on ?

— Poste de secours du ... bataillon.

Flanqué de ses cinq hommes énergiques, le lieutenant prit la route. Une sale route charretière, aux pavés inégaux, qui filait à travers champs pour pousser dans une saulée. Une heure de trotte nous amena au poste de secours du bataillon. Dès l'arrivée, je constatai une fois de plus le bon sens de l'armée : le poste de secours était installé dans un café. Aussitôt, nous nous mêmes en devoir de nous « taper la cloche ».

Le mot était de l'ami Darlonne. Un fier gaillard, l'ami Darlonne. Il avait séjourné à Paris toute son adolescence et habitait maintenant la Meuse. Après mille pérégrinations qui frisaient le mélodrame, il avait réussi, en glissant entre les coups, à rejoindre son unité. On nous l'avait adjoint comme valeur énergique.

Darlonne possède une langue riche, un tour d'expression original. Il sait dépeindre exactement ce qu'il voit, en fignoler jusqu'au moindre contour. C'est un garçon débrouillard. Il n'est pas une situation à laquelle il ne s'adapte. Extrêmement serviable, il

est précieux en toutes circonstances et il a le rare talent de souligner ses services d'un mot plaisant.

Il possède à ce point l'entregent qu'on sourit dès qu'il paraît, et qu'il conquiert d'emblée. Raconte-t-il quelque nouvelle, elle est sensationnelle. En termes choisis, avec volubilité, il transforme un épisode banal en un récit captivant. Et cela, avec un allant qui emporte les plus raccornis.

« Si audissetis ipsum... ! » dirait Cicéron.

Si d'aventure, il n'a plus rien dans son sac, il invente ; il est intarissable. Au physique, bien charpenté, grand, svelte ; une bouche moqueuse ; des yeux vifs qui ne laissent échapper aucun détail ; un nez fin qui lui donne un certain air de noblesse ; un front volontaire, énergique, couronné de cheveux en brosse.

A peine arrivés au poste, nous nous attablons. Hélas nous sommes les derniers. Toute l'armée belge nous a précédés ; avec regret, nous vidons les ultimes bouteilles.

Le tenancier, un gros flamand réjoui, nous assure, dans un sabir entrelardé de grands gestes, qu'il lui reste du jambon, des œufs et du beurre en abondance.

La collation terminée, nous fîmes la connaissance de nos compagnons d'armes. Il y avait au poste une dizaine de brancardiers, tous flamands. Notre lieutenant nous demanda de leur prêter main forte pour la construction d'un abri. Aussitôt, pelles, bêches, rondins, perches et fagots surgirent de partout. Darlonne, les manches retroussées et la blague au coin

des lèvres, activait les opérations par sa belle humeur. Pour agrémenter la manœuvre, un infirmier, qui avait servi à la cavalerie, nous donna, sur le cheval de peloton, un intermède de haute école. L'épisode se termina par une chute du virtuose sur un tas de crottins, ce qui ne manqua pas de divertir la galerie.

Au bout d'une heure, l'abri était terminé. Bien malin serait l'aviateur qui décèlerait, dans ce mamelon verdoyant, quelque chose de suspect.

La nuit descendait. Nous rentrâmes. Il faisait calme. Les oreilles cependant, étaient aux aguets, car nous savions l'ennemi tout proche, à quelques centaines de mètres.

De grand matin, Darlonne prenait la direction de la ferme. Après quelques tours de passe-passe, il avait circonvenu la maîtresse du logis. Pourtant, le gaillard ne connaissait pas un traître mot de flamand. Mais il était si drôle que la fermière riait de ses moindres gestes. Tout fier de sa conquête, il me dit :

— Qu'en penses-tu ? Il faut se défendre dans la vie ! Bientôt, il eut carte blanche ; Darlonne, manches retroussées, un tablier de la patronne sur les reins, s'occupait activement. Il avait l'œil à tout. Un coup de balai par ci, un coup de torchon par là. Il allait et venait, de la cave au grenier. Il était de la maison, il se rendait indispensable.

Vers cinq heures de l'après-midi, commença une canonnade virulente. Les vitres du café trépidaien. C'était nos batteries, disséminées dans le bois voisin et les champs de blé, qui menaient la danse.

Je m'informai auprès d'un observateur.

— Des tanks allemands essayent de percer ; on les fait sauter à coup de canon.

Quel raffût... ! Des sifflements aigus déchiraient le ciel au-dessus de nos têtes, dans un crescendo et un decrescendo sans cesse renouvelés. Avec un fracas puissant, les obus éclataient. On eut dit que des bûcherons abattaient toute une forêt de chênes. Vers le soir, la tornade s'apaisa, au soulagement général. Chacun s'installa pour la nuit, roulé dans sa couverture, sur une gerbe débottelée.

A minuit, on tambourinait vigoureusement à la porte.

— Alerte, debout... !

A tout hasard, nous bouclions nos sacs dans l'obscurité. Dehors, une pleine lune magnifique veillait dans le silence que violait seul, par intermittences, un crachemen de mitrailleuse. Devant la maison, un homme était étendu sur un brancard, immobile. Trois brancardiers, muets et les bras ballants, attendaient je ne sais trop quoi. J'interrogeai :

— Qui a apporté ce blessé ?

Pas de réponse.

— Que faites-vous ici ? Vous n'examinez pas ce blessé ?

Un grognement inintelligible sortit d'une des trois statues. Constatant cette inertie qui confinait à la prostration, je m'approchai du brancard et saisis la main du blessé : elle était glacée. Je tâtai le pouls : il ne battait plus. J'approchai mon visage du sien :

ses yeux étaient grands ouverts, fixes, comme dans une extase.

— Il est mort, dis-je.

Le chef de poste arrivait. Par mesure de précaution, puisqu'alerte il y avait, on transporta le cadavre dans l'abri. Le médecin l'examina une dernière fois, avec une attention professionnelle.

— Rien à faire, aucun réflexe. Transportez-le dans la grange.

Nous croyions à une alerte. Qui donc avait poussé ce cri ? Mystère. Un affolé probablement. En maugréant, nous allâmesachever notre somme.

Le lendemain, dans l'après-midi, il nous fut permis d'enterrer le mort. Il avait fallu attendre les formalités militaires. Le corps était couvert de sang. Assisté d'un autre brancardier, je le roulai dans une couverture, avant de le descendre dans la fosse. Le cadavre gardait un bras levé devant le visage, dans un dernier geste de défense instinctive. Je dus l'abaisser de force. L'aumônier bénit la tombe. Nous rendîmes les honneurs militaires. Ce fut tout. Une petite croix de bois marqua l'endroit où reposait un soldat belge mort pour la patrie.

La cérémonie était à peine terminée, qu'on nous amenait un blessé à conduire au poste régimentaire.

— Rien de grave, une balle dans le mollet.

Nous revîmes quand le soir tombait. Sur la route, nous avions repéré un poulailler abandonné.

— Le ravitaillement n'est pas passé aujourd'hui,

Dieu sait de quoi la journée de demain sera faite.
Autant pour nous que pour les Boches...

Sur cette pensée méritoire, nous tordîmes le cou à quelques volailles que nous glissâmes sous la couverture du brancard. Le lendemain, nous plumâmes nos victimes pour le repas de la troupe. Darlonne prépara des pommes de terre frites en débitant mille joyeusetés. Je touillai une sauce à la moutarde dans une bassine. Au dîner, tous attaquèrent avec vigueur. Il restait bien par-ci par-là quelque vestige de plume. Dame... on avait fait ça « manu militari ».

— Non, mais, vous vous croyez au Palace, rétorquait Darlonne aux rouspéteurs !

Des escadrilles passaient à faible altitude. Ça coupa l'appétit à plusieurs.

Dans le courant de l'après-midi, on vint avertir qu'un de nos chars d'assaut légers venait de sauter sur une de nos mines.

— Ça, c'est le bouquet !

Il n'y avait pas de médecin en première ligne et les infirmiers n'en sortaient pas. Le chef de poste nous dépecha au secours des blessés. Nous partîmes sur le champ avec une voiture porte-brancard. Le soleil nous bouillait le crâne sous le casque. Nous arrivâmes, suant et pestant à l'école des Sœurs où gisaient les malheureux.

On nous fit suivre un long corridor. Dans une pièce, à droite, un homme baigne dans son sang.

— Il va mourir, nous dit un brancardier.

Nous passons outre. Dans une grande salle, trois

hommes sont étendus sur des matelas. Ils sont noirs de poudre. Nous examinons les blessures. Stupéfaction... Ce blessés n'ont même pas été pansés. J'interpelle les brancardiers :

— C'est comme cela que vous soignez les blessés ?

Ils baissent la tête sans répondre. Furieux, j'arrache sa musette de pansement à l'un de ces empotés.

— Quand on ne sait pas se servir de sa musette, on n'en a pas besoin.

Nous pasons le plus doucement possible les plaies souillées, noires et visqueuses, d'où pendent des caillots de sang.

L'un des blessés a la cheville cassée et le pied complètement retourné. Je coupe la chaussure à grands coups de ciseaux et je place une attelle provisoire. L'homme gémit.

— Allons, du courage mon vieux, tu en sortiras. Ce n'est pas grave.

Un lieutenant se plaint de douleurs internes. Quelques éraflures strient le dos, violacé par endroits. Un peu de teinture d'iode, un bandage circulaire et... le voilà arrimé.

Cela fait, nous revenons voir l'agonisant.

J'explosai de colère. Et les infirmiers, l'échine courbée, encaissèrent une volée de bois vert pour leur imbécillité inexprimable. Ils n'avaient pu arrêter une hémorragie. Nous apprîmes par la suite, que le blessé était mort sur la table d'opération, faute de soins immédiats.

Le pauvre gas était bien mal arrangé. Il fallut lui

couper ses chaussures. Ses pieds baignaient dans un sang mi-coagulé. Les deux pieds étaient horriblement fracturés : la cuisse, largement entaillée, laissait voir le fémur, brisé par le milieu. Je fis apporter de l'eau bouillie pour nettoyer quelque peu cet amalgame de sang et de poussière. La blessure était affreusement souillée. Le soldat pleurait. Nous le réconfortâmes de notre mieux. Les sœurs assistèrent à ce déballage de cruautés nécessaires, pétrifiées et muettes. Mais, quand nous tentâmes de déplacer le blessé pour le coucher sur le brancard, il nous supplia de le laisser. Le matelas où il gisait n'était qu'une mare de sang. Finalement, croyant adoucir le retour, nous prîmes le matelas avec l'homme dessus, pour l'adapter tant bien que mal à la voiture porte-brancard.

Toute la route, — et il nous fallut une heure et demie pour la refaire —, le blessé réclamait à boire. Les soldats rencontrés, se détournaient au passage du défilé, tellement c'était triste et pénible. Le blessé gémissait à chaque pavé que heurtaient les roues. Nous prenions mille précautions pour atténuer les chocs. Nous l'encouragions.

Rentrés au poste, les médecins s'empressèrent. Des cris de douleur retentirent dans toute la maison.

* * *

Désignés pour la garde de nuit, nous rôdons à deux autour du poste. Après une rapide inspection des alentours, nous choisissons comme guérite une meule

de foin en dehors de l'enclos. Nous nous y calons, une couverture sur le corps. Comme il faisait trop frais pour dormir, je me mis à viser les étoiles avec le colt du lieutenant.

Soudain, nos canons aboyèrent. Des rafales passaient en sifflant. Des heures durant, les obus formèrent, au-dessus de nous, une voûte d'acier. On les entendait s'écraser sur l'ennemi quelque part, là-bas. C'est lugubre, la nuit, la mort qui s'abat, sournoise et invisible. Rien n'est plus crispant que ce siflement des obus qui accourent en vrillant l'air... On a l'impression qu'ils vont vous tomber dessus sans crier gare. Malgré l'appréhension qui vous tenaille, une joie secrète réchauffe le cœur. Joie de savoir que, dans ses tranchées, l'ennemi, haletant et anxieux, encaisse, le dos rond, les décharges qui se succèdent sans laisser le temps de dire ouf. J'imaginai ces faces de boches congestionnés, les yeux écarquillés dans le noir, attendant le coup de grâce qui les ferait passer, de cette vallée de misères, au paradis nazi.

Vers le matin, avec les premières clartés d'une journée qui promettait d'être splendide, le lieutenant m'appela :

- Rien à signaler durant la garde ?
- Rien, pas un chat, mon lieutenant !
- Tu iras au P. C. comme agent de liaison.
- Bien, mon lieutenant !

La pipe au bec, les mains dans les poches, je fus au P. C. où je traînai mes guêtres sans conviction.

J'entendis bientôt d'ahurissantes déclarations.

« On en a assez de la guerre. Elle est tout de même perdue, pour nous. Nous ne voulons pas nous battre pour les Français. Autant vivre sous le régime allemand...

Je bondis en entendant ces propos défaitistes. Et je m'acharnai à prouver aux soldats qu'ils disaient des énormités qui pourraient leur coûter cher.

— Comment m'écriai-je, mais il faut ignorer ce qui se passe en Allemagne pour en sortir de pareilles. Savez-vous qu'en Allemagne la liberté n'existe plus. Et vous voulez, vous des belges, être enchaînés par ce régime brutal qui ne permet pas qu'on lève le petit doigt sans permission... qui interdit de penser autre chose que ce que pensent les tyrans.

Les soldats, surpris par ce débordement, gardaient le silence. Je poursuivis :

— Ce qu'il y a, mes amis, c'est que le courage vous manque parce que vous avez été habitués à une vie facile, à une vie de mollesse. Il s'agit ici de donner sa vie s'il le faut, pour sauvegarder l'apanage national. Ce courage que vous avez perdu, demandez à Dieu qu'il vous le rende...»

Le major était entré sans que je l'aperçoive : aux derniers mots se tournant vers moi :

— Fiston, dit-il, tu m'as retourné. C'est comme ça qu'on parle aux hommes !

Deux vieilles gens continuaient à vivre dans la maison qui était maintenant le poste de commandement du bataillon.

— Nous n'avons pas quitté en 14, nous ne quitterons pas encore cette fois-ci.

Tandis que les bons vieux déploraient cette nouvelle guerre, des explosions retentirent. Les ancêtres se précipitèrent dans leur cave avec une agilité incroyable. Je me demandais ce qui leur prenait, et, je sortis pour situer le vacarme qu'on percevait au dehors. Tout le monde avait disparu. Seul, au milieu de la cour, je devais étonner ceux qui me voyaient debout dans la panique générale. Soudain, je compris ; on bombardait le P. C. D'un bond, je plongeai dans une tranchée auprès d'un soldat. Les explosions se succédaient, rapides. A 30, 20, 15 mètres, des gerbes de terre s'élevaient.

— Pourvu que ça ne nous tombe pas en plein sur le crâne !

Moment d'angoisse légitime. Le feu cessa. Il avait duré trois à quatre minutes, peut-être. Minutes qui nous parurent bien longues. Je surgis de mon trou :

— Pas de blessés ?

Personne n'était même égratigné. C'était une fière chance. Nous courûmes voir le résultat du tir ; trous de schrapnels là et là ; un obus avait écorné la toiture de la ferme. Les dégâts étaient insignifiants. Nous l'avions échappé belle.

Au P. C. le major discutait avec animation. Je saisissais quelques briques :

— ...nos canonniers ont tiré trop court... l'observateur a téléphoné d'allonger le tir...

Heureusement pour nous !

Les soldats ramassaient maintenant des éclats d'obus. Ils en trouvèrent un qui avait imparfaitement explosé. Il n'était que déchiré et s'ouvrait comme un bouquet.

Les deux vieillards le retournèrent en souvenir et le placèrent sur leur cheminée, à la droite du crucifix.

REPLI

Quand la nuit fut tombée, les pelotons se formèrent sur la route. On battait en retraite derrière l'Escaut. Vers dix heures du soir, le major, à cheval, prit la tête du bataillon. Nous le suivions en vélo. Un beau clair de lune éclairait les campagnes silencieuses, d'où montait un brouillard épais. L'humidité, qui m'enserrait comme une chape, me faisait frissonner, par moments. Il faisait bon marcher la nuit. De temps à autre, un hullement de chouette perçait le silence. De-ci, de-là, des moulins à vent jalonnaient la marche, bras gigantesques tendus vers le ciel, comme un appel à la pitié. Excepté quelques pétarades de mitrailleuses, on se serait cru en manœuvres.

Nous fûmes rejoints en route par le ... d'artillerie. Des chevaux se cabraient, à entendre tonner, sur leurs derrières, la pesante ferraille des caissons qui tressaument à chaque pavé. Les équipages roulaient grand train. Bientôt, on ne perçut plus que de loin en loin leur grondement sourd.

A une heure du matin, nous franchissons l'Escaut sur un pont de bateaux. Sur l'autre rive, des chasseurs ardennais venaient prendre la relève. Ces braves étaient fourbus, mais indomptables. J'échangeai avec eux quelques mots énergiques.

Tous ces va-et-vient avaient désorganisé la colonne.

— Où sont mes compagnies, criaït le major en gesticulant ?

En désespoir de cause, il piqua des deux, suivi par ce qui restait du Service de santé. Nous roulions derrière le chef à grands coups de pédale. Après une course effrénée, nous arrivâmes à X... Les pelotons y circulaient en un beau désordre. Des gendarmes donnaient des indications, sans même savoir où la troupe se dirigeait. Après de nombreuses courses inutiles, je finis par retrouver ma compagnie. Tant bien que mal, les lieutenants ralliaient leurs hommes. Les pelotons, enchevêtrés les uns dans les autres, coupés d'éléments de régiments étrangers, traversèrent D... en débandade. La rue principale était obstruée par des hommes qui marchaient à huit de front. Les cyclistes roulaient sur les trottoirs.

Au sortir de D..., la route traversait une saulée. Un brouillard épais nous surplombait, rideau impénétrable et garantie contre l'indiscrétion des avions ennemis qui vrombissaient au-dessus des régiments. Je m'arrêtai un instant. Le temps de m'appuyer contre une haie, je m'endormis.

— Hé, Le Renne, on part... !

Le lieutenant me secouait vigoureusement.

— Ah, mon lieutenant, on est littéralement abruti !

Il était sept heures du matin, quand nous fûmes à X.... De rechef, j'avais perdu ma compagnie. Évidemment, personne ne savait où se trouvait le poste de secours. Je m'adressai au garde-champêtre

qui m'envoya au commissaire de police. La moutarde me montait au nez. Rien à faire avec ces paysans. Par bonheur, je tombai sur Darlonne. Après maints circuits, le gaillard s'était installé dans une ferme. Son infernal bagout lui avait ouvert les portes. Il courait du poulailler à la porcherie, trayait les vaches, soignait les chevaux. Il était débordé. La fermière contemplait avec béatitude ce garçon débrouillard, qui, bénévolement, lui rendait service. Les hommes étaient mobilisés, et le simple passage d'un avion la terrorisait.

J'étais à peine installé dans la grange, qu'une estafette apparut. Le poste était proche et on avait besoin de notre aide pour creuser un abri. Nous partîmes donner un coup de main. Le lieutenant nous attendait.

— Ah, vous voilà ! Nous avons reçu des ordres précis. Nous devons tenir ici comme à l'Yser. En prévision des bombardements, il faudra creuser des tranchées et des abris.

— Eh bien, dis-je, si l'on doit tenir dans ces trous de lapins contre des obus, on sera fricassé. Pourquoi ne pas nous envoyer du béton ? Ce n'est pas sérieux. On ne tiendra pas plus ici qu'au canal Albert... ; quand les avions viendront nous mitrailler en rase-motte et nous bombarder, ce sera intenable !

En réalité, je ne croyais pas fort à ce nouvel Yser. Que deviendrions-nous si les canons ennemis transformaient ce paisible village en écumeoire. Les hommes commençaient à grogner. Le ravitaillement était des

plus irréguliers. Déjà, on ne parvenait plus à se procurer quelque chose à se mettre sous la dent. A grande peine, je trouvai quelques biscuits que je mangeai avec une omelette. Mais cela n'est guère substantiel pour un soldat en campagne. Je me mis en quête. Le boulanger de l'endroit mettait en cuisson fournée sur fournée, pour satisfaire l'appétit d'une clientèle qui s'accroissait de minute en minute. J'arrivai à point pour toucher un pain croustillant qui sortait du four.

Rentrant au poste, j'avais un officier qui pointait vers le ciel des canons anti-chars. Un trou creusé sous la culasse de la pièce servait à descendre la crosse et le pointeur. C'était pour le moins original. Nous n'avions pas de D. C. A., excepté quelques mitrailleuses qui crachaient leur venin, un venin inoffensif, à l'approche des avions ennemis. Ces derniers avaient beau jeu. Depuis le matin, ils ne faisaient que nous exaspérer en survolant effrontément nos positions.

J'étais curieux de voir le résultat du tir. Voici venir des avions de reconnaissance. Les 4-7 leur envoyèrent une rafale de projectiles qui éclatèrent en flocons blancs dans le ciel moutonneux. Les observateurs ennemis, flairant un danger, prirent de la hauteur. Je suivais avec intérêt chaque nouvelle salve. Avec rage aussi, car on n'abattait aucun de ces vilains oiseaux à croix noire. Mais cela suffit à les écarter.

Le soir, je me retrouvai avec des amis chez une bonne âme qui nous avait invités. Les nouvelles étaient mauvaises : l'armée française, sur qui nous fondions

nos espoirs, était éventrée à maints endroits. Les Anglais reculaient, eux aussi, pour n'être pas encerclés. Nous étions réduits à nous défendre par nous-mêmes. Mais, chose plus grave, le moral du régiment était atteint. Des soldats parlaient de se rendre. Certains, disait-on, avaient déjà confectionné des drapeaux blancs.

Notre hôte nous réconforta par sa belle humeur et... une bonne bouteille qu'il déboucha à nos santés. C'est vrai que le vin retrempe les courages anéantis. Je me sentis tout guilleret, et des accents guerriers se mirent à chanter dans ma mémoire.

Quand, au crépuscule, je regagnai le poste, une lune maigriote projetait une indécise lueur à travers les échancrures des nuages. Sombre présage... ! Les prés, humides, dégageaient une fumée semblable à celle qui monte des flancs d'un coursier qu'on bouchonne après un galop. Avant d'aller m'étendre, je songeai à me rafraîchir les pieds, endoloris par un long séjour sans débotter. J'étais à barboter délicieusement dans une cuvette, quand une explosion formidable retentit.

— C'est du gros calibre, opina près de moi un vieux briscard chevronné qui avait fait la guerre de 14.

Maintenant, les explosions se suivaient par intervalles réguliers. Devant nous, un incendie rougeoyait. C'était une ferme atteinte de plein fouet et d'où monta bientôt une belle flambée. Quelques-uns, par crainte du danger, transportèrent des bottes de paille dans l'abri.

Dieu merci, je ne suis pas si couard et puisque ces messieurs déménagent, nous aurons de quoi nous installer largement.

Nous décidons, mes amis et moi, de passer la nuit dans la maison que ses habitants viennent de quitter, pour se réfugier pêle-mêle dans leur cave, en compagnie des bouteilles et du charbon.

Les coups se succédaient. La maison vibrait, tout comme par un tremblement de terre. Les vitres tressautaient ainsi que dans un tramway. Malgré notre écran, nous ne dormions que d'un œil. Un coup plus puissant et plus rapproché nous dressa sur notre séant. D'un accord tacite, nous surgîmes, drapés dans notre couverture. Et nous restâmes une heure dehors, grelottant dans la fraîcheur des prés, comptant les coups, appréciant les distances. A la longue, nous en eûmes notre compte de faire le pied de grue. Stoïque, l'un de nous déclara :

— On rentre, on dort et on ne sort plus, quoi qu'il arrive !

LA RUÉE

Nous regagnions à trois le poste de secours après une sortie matinale, lorsqu'un lieutenant en tournée de patrouille, nous arrêta :

— Vous ne savez pas ?

— Qu'y a-t-il ?

— Les premières lignes viennent de se rendre.

— !!!

— Oui, ils ont hissé le drapeau blanc à l'approche des Allemands.

— Ah ça, ils sont fous... !

Un hurlement sauvage nous interrompit. Deux soldats allemands pointaient leur fusil dans notre direction, à trente mètres de là.

Ce fut une débandade éperdue.

Nous bondissons comme des chevreuils, nous franchissons des clôtures, nous traversons des haies dans un éclair. Rien ne peut nous arrêter. Mon agilité naturelle est encore décuplée. Je me sens de taille à briser un mur, s'il le faut.

Derrière les haies, s'étendent des champs de blés à perte de vue. Instinctivement nous nous précipitons, tête baissée, dans ces cachettes propices. Comme une

harde traquée par la meute, nous fonçons dans les épis, broyant tout au passage. Il nous semble entendre derrière nous le hurlement de la mort. Mais nous commençons à perdre haleine dans cette course olympique, et, avec la fatigue, le calme renaît. Nous ne sommes plus maintenant que trois brancardiers. Les autres se sont égaillés, Dieu sait où. Nous nous concertons :

— Que faire ?

— Rejoindre le poste à tout prix.

Prudemment, nous enfouissons un sentier qui longe un champ de froment. En vue du poste de secours, nous redoublons de vigilance. A quelques pas du poste, arrêt. Sont-ils là, ou n'y sont-ils pas ? Dilemme angoissant.

— Restez ici, soufflai-je aux deux autres, il vaut mieux qu'un seul s'expose.

A vrai dire, je n'ai pas encore aujourd'hui le pressentiment d'une fin prochaine. Néanmoins, avec des ruses de siou sur les entier de la guerre, je m'avance. J'allais franchir la haie qui nous séparait du poste par un trou de poule, quand apparut soudain à l'angle de la maison un casque boche suivi d'un uniforme gris. Je me redressai, surpris. L'ennemi épaulait déjà.

Le coup part... raté... !

La balle a sifflé à mes oreilles. Mes compagnons n'ont pas attendu. Les épis brisés me signalent leur piste. Je m'élançai à toute vitesse et je rejoins les deux autres, qui, croyant avoir le diable à leurs chausses, tricotent à un rythme accéléré. Nous n'avons qu'un

souci : mettre entre les Boches et nous, le plus de distance possible. Mais, alourdis par la capote, nous ne pouvons soutenir pareille cadence. Au bout de quelques minutes, nous nous laissons choir, exténués. Après avoir bien soufflé, la langue pendant sur le menton, nous tenons conseil.

— Où allons-nous ?

Le poste de secours régimentaire doit se trouver à notre droite. Il ne peut plus y avoir de prussiens par ici ; aussi, sans méfiance, nous progressons à petits pas, en mâchonnant une tige de blé.

Dans un boqueteau voisin, émergent les tuiles rouges d'une habitation. Nous nous dirigeons de ce côté, sans appréhension. Un chien aboie à notre entrée dans la cour d'une ferme. Nous pénétrons dans le corps du legis. Le fermier lève les bras au ciel.

— De Duitschers... dit-il, en nous montrant par une fenêtre des prisonniers belges conduits par deux sentinelles.

Par bonheur, on ne nous avait pas vus. D'un pas agile, nous rentrons dans le froment. Nous enlevons nos casques pour que nos cheveux se confondent avec les barbes des épis. Immobiles, nous observons : des prisonniers, l'air vanné, défilent devant nos yeux sans soupçonner notre présence. Dès qu'ils se sont éloignés, nous reprenons notre marche en avant, mais, avec la plus grande prudence, cette fois, en rampant dans les passages découverts.

Après avoir franchi un ruisseau qui courait entre

des ormeaux, nous tombons nez à nez avec une patrouille belge. Nous courons vers les nôtres. Sauvés... !

Le sergent fut bien abasourdi d'entendre le récit de notre équipée. Il ne se doutait de rien, et ne savait pas les Allemands dans les parages. Il nous mena au P. C. du bataillon. Le major était là, entouré de ses officiers, avec l'œil sévère d'un juge d'instruction. Je parlai avec indignation :

— Les hommes se sont rendus sans tirer un coup de fusil. Et dire qu'il n'y avait qu'une poignée de boches. Quelle honte... !

— Avez-vous reçu l'ordre de reculer, répliqua froidement le major ?

C'en était trop. Il nous prenait pour des déserteurs, à présent. Mon sang ne fit qu'un tour :

— Comment, mon major, surpris par les Allemands qui nous mettaient en joue, alors que les soldats armés jetaient leurs armes et s'enfuyaient au lieu de tirer, nous, des brancardiers, des non-combattants, sans armes aucune, nous avons essayé de rejoindre notre poste. Ce poste était occupé par les Allemands qui ont tiré sur nous. Nous n'avions d'autre salut que la fuite. Fallait-il nous rendre peut-être ?

— C'est bon, interrompit le major, je vous ordonne de vous taire. Pas un mot aux hommes, vous entendez. Ne quittez pas le poste.

— Mais, mon major, nous devons rejoindre le poste de secours régimentaire, puisque le nôtre est pris.

— Il est déjà occupé par les Allemands. Vous resterez ici. Nous avons reçu l'ordre de nous défendre à outrance.

Je n'avais plus qu'à m'incliner. Je me retirai avec mes compagnons dans la pièce voisine.

Malgré la défense, je ne pus m'empêcher de raconter aux hommes cette pénible trahison.

— Taisez-vous, cria le major !

Je me tus. La sonnerie du téléphone marchait. Le major parla à l'appareil. Brusquement, la communication fut coupée. L'ennemi nous encerclait, il n'y avait pas de doute possible.

Je sortis. Au loin, on entendait crétiter la fusillade. Les soldats du poste prirent position autour du P. C., dans leurs abris. Soudain, sans qu'on n'ait rien pu déceler, des mitrailleuses se mirent à moudre. Les Allemands approchaient. Ça devenait dangereux. Abrité par un auvent, je constatai l'effet du tir. Les balles sifflaient sans discontinuer. Elles s'écrasaient dans la muraille, faisant éclater les briques. Les tuiles de la maison s'effritèrent sous une grêle invisible. Quelques deux, trois poules, les survivantes du poulailler, sans doute, s'enfuirent à la billebaude en vol plané, poussant des cris effarouchés.

Le tir se rapprochait. Les belges, terrés, envoyèrent une rafale de coups de fusil. Des allemands battirent l'air comme des guignols avant de s'effondrer. Le major parut dans l'encadrement de la porte :

— Rentrez tous... !

Nous étions à peine dans la maison qu'un violent barrage d'artillerie se déclancha. Cette fois, les canons belges entraient en lice. Une heure durant, ils firent rage. Les explosions claquaient sans arrêt, soulevant

des gerbes de terre. Malgré tout, nous sourions. Nous pouvions être atteints par les percutants si nos artilleurs raccourcissaient le tir, mais pour l'instant, les obus tombaient dru sur les assaillants, qui se recroquevillaient dans quelque repli de terrain, en attendant le coup terminal. Cependant, nous n'ignorions pas que si les nôtres ne contre-attaquaient après cette vigoureuse démonstration, nous serions perdus. Hélas ! le barrage diminua petit à petit d'intensité, puis s'éteignit. Les allemands, embusqués tout près, recommencèrent l'attaque sans plus trouver de résistance.

Nous étions trois brancardiers, dans une pièce écartée de la maison. Persuadés que les Boches ne feraient pas de quartier, — fallait-il espérer la pitié de ces sauvages —, nous attendions le suprême moment.

Dans la chambre voisine, le major demanda que l'on hissât le drapeau blanc. Un sergent sortit, un chiffon blanc au bout du poing. Nous admirions secrètement ce garçon qui risquait sa vie en agitant ce symbole de capitulation. Nous nous attendions à le voir tomber. Mais non. Le tir cessa, une longue minute s'écoula. Tous retenaient leur souffle.

Enfin, un soldat allemand parut, armé d'une mitraillette.

Tout le monde jeta fusil, revolver, baïonnette. Les mains levées, les officiers sortirent les premiers, suivis des soldats. Avant de passer la porte, je remplis mes poches de biscuits militaires.

On ne sait jamais !

D'ailleurs, nous n'avions pas encore déjeûné et midi était passé.

En voyant nos brassards, un allemand nous fit signe de baisser les bras.

Nous quittâmes le P. C., escortés de sentinelles.

PRISONNIER

Le défilé des prisonniers belges s'avancait, le dos courbé par la honte et la lassitude, sous l'œil insolent des vainqueurs. Je me cambrai avec fierté et toisai ces Boches tant détestés, pour qui l'honneur et la loyauté sont des mythes.

Un jeune blanc-bec me jeta au passage :

— Schweinhund !

C'était le premier mot d'allemand que j'entendais.

Le long du chemin, gisaient des blessés allemands. Notre artillerie avait bien donné. J'avais à peine applaudî le bon travail de nos artilleurs, que je faillî le regretter, car, une grêle d'obus fendait l'air en sifflant dans notre direction. Ils s'écrasèrent dans un carré de froment à quelque cinquante mètres. Les sentinelles nous arrêtèrent aussitôt. Un officier s'approcha :

— Ce sont les Belges qui tirent sur vous, dit-il.

Une vague de ressentiment me monta au cœur.

Oui, les Belges tiraient sur nous. Ils tiraient et avec raison, sur les lâches qui avaient trahi le drapeau. Mais ce ne sont plus des belges, ceux-là, la patrie les renie !

Les obus volaient de toutes parts. Ah ! pourquoi ne viennent-ils pas nous écraser et enfouir à jamais

notre honte ... ! Tout autour de nous, ils tombaient, vengeurs implacables ; devant, derrière, de tous côtés, ils claquaient, les bons petits obus belges, pour enrayer une avance que je pressentais, hélas, impossible à arrêter.

J'étais las, infiniment las. A quoi bon lutter, la guerie était finie pour moi. Appuyé sur un coude, je fumais cigarettes sur cigarettes pour me libérer de cette obsession désespérante.

Que peut-il m'advenir encore de néfaste. Prisonnier ! Je suis prisonnier, c'est la fin de tout ! J'avais peine à redire ce mot.

Prisonnier, j'avais pourtant juré de ne l'être jamais !

Profitant d'une accalmie, nos garde-chiourmes reprirent la route. Nous fûmes à M... Fusils, baïonnettes, cartouches, gaines de toutes sortes jonchaient le sol, en vrac. Les fils électriques, coupé par les bombardements, pendaient lamentablement. Sur nombre d'habitations, des toitures tenaient encore par un prodige d'équilibre, mais toutes les vitres étaient brisées et la route en crissait sous nos souliers ferrés. A la sortie du village, aux abords du canal, un grand nombre de prisonniers belges déambulait entre des sentinelles. Un café, ou plutôt ce qu'il en restait, servait de poste de secours. Les portes de la maison avaient été arrachées pour servir de civières. Sans cesse, on amenait des blessés belges et allemands sur des brancards improvisés : échelles, portes arrachées de leurs gonds, gaules fichées dans les manches d'une capote... A mon grand étonnement, je ne vis

pas de brancards. Cela me suggéra une idée. Tout mon bien, était resté au poste de secours. Il s'agissait de le récupérer. Justement, j'entendais un officier belge se plaindre du manque de matériel. L'occasion n'a qu'un cheveu, dit-on. Je le saisissé :

— Voulez-vous que je vous procure des brancards et des brouettes porte-brancards ? Il y en a dans notre voiture de peloton.

L'idée fut approuvée. Je hélai mes deux compagnons de fuite, et, un boche sur les talons, nous partîmes gaiement.

Une fois hors du village, la sentinelle s'inquiéta. Elle flairait un guet-apens. En riant, nous apaisâmes ses craintes.

Au poste de secours, un nombre invraisemblable de trous d'obus, accidentait le terrain. Heureux sommes-nous d'avoir évité cette grêle de mitraille ! La voiture du peloton était là, dans un pré. En fait de brouette porte-brancard, il n'y en avait qu'une, je le savais pertinemment bien, et elle n'avait jamais pu servir. Armé d'un marteau, je m'efforçai de prouver au boche ma bonne volonté. Mais allez adapter des pièces qui ne sont pas faites pour s'emboîter ! Il fallut se rabattre sur les brancards. Ceux-ci étaient moins récalcitrants. L'opération terminée, nous nous dirigeâmes vers le poste dans l'espoir de recueillir quelque brioche d'équipement. L'allemand, un saxon, nous suivait, docile. Au poste, il y avait sur la table, des pains, du café, du chocolat, des boîtes de singe et de la margarine. Nous enfilerons le tout, pêle-mêle, dans nos musettes,

nous choisissons du linge dans nos havresacs, et, sans un regard en arrière, nous reprenons la route de la captivité.

Nos effets personnels étaient sauvés.

De retour au canal, comme personne ne nous demandait nos brancards, nous les plantâmes dans un fossé et nous pûmes enfin manger un morceau, d'excellent appétit.

Sur la rive, les Allemands occupaient maintenant les prisonniers à abattre des arbres. Avaient-ils l'intention de jeter un pont sur le canal ? Je me souciais bien de les aider. Si tous étaient comme moi, ils se heurteraient à l'inertie du plus inerte des invertébrés.

Des soldats belges s'efforçaient de passer à la nage. Un allemand m'invita à les imiter.

Ils peuvent toujours attendre, me dis-je. Je ne bouge pas d'une patte, avant qu'on ait établi un pont.

Accroupi contre une souche, je regardai les évolutions des nageurs. D'aucuns, entièrement nus, poussaient d'une main un tonneau chargé de hardes. D'autres, perchés sur un radeau mal fagoté et en équilibre instable, s'efforçaient de passer sur la rive opposée. Bientôt, des soldats tout habillés et sac au dos, se joignirent à leurs compagnons sur les radeaux. Cela devait tourner mal. Près du bord, un radeau chavira et un malheureux disparut dans la Lys pour ne plus reparaître.

Des sections d'assaut allemandes traversèrent nos rangs pour aller à la conquête des nôtres qui résistaient. Avec dépit, j'observai que beaucoup portaient à la

ceinture un bon G. P. de l'armée belge. Je fus plus étonné encore en constatant que les infirmiers étaient armés comme les troupes d'assaut : fusil, revolver, grenades dans les bottes. C'est ainsi que l'armée allemande entend respecter les conventions de Genève ! Au fait, on devait s'y attendre ; ces gens-là n'ont d'autre maître que la force et la force brutale.

Il ne fait pas bon se placer au passage des troupes. Je fus embrigadé, malgré moi, pour le transport des blessés légers allemands, jusqu'aux embarcations pneumatiques qui sillonnaient la Lys d'un bord à l'autre. L'un d'eux, blessé aux pieds par des éclats de vitre, ne voulait pas lâcher son fusil et nous lançait des œillades féroces. J'abandonnai cette bête furieuse à son sort, et je montai moi-même dans l'embarcation pour franchir le canal.

J'observai tout à coup, un avion anglais de reconnaissance qui venait inspecter discrètement toute cette effervescence. Cet avion m'inspirait de l'inquiétude. Aussi, m'éloignai-je au plus vite, sitôt le canal franchi. Je n'avais pas tort. Une rafale de schrapnells s'abattit sans crier gare, sur les deux berges, pour les nettoyer. Des embarcations coulèrent avec leur chargement d'hommes, touchées en plein. Des blessés allemands virent avec terreur les obus pénétrer sous une voûte où ils abritaient leurs misères, semant la mort...

Des boches, perdant tout contrôle, s'enfuirent. J'en vis courir à quatre pattes. Cela me parut tellement comique que je m'arrêtai pour rire à mon aise. Si les

Allemands perdaient la tête, les Belges eux, ne la perdaient pas. Déjà, quelques uns gagnaient le large, mais le premier émoi passé, les sentinelles tirèrent quelques coups de fusil, pour ramener tout le bétail dans la voie de l'obéissance. Le troupeau, bien encadré, s'éloigna. Dans les prés, ça et là, on apercevait des cadavres de chevaux, couchés sur le dos, les pattes recroquevillées et la panse gonflée ; des vaches dont le pis éclatait sous la pression du lait, beuglaient désespérément.

Nous marchions à belle allure. Nos sentinelles, en vélo, roulaient sur les flancs de la colonne, en nous excitant à augmenter la vitesse.

— Auf ! Auf ! Schnell ! Schnell !

On eut dit d'aboiements de chiens enragés. A ce train là, nous fûmes vite éreintés. Par moment, il nous fallait courir pour rattraper ceux qui nous précédaient. Cela devenait pénible, sous un soleil qui ne ménageait pas ses ardeurs. Je ruisselais de toutes parts, étouffé par la capote. Pour comble, la poussière soulevée par la colonne m'aveuglait et m'asséchait le gosier.

Nous entrâmes dans un bourg où les habitants faisaient la haie le long des trottoirs. Ils échelonnaient des seaux d'eau où les prisonniers, haletant, se rafraîchissaient avec satisfaction. Je m'abreuvai à même les seaux à grandes lampées. Certains puisaient dans ces bienheureux récipients avec une gamelle, puis, en répandaient la moitié sur le chemin. Les Allemands ne nous laissaient même pas le temps de nous arrêter. Il nous fallait boire en courant.

Dans les yeux des civils, nous lisions la compassion et la réprobation pour ce traitement sauvage, digne d'ailleurs des Teutons de 1914.

La soif était apaisée momentanément par les copieuses libations. Mais la transpiration était si abondante qu'on buvait sans discontinuer.

Et la colonne marchait sans arrêt, pressée par les sentinelles qui poussaient des cris gutturaux. D'autres que nous, m'ont assuré des témoins, reçurent des coups de crosse ou encore furent fusillés sur le champ, pour s'être arrêtés, à bout de forces...

Mon casque me parut vite insupportable et je le balançai dans un fossé. Nous courions sans trêve dans un nuage de poussière. Je n'avais qu'un but, aller jusqu'au bout de cette inhumaine randonnée. Les dents serrées, j'allais devant moi, en regroupant toutes mes énergies.

Un régiment d'artillerie vint à notre rencontre. Nous dûmes nous serrer pour laisser passer la horde. Les soldats, à l'aise sur les caissons, nous regardaient avec insolence. Ils étaient les vainqueurs et le faisaient bien sentir. Comme des officiers braquaient sur nous des appareils photographiques, je grinçai des dents et je détournai la tête en grimaçant. Ah ! si on n'était pas prisonnier ! Je sentais sourdre en moi une rage impuissante.

Après cinq heures de marche abrutissante, on nous parqua enfin dans un pré. J'aperçus l'ami Darlonne et des amis. Je les rejoignis et chacun déballa ses res-

sources, pour partager dans une entraide fraternelle avec celui qui n'avait rien.

Je profitai du répit pour changer de linge, et je me roulai dans une couverture.

— Aufstehen ! Aufstehen ! (1)

Nos gardiens vociféraient sous les étoiles. Il fallait reprendre la route. Où était le beau temp., où, libres comme l'oiseau des champs, nous chantions à tue-tête en martelant le sol :

Route claire
De lumière,
Route des forts
Nous te suivrons jusqu'à la mort,
Sainte route des forts !

J'étais plutôt prêt à maudire cette route qui s'évertuait à n'avoir pas de fin.

Le tragique défilé, encore harassé par la rude performance de l'après-midi, suivait maintenant la chaussée de Gand. De grandes raies de lumière balayaient le ciel. On entendait vrombir des moteurs. Le canon tonnait. Des gerbes d'étincelles se déployaient dans le ciel en feux d'artifice.

Et nous marchions, désespérément, le cou tendu sous le poids des bagages. Sur la large chaussée, des régiments ennemis montaient au front. Le cliquetis des armes et le roulement des voitures se mêlaient aux commandements rauques et sauvages.

(1) Debout ! Debout !

Un officier teuton bondit vers nous, révolver au poing :

— Englisch, hurla-t-il, haineux ?
— Nein, Belgisch !

Peut-être, ce chevalier voulait-il profiter de l'obscurité pour assassiner des prisonniers ! Nous louons le ciel de n'être pas anglais.

Nous fûmes à Gand, comme minuit sonnait aux horloges de la ville. Profitant d'un répit, chacun se laissa choir sur les pavés.

Allions-nous enfin nous reposer ?

On nous mena dans une caserne. A peine franchi le corps de garde, la troupe se précipita. Je pénétrai dans une salle de gymnastique, dont le pavement était jonché de paille, et je m'affalai aussitôt, sans plus m'occuper de l'existence du monde. Je m'endormis, comme assommé par un coup de matraque.

Tout contre la caserne, une église lançait haut dans le ciel l'appel à la prière, avec la sérénité imperturbable d'un jour de paix.

Je me réveillai, ce jour-là, au son des cloches. Après m'être étiré paresseusement comme un chat qui sort de son panier, je jetai un coup d'œil sur mes compagnons. Beaucoup dormaient encore, exhalant de leur bouche ouverte des ronflements qui leur râclaient le fond de la gorge. Je sortis de la salle de gymnastique où pendaient ironiquement les engins de haute voûte. Dehors était un va et vient de prisonniers en quête de resquille. Je finis par dénicher un seau.

Comme je cherchais un endroit décent pour prendre mes ablutions, je rencontrais Darlonne. Il n'avait pas perdu son temps : de fantassin, il était devenu cavalier.

— Où as-tu décroché ces frusques ?

— Dans le magasin d'habillement, tiens, c'est pas malin.

— Toujours toi. Tu ne pourrais pas m'indiquer un endroit où je puisse me rincer de fond en comble en toute sécurité ?

— Viens !

Et il me conduisit aux douches de la caserne.

Tout frais, je tombai sur un lieutenant médecin.

— Nous ne sommes pas prisonniers, dit-il. Je sors d'un entretien avec un officier allemand qui m'a certifié que, d'après la convention de Genève, les membres de la Croix-Rouge étaient libres.

Mais, comme quelques instants plus tard, le lieutenant se disposait à quitter la place, la garde ne voulut rien entendre.

Ce matin-là, nous attendîmes en vain le déjeûner, les Allemands n'avaient rien à nous donner.

Or, la ville de Gand s'était émue, en apprenant que des prisonniers belges étaient bouclés entre ses murs. Vers midi, les dons affluèrent : les boulangers se mirent de la partie, des charrettes de pain pénétrèrent dans la cour de la caserne. A peine avaient-elles dépassé le porche, qu'elles subirent l'assaut de centaines d'hommes affamés. Les boulangers cherchaient en vain à sortir de la cohue. Désespérant de faire entendre raison à des estomacs qui criaient fa-

mine, ils se résignèrent à contempler le pillage de leurs voitures.

Darlonne revint vers mon groupe, rayonnant. Il portait à bout de bras une pile de pains :

— Grouillez-vous, vous autres, lança-t-il après une pirouette !

L'après-midi, je furettai dans la caserne. Pas un coin qui n'eût été exploré. Dans les souterrains, des soldats maniaient en connaisseurs les fusils abandonnés là par hasard. Ils avaient même trouvé des cartouches. Dans leurs yeux luisaient une étincelle sournoise qui en disait long... Mais la flamme s'éteignait vite dans leurs prunelles et ils jetaient les armes dans un coin, en haussant les épaules. A quoi bon ! la ville regorgeait de soldats allemands !

A six heures du matin, les prisonniers furent rassemblés et répartis tant bien que mal par ordre de régiment. Au départ, chacun reçut un demi-pain pour la journée.

Dans Gand, une foule énorme, piquée ça et là d'uniformes gris-verdâtres, s'amassait le long du parcours suivi par les prisonniers. De nombreux civils distribuaient à la volée force provisions : pains, fromages, charcuteries, cigarettes, douceurs.

Les rangs de la troupe, d'abord impeccables, se brisèrent peu à peu et, bientôt, ce fut le plus invraisemblable chaos. Les Allemands condescendants et débonnaires ne nous empêchaient en rien, au contraire. Si une donatrice, qui nous offrait timidement son obole, passait inaperçue, ils la signalait en souriant à

notre rapacité. Vraiment, on ne pouvait être plus aimable !

C'est le paradis nazi qui commence, me disais-je, à moins que ce ne soit la dernière journée du condamné à mort.

« Timeo Danaos... ! »

Une fois en dehors de la ville, la course à l'eau recommença. On n'arrêtait plus de boire. On ne cessait de manger. Et les dons d'affluer. Ne sachant plus où caser cette abondance providentielle, les prisonniers mangeaient sans se lasser. Et les bonnes gens disaient :

« Comme ils ont faim ! »

Darlonne était le premier à chaque distribution. Tantôt à droite, tantôt à gauche de la colonne, il courait vers l'avant, puis s'attardait à l'arrière, entrait en coup de vent dans une boutique et ressortait l'instant d'après, les bras chargés de vivres. Un quartieron d'œufs débordait de son casque. D'autres fois, il rafflait toute la marchandise et faisait lui-même la distribution.

La débonnaireté de nos gardes commença à se faire moins tendre. Énervés de constater que leurs objurgations ne nous touchaient pas, ils le prirent sur un autre diapason. Et les vociférations gutturales alternèrent avec les mines belliqueuses :

— Los ! Los ! Schnell ! Schnell ! (1)

Des autos-mitrailleuses passèrent en trombe sur notre flanc gauche, sans doute pour nous inspirer le

1 Courez Vite ! Vite !

respect. Personne, du reste, ne songeait à fuir. Nous allions, pensions-nous, à Anvers, chercher nos papiers de démobilisation. Je restais fort incrédule pour ma part. Mais savait-on jamais. Au fond, l'aventure m'amusait, et une promenade en Allemagne n'était pas pour me déplaire.

L'homme est ainsi fait : l'expérience de ses devanciers ne peut lui dessiller les yeux, si cruelle qu'elle ait été. Une expérience ne vaut que pour celui qui l'a vécue.

Vers cinq heures de l'après-midi, nous étions casernés à Termonde. Peu après nous, entra une troupe de chasseurs ardennais. Très crânes, le béret sur l'oreille, les chasseurs lançaient des œillades narquoises du côté des Allemands. Les wallons s'avancèrent pour converser amicalement avec les Ardennais, parmi lesquels, Darlonne venait de retrouver son frère. C'étaient des soldats au moins ceux-ci et ils étaient prêts à recommencer.

Ah ! si nous n'avions eu que des gaillards de cette trempe, la partie n'eut pas été si vite perdue ! Les bérêts verts nous contèrent, tout bas, certains faits d'armes réjouissants pour des combattants. Nous nous sentions fiers d'être les frères de ces héros.

Dans notre geôle, il n'y avait rien à boire. Les Anglais avaient, selon les Allemands, fait sauter les réservoirs de la ville.

Ils ont bon dos, les Anglais, évidemment ! Pour remédier à cette pénurie, une citerne nous amena l'eau d'un quartier voisin. Comme la discipline allemande

ne pouvait tolérer la bousculade et le désordre inévitable, on nous mit en file indienne. Cela n'alla pas sans peine. Chacun voulait être servi le premier. Aussi, un grand diable de boche, armé d'une trique, se chargea de la police. Il assenait sans aménité, de grands coups sur le dos des récalcitrants. Il vociférait, bousculait, distribuait des horions au milieu des rires déchaînés. Celui-là, au moins, nous montrait le vrai visage de l'Allemagne.

Je n'eus pas le courage d'attendre mon tour, des heures durant, au bout de la file interminable, au risque d'attraper sur le crâne le gourdin de ce fou furieux.

* * *

28 mai. Matin douloureux de la capitulation. Au chant du coq, nous étions sur pied. Dans les ténèbres, les Allemands nous invitaient à nous presser, à grand renfort d'éloquence germanique. En rang par trois, nous sortîmes de Termonde, franchissant la Dendre sur des ponts de bois jetés par le génie allemand.

A quelques lieues de la ville, les sentinelles nous apprirent que le roi avait capitulé. Chez certains prisonniers, cette annonce déchaîna un enthousiasme délivrant. Les bons patriotes, eux, ressentaient dououreusement la catastrophe.

Ainsi donc, c'était fini ! La Belgique était conquise. La Belgique s'en était remise à la discrétion de l'Allemagne. Pauvre Belgique !

Malgré notre peine, pas un mot ne fut prononcé contre le roi. Si lui, notre chef, avait pris cette décision extrême, c'est qu'il avait des raisons majeures.

Nos convoyeurs se montraient plus accommodants que jamais. À les en croire, nous allions rentrer chez nous. Nous avions encore le droit de crier : « Vive le Roi », disaient-ils.

Arrivés à Lokeren, on nous parqua dans une école, et l'on nous défendit de sortir dans la cour. Vers le soir, une dame accompagnée d'officiers, parcourut les salles de classe où nous nous vautrions dans la paille. Le mensonge et la fausseté se lisait sur son visage. Elle nous promit, au nom du général, notre prochaine libération.

— Vous irez demain à Anvers, chercher vos papiers.

Quelques soldats, crédules, applaudirent à nous rompre les oreilles. Dans mon groupe, nous nous regardions, goguenards. Nous avions compris : l'étape de demain déciderait de notre sort.

De fait, en quittant Lokeren, le lendemain matin, nous prenions la chaussée d'Anvers. Mais à Saint-Nicolas, nous obliquions. Les enthousiasmes d'hier se refroidirent. Les poteaux indicateurs portaient cette seule inscription : Nederland. Cette fois, il n'y avait pas d'erreur, nous allions en Allemagne. Je trouvai, pour ma part, la chose fort plaisante.

— On ira faire une excursion sur le Rhin !

Et je pénétrai en territoire hollandais, sans plus d'émotions. Cette dernière étape était plus longue que les autres. Beaucoup d'entre nous, mal chaussés, se

plaignaient d'échauffement et de cloches aux pieds. La colonne des prisonniers paraissait une vraie cour des miracles. Nombre d'éclopés, auxquels s'ajoutaient en surnuméraire les tire-au-flanc, restaient dans les fossés, attendant une charrette secourable. Un convoi de véhicules de l'armée allemande nous contraignait à dégager la route, ce qui nous permit de souffler. Un soldat s'endormit, les jambes étendues dans les rails du vicinal. Les camions roulaient à deux de front. À un certain moment, peut-être par suite d'une fausse manœuvre, l'un d'eux dérapa pour entrer dans les rails. Tout le monde se gara du monstre qui fonçait, énorme et menaçant. Le dormeur, plongé dans une sereine béatitude, n'entendit pas les cris d'effroi, et l'auto lui écrasa le pied gauche. Aussitôt réveillé, le malheureux se mit à hurler. Une auto de la Croix-Rouge l'emmena tout geignant. L'incident mit fin au repos et la colonne reprit la route, le dos voûté. Les prisonniers ne parlaient plus. Ils marchaient, dociles, comme un troupeau qu'on mène à l'abattoir. Tous savaient maintenant qu'ils allaient en Allemagne. Rompus de fatigue, transpirant à plein rendement, ils avaient hâte d'arriver à l'étape.

A la fin de l'après-midi, nous parvenions à un embarcadère sur l'Escaut. Le fleuve étalait devant nos yeux, à perte de vue, son ruban couleur de muraille entre deux berges fort distantes. Une bouffée de fraîcheur montait des eaux avec une odeur marine, mélange de varech, d'iode et de poisson.

Des chalands, arrimés bord à bord, découvraient leurs cales béantes. Quatre par quatre, nous entrâmes dans ces antres ténébreux. A l'entrée des cales, un allemand distribuait des tranches de pain épaisse comme la main. J'y mordis ; aussitôt, je fis une horrible grimace... et je jetai le tout dans le fleuve, à la barbe du donateur.

— Si c'est tout ce qu'ils ont à nous offrir, ... grommelai-je !

En quelques instants, nous étions une centaine à fond de cale, encaqués comme des harengs. Impossible de bouger un orteil, sans soulever incontinent la commune réprobation. Aussi bien, tout le monde se tenait-il coi.

Au bout d'une heure de ce régime de fakir, je pensais défaillir... Fort heureusement, une diversion vint nous arracher à cette intenable position. Il fallait des volontaires pour transborder des pains qui venaient de Belgique. Ce fut une ruée vers l'échelle. Je remontai au soleil. Une chaîne d'hommes courut depuis le quai jusqu'au dernier chaland. Les pains volèrent de mains en mains et s'entassèrent sur les ponts.

J'aperçus Darlonne qui gesticulait avec sa vivacité coutumière. On lui avait pris sa place dans le bateau et il était furieux. Il tenta d'expliquer son infoitune à un officier allemand, qui se fit traduire, au fur et à mesure, les récriminations du prisonnier. Il n'y peut rien :

— Arrangez-vous entre camarades !

Darlonne eut une idée géniale.

— Tu t'en fous, toi, gros pépère, dit-il, en tapant sur le ventre de l'officier, il ne te manque rien !

L'allemand hésita un instant devant tant de hardiesse. Mais son interlocuteur avait l'air si drôle et son parler était si pittoresque, qu'il se mit à rire lourdement en secouant sa bedaine. Les soldats regardaient leur chef pour savoir quelle attitude ils devaient prendre. Le chef riait à gorge déployée ; le rire était permis, il n'était pas contraire à la discipline. Et la soldatesque de s'esclaffer comme un seul homme.

Darlonne renchérit :

— Je vais botter le derrière du fumier qui m'a chipé ma place !

Ce disant, il mima un shoot vigoureux. L'hilarité fut à son comble : l'esprit germanique est en mesure de comprendre ces finesse.

A la nuit tombante, la corvée n'était pas terminée. Les ténèbres envahissantes étaient propices aux larcins. Au-dessous de moi, une cale s'ouvrait. J'y engouffrai des pains deux par deux. On gloussait d'aise sous mes pieds. Le mot circula sur toute la ligne : « embarquez dans les cales ! » De cette façon, on était sûr que ça n'irait pas aux Allemands.

Quand tout fut terminé, Darlonne et moi nous certâmes dans l'ombre :

— On ne rentre plus dans cette piaule. On y est trop mal à l'aise !

Prudemment, nous explorons le secteur. Pas de sentinelle en vue. Nous passons sur le chaland voisin. Darlonne introduit sa tête dans une ouverture :

— Personne là dedans ?

Pas de réponse. Nous avions ce qu'il nous fallait.

— Allons chercher les amis et les bagages.

Et le déménagement s'opéra dans les ténèbres avec des ruses de conspirateurs.

* * *

Au réveil, stupéfaction ! Nous étions méconnais-
sables. Notre gîte était une cale à charbon. En dormant,
nous avions roulé inconsciemment dans le poussier.
Bast, l'essentiel était d'être à l'aise !

Nous ne devions pas jouir longtemps, hélas, de la
solitude. Une échelle descendit dans la soute et une
avalanche humaine prit possession du territoire en
dépit de nos protestations.

On n'attendait plus que ceux-ci pour lever l'ancre.
Quand tous furent tassés, une secousse ébranla le
chaland. Puis, plus rien. Nous avions l'impression de
rester immobiles.

L'esprit belge ne s'accommode pas du mystère. Un
soldat se hissa sur le pont.

— Nous partons, dit-il, nous traversons le fleuve
pour entrer dans un canal.

La péniche glissait sans le moindre choc. Seule, la
basse du remorqueur qui connaît par saccades régulières,
nous prouvait son déplacement.

Rester dans une cale, avec comme seule perspective
un ciel immuable, n'est guère affriolant. Sans attendre
la permission, les soldats firent la courte échelle le

long des parois. En un rien de temps, le pont fut envahi.
De toutes les cales, les curieux sortaient en foule.
Bientôt, tous les prisonniers respiraient à l'air libre.
Les sentinelles essayèrent bien de réagir, mais elles
furent débordées. Allez faire entendre raison à des
belges !

A l'avant du bateau, sur les plat-bords, les soldats
commencèrent leur toilette. Je plongeai dans un seau
d'eau pour enlever mon maquillage, puis, je fis un
tour de piste avant de m'étendre sur les panneaux.

Le fleuve était couvert sur toute sa largeur d'un
léger voile de brouillard qui rendait l'horizon inson-
dable. La marée se faisait sentir jusqu'ici. Le chaland
fendait les vagues de son étrave. L'eau retombait
contre ses flancs en bouillonnements moutonneux, et
courait vers la poupe secouer la barque de sauvetage
qui dansait une gigue échevelée. Nous doublions des
îles d'où s'envolaient à notre approche des nuées de
mouettes. Des plaines basses s'étendaient à l'infini,
coupées de canaux d'irrigation. Nous glissions entre
des prairies plantureuses où paissaient nonchalam-
ment des troupeaux de bêtes à cornes. De-ci, de-là,
des moulins vétustes attendaient le souffle du vent
qui ferait vire dans le ciel leurs longs bras à échelles.

— Alleman darin !

Le cri des sentinelles interrompit la rêverie. Nous
rentrâmes dans nos cages, à regret. Dans la cale à
charbon, nous étions à l'étroit et le temps se passait à
fumer ou à dormir, plié en quatre. La nuit venue, les
dormeurs devenaient envahissants. Des soldats ron-

flaient sur un camarade que le sommeil rendait insensible. Délibérément, j'étendis les jambes sur le ventre d'un homme placé en travers de ma route. Dans les ténèbres, on entendait de temps à autre un juron sonore. Quelqu'un avait marché sur son voisin.

C'était un problème que de monter sur le pont pour se soulager. Les Allemands y avaient installé un système ingénieux, dernier cri de la Kultur : en dehors du bateau, accroché à ses flancs, un chevron posé sur un support, c'était tout. Nous autres, Belges, pas encore habitués à ces raffinements, n'en usions qu'à la faveur de l'ombre.

Il était cinq heures de l'après-midi. Les chalands fendaient le Rhin majestueusement, à cent cinquante mètres de la rive droite. Les prisonniers, debout ou assis sur le pont des chalands, rêvaient, l'œil fixe, lassés de ce paysage sans aucun renouveau.

Soudain, une explosion puissante retentit vers l'avant, coupant court à la torpeur. Sous nos yeux effarés, des grappes humaines furent projetées en l'air de chaque côté d'une péniche et retombèrent pêle-mêle dans le fleuve, avec des débris de toute espèce. La poupe du bâtiment émergea de l'eau et se dressa, verticale. Dans le même temps, notre bateau, heurté de front par des vagues furieuses, bondit et roula de bâbord à tribord, renversant les soldats qui n'avaient pas le pied marin et semant une belle panique sur le pont. Des hommes couraient d'un bord à l'autre, ne sachant où aller. D'autres surgissaient des cales, le

teint blafard et l'œil étincelant. Pour augmenter le désarroi, les sirènes mugirent lugubrement. D'aucuns s'apprêtaient à construire des radeaux, quand les sentinelles nous mirent en joue. Un coup de fusil claqua. Tout le monde s'aplatit sur le pont. Le pilote hurla dans le porte-voix :

— Ce sont les machines qui ont sauté, nous n'avons rien !

Ces mots calmèrent les esprits. Nous dépassâmes sur la gauche le chaland sinistré. Des malheureux accrochés à quelque épave, se débattaient dans le fleuve. Certains, la tête ensanglantée, étaient prêts à couler à pic. Nous étions, hélas, trop éloignés pour leur tendre une perche.

Sur le pont de la péniche accidentée, la foule des prisonniers se bousculait, hébétée et affolée, prête aux pires folies, en voyant le niveau de l'eau se rapprocher de plus en plus. De bons nageurs gagnaient la rive à larges brasses. La péniche sombrait déjà, et nous entrevoyions l'imminence du naufrage. Heureusement, d'un débarcadère tout proche, des vedettes rapides de la marine allemande, alertées par les sirènes, volaient vers nous, soulevant une gerbe d'écume. Elles entourèrent le chaland, et, les prisonniers, perdant tout contrôle, sautèrent en masse dans les embarcations au risque de les faire chavirer. En dix minutes, il ne restait plus aucun vivant sur le pont. Il était temps ; le chaland disparut sous les eaux dans un remous.

Les sentinelles nous firent rentrer dans les cales.

Nous restions là, stupides et atterrés, épiloguant sur l'horrible aventure.

— Qu'avaient-ils besoin de nous embarquer ? Ont-ils l'intention de nous faire servir de sujets d'expérience ?

Pour tous, les Allemands voulaient s'assurer de la sécurité de la voie, et le bateau avait heurté une mine. Une froide colère grondait dans les coeurs. On sentait poindre la révolte. Le lion belge se réveillait. Mais une rumeur coupa court à toute agitation : on allait jeter l'ancre pour la nuit.

J'appris, au retour de ma captivité, que cinq cents des nôtres dormaient à Willemstad leur dernier sommeil. L'enquête laisse supposer que la péniche avait heurté une mine allemande.

EN ALLEMAGNE

Le lendemain matin, une péniche, traînée par un remorqueur, vint amarrer à nos côtés. Le marinier et sa femme étaient belges. Ils avaient embarqué des piles de tartines et des barils d'eau douce à notre intention. C'était heureux, car, depuis le départ, nous manquions d'eau potable et un grand nombre avait bu l'eau saumâtre du fleuve pour se désaltérer.

Les rescapés prirent place dans le nouveau bâtiment. La plupart avaient été hébergés la nuit par l'habitant. Certains nous revenaient en costume de l'armée hollandaise.

A midi, le convoi s'ébranla vers la terre promise... A présent, on nous laissait libres de monter sur le pont ou de rester à fond de cale. Là, nous étions en surnombre — deux cents hommes environ par cale — et, les feux du soleil cuisant les panneaux de bois, il régnait à l'intérieur une chaleur de four à pain.

J'aimais passer des heures, les jambes ballant sur la coque, à regarder couler le fleuve. J'aspirais à pleins poumons le vent qui soufflait de la mer. De temps à autre, un vol de mouettes tournoyait au-dessus de nos têtes, et, soudain, piquait comme une flèche sur une proie invisible. Les chalands allaient leur peti

train, dans une pétarade monotone, creusant les vagues de leur large poitail. Parfois, des canots se détachaient d'une rive. Ils étaient bourrés de victuailles. Mais les sentinelles ne les laissaient pas approcher ; elles allaient jusqu'à menacer les occupants de leurs fusils. De la main, nous remercions ces braves gens qui s'éloignaient à force de rames, déçus et craintifs.

A Dordrecht, on nous fournit des cruches de lait et du pain. C'était pitié de voir certains prisonniers s'entredéchirer pour une miche : déjà l'égoïsme se montrait dans toute sa laideur... Pour moi, je n'avais pas à me plaindre, car, dans mon groupe, où régnait la plus parfaite entente, nous conjugions nos infortunes et nos prospérités.

Quand nous fûmes à Nimègue, toute la ville accourut sur les quais. Les cris de :

— Vive la Belgique !

— Leve Nederland ! s'entrecroisèrent. C'était un assaut de courtoisies. Dans toute la Hollande, des manifestations de sympathie nous dirent combien ce peuple était uni à nos revers.

Ah ! Elles étaient loin les rancunes de 1830 !

Le dimanche 2 juin, nous atteignions la frontière allemande et nous débarquions à Emmerich, tandis que les cloches de la ville carillonnaient allègrement pour la messe. Une foule houleuse grouillait sur le débarcadère. Nous quittions les péniches, heureux de nous dérouiller les jambes après trois jours d'immobilité sur un terrain plus que restreint, sales, les vêtements fripés, hirsutes, avec des barbes de chemineaux.

Au sortir de nos galères, nous reçûmes chacun un bout de pain et une rondelle de saucisse. Les civils allemands firent la haie au long de notre défilé par les rues d'Emmerich. Dans leurs yeux, on lisait plus de curiosité que d'aversion. Nous traversâmes la ville, harcelés par des gamins quémandant un souvenir : ils étaient tout fiers de se pavanner avec un casque belge trop large pour leur petite tête. Beaucoup s'offraient à remplir nos gourdes. Des fillettes nous présentaient des fleurs avec une grâce charmante.

On nous parqua à l'autre bout de la ville dans un terrain de football, proche de la gare. Chacun fit un bout de toilette avant de prendre le train et s'étendit sur l'herbe avec un soupir.

Au début de l'après-midi, nous prenions place dans des wagons à bestiaux, à raison de cinquante hommes par voiture. Nous commençâmes par vquer les boches à tous les diables, mais il fallut bien embarquer. Le convoi s'ébranla, longeant le Rhin.

Dans le wagon, nous coordonnions nos ingéniosités pour délimiter l'espace vital de chacun. Malgré les plus savants calculs, il nous était impossible de bouger, encore moins de nous étendre. Tous ne pouvaient s'asseoir en même temps. Trois jours durant, nous subirons le supplice d'un entassement continu. A ce supplice, viendront s'ajouter ceux de la faim et de la soif ; les provisions étaient épuisées et les gourdes vides.

Par bonheur, j'avais la chance de me trouver sous une ouverture d'aérage. En grimpant sur mon sac, je

pouvais du moins rassasier mes yeux. Sur la rive droite du Rhin, couraient des rochers aux saillies capricieuses qui rappelaient nos rochers de la Meuse, avec cette différence que des vignobles s'agrippaient à chaque bout de terrain, sans qu'un pouce fût perdu.

Les habitations allemandes, d'une désespérante uniformité, ressemblaient assez à ces maisons fabriquées en série, des quartiers ouvriers de chez nous. Sur quelques toits, des cigognes avaient élu domicile pour la belle saison. On en voyait battre l'air de leurs ailes disgracieuses, les échasses traînant à l'arrière, comme un objet encombrant. La nuit vint nous enservir dans nos geôles trépidantes. Je ne pus fermer l'œil, les pieds douloureux et gonflés à force de rester debout.

Le lendemain après-midi, nous descendions à Nuremberg. Des prisonniers polonais nous apportèrent de la soupe à l'orge perlé dont nous pûmes nous servir à volonté. Les polonais étaient là depuis un an, et n'avaient pas l'air déprimés. Cela nous inspira confiance. On nous laissa nous dégouîdir un peu, et les soldats en profitèrent pour satisfaire leurs besoins, dans la promiscuité la plus indécente. L'habitude et la nécessité font taire les sentiments les plus légitimes.

Au départ, chacun toucha une ration de pain, pour le lendemain. Le soir même, j'y mordis à belles dents, sans faire de grimaces. Je n'avais plus le droit d'être difficile...

SUR LE BEAU DANUBE BLEU

A minuit, le train stoppa en gare de Ratisbonne. Un essaim d'infirmières allemandes bourdonnait sur le quai, tenant à la main une cruche, que nos désirs impatients fouillaient du regard. Déjà, je passais sur les lèvres une langue gourmande. Les fraulein se mirent à crier :

— Kaffee ! Kaffee !

Et l'on nous servit, avec mystère, une tasse de jus noirâtre et quasi inodore, qui n'avait d'autre mérite que d'être chaud.

— Avec ça, nous serons gras, grogna quelqu'un, résumant la pensée générale !

Un avion survolait la gare, semblable à un oiseau d'argent sous les feux convergents des projecteurs.

— Englisch ? demandions-nous ?

On nous jura, par la moustache du Führer, que jamais un avion anglais ne survolerait cette région...

Al'aube, nous franchissons la frontière autrichienne, au-dessus de Linz. Un train de prisonniers français fit halte vis-à-vis du nôtre.

— Eh ! les gars, on n'est pas trop maltraités !

— Non, on n'en revient pas, et vous ?

— Un peu serrés seulement, soixante-cinq hommes par wagon.

Nous ne pouvions décentrement nous plaindre, il en était encore de plus mal lotis que nous. Le dialogue se poursuivit :

— Et la bouffe ?

— Ça, pour ça, mon vieux, voilà trois jours qu'on fait « tintin ».

— Où allez-vous, comme ça ?

— En Pologne. Et vous autres ?

— Il paraît qu'on va à Vienne, travailler aux...

Le train s'ébranla dans une secousse. Le jour se levait, éclairant un spectacle nouveau. Le voyage de la nuit ne nous avait pas permis de nous rendre compte du changement de décor. Maintenant, la locomotive crachait et haletait en montant à l'assaut des hauteurs. Nous franchissions, au ralenti, une série de croupes et de plateaux mouvementés. De pauvres plaines, où ne paissait aucun troupeau, apparaissaient comme une échancrure, au milieu des forêts de sapins qui chevauchaient les crêtes capricieuses de la Haute Autriche.

Devant les quelques habitations clairsemées, dans les parties boisées qui s'étendaient à l'infini, des indigènes, en costume tyrolien, nous regardaient passer. Ce carnaval nous divertit fort. Les hommes, en culotte courte d'où pendaient des rubans, sont coiffés d'un petit chapeau à plumet. Sur leur gilet de couleur, de grosses médailles tintinnabulent : on croirait entendre les sonnailles d'un troupeau de chèvres. Parfois, un vieux montagnard nous lorgnait dans l'entrebailement d'une porte, la longue pipe tyrolienne aux dents, encadrée de deux énormes moustaches à la gauloise,

qui lui tombaient jusqu'en dessous du menton. On eut dit des défenses de sanglier. Les femmes ne sont pas moins pittoresques : leurs robes, où courent des bandes multicolores, descendant jusqu'au talon. Sur leur poitrine, le corset est lacé comme une bottine, et les nattes de leurs cheveux tressés se trémoussent sur leur dos à chaque pas.

Je me crus reporté un siècle en arrière, au temps du vieil empereur Maximilien.

Vers le soir, nous traversions le Danube. Le train s'arrêta ; nous étions arrivés. A notre grande déception, il nous fallut passer cette nuit-là encore dans l'entassement du wagon, recrus de fatigue et l'estomac tordu par des crampes.

Le matin, très tôt, les gardiens nous ouvraient les portes : le cruel cauchemar prenait fin. Nous traversâmes la ville de Krems endormie. Les maisons, ici, ont double fenêtre. C'est, paraît-il, à cause des grands froids de l'hiver.

« En hiver, nous ne serons plus ici, disions-nous... »

Un raidillon nous mena en dehors de Krems vers les hauteurs. De pauvres chaumines, à l'aspect pitoyable et crasseux, flanquaient la côte. Le chemin grimpait toujours. Une excursion en montagne n'était pas fort de notre goût. Les estomacs recommençaient à tirer. Mon sac me paraissait soudain trop lourd à porter et les courroies me mordaient les épaules, sans répit. La tête me tournait. Pour nous encourager, les sentinelles nous promirent à manger au-dessus de la rampe.

« Y a d'la goutte à boire là-haut », c'est comme dans la chanson.

Et les prisonniers marchaient, tête baissée, une sueur abondante sur le front, exténués par trois nuits blanches et un jeûne prolongé. Dents serrées, les jambes molles, ils gravissaient lourdement la montée du calvaire.

Nous croisâmes, chemin faisant, des paysans qui partaient pour les travaux des champs. Leurs chariots sans ridelles, attelés à des vaches enjuguées, nous donnaient à penser que ces gens étaient encore bien primitifs. Dans les parois rocheuses qui bordaient la route, des habitations étaient creusées. De grosses touffes de gazon, amoncelées au sommet de ces misérables refuges, masquaient à demi un tuyau de poêle qui émergeait. La condition précaire de ces troglodytes rappelait le servage moyenâgeux.

Je compris la grande réforme sociale du chancelier Dolfuss : améliorer le sort rudimentaire du paysan autrichien. Nous n'avons pas idée, nous autres, dans nos pays privilégiés, de la misère où s'encroûtent ces peuples arriérés.

Mais le national-socialisme va changer tout cela !

« Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate... »

DANTE, « *L'enfer* », III, 9.

« Vous qui entrez, abandonnez tout espoir »...

SOUS LA FÉRULE D'ATTILA

Au sortir du village de Gneixendorf, se déroulait sur le plateau un vaste enclos de barbelés. C'était le camp de prisonniers. Nous avions hâte d'y parvenir, pour avoir enfin le droit de prendre du repos, le droit de nous étendre, le droit de manger. Dominant le camp et les miradores qui l'encadraient, un grand drapeau hitlérien claquait au vent, comme pour affirmer notre complète sujexion.

Tout me devenait indifférent. Je m'affalai dans l'herbe, en attendant la soupe, sous la morsure d'un soleil d'orient. Je fermai les yeux, la tête vide de pensées. Bientôt, à quelques pas, des soldats allemands vinrent dresser des tentes. N'espérant rien de notre épuisement physique, ils se mirent à la besogne sans recourir à nos services. Ils fichèrent en terre à grands coups de masse, un nombre invraisemblable de piquets. Puis, sur des mâts de sapins, ils attachèrent solidement de grosses toiles à l'épreuve des plus fortes intempéries. Sous chacune de ces vastes tentes, on pouvait abriter une centaine d'hommes.

« Vous y serez très bien, assuraient les Allemands. Les Polonais ont passé l'hiver là-dessous, et quelques-uns sont morts de froid... »

Je sentis courir un frisson à travers toute ma carcasse. Je ne suis pas polonais, moi, et je ne tiens nullement à subir, en plein air, un froid de quarante degrés sous zéro.

A midi, je partais en corvée avec des volontaires, pour aller quérir la soupe. Il nous fallut stationner une bonne heure devant les cuisines, avant d'être servi. Enfin, nous reçumes un plein seau à raison de quinze hommes. Pour des affamés, c'était cruellement insuffisant. La portion, une demi-gamelle de choucroute, entremêlée de morceaux de viande, ce qui ne laissa pas de nous ébahir, fut engloutie goulûment. Le dîner expédié, j'allai rincer mon seau à un robinet voisin, et, voyant mes compagnons faire trempette l'instant d'après, je m'y lavai les pieds. Les Allemands, furieux, nous envoyèrent une rafale d'épithètes où « schweinhund » revenait le plus souvent. Mais nous n'en avions cure.

Puis, au cours du rassemblement, on nous répartit dans les différentes tentes. Cela fait, nous allâmes brasser dans un tas de paille fétide, en décomposition, pour nous faire une litière.

Cette première nuit, je ne parvins pas à dormir. L'air des montagnes est vif et frais. Le matin, j'étais raide comme au sortir d'une glacière.

Le déjeûner fut des plus frugaux. Du café chaud, un quart de pain et une cuillerée de confiture.

— Antreten ! Appell ! (1)

(1) Rassemblement ! Appel !

Sans nous presser, nous sortîmes des tentes, curieux de voir comment cette comédie-là était jouée à l'armée allemande. L'un après l'autre, défilèrent, le carnet à la main, un sergent suivi d'un caporal, lequel était suivi d'un soldat. Chacun compta fébrilement les hommes présents et inscrivit. Évidemment, les concordances des chiffres furent inexactes. Des malicieux avaient pris soin de changer de place durant l'opération. Les calculs recommencèrent dans le plus grand sérieux :

— Ein, funf...

On ne rit pas à l'armée allemande... Ils devaient apprendre à leurs dépens que les Belges sont de fortes têtes ; nous devions assister, dans la suite, à bien d'autres mystifications.

L'après-midi, nous passions à la fouille. Je m'y rendis avec un peu d'appréhension : allait-on nous dépouiller du peu qui nous restait ?

Un officier fit vider mes poches sur une table, tandis qu'un soldat inventoriait ma musette. Un gros boche aux yeux glauques, soupea ma montre, la retourna et finalement me la rendit. Mais il confisqua mon briquet. Je dus laisser mon argent belge dont j'obtins un reçu. Enfin, on me donna un numéro matricule.

Désormais j'étais le numéro 3777 du Stalag XVII B.

Au sortir de cette grotte de voleurs, les lamentations éclatèrent. Les Allemands avaient subtilisé sans appel tous les stylos, tous les rasoirs, tous les objets en or, y compris les chevalières.

Après la fouille, ce fut la désinfection. Dans un bâtiment en briques, un service d'hygiène était organisé. Des infirmiers polonais souriants et muets, dirigeaient les opérations. Le bâtiment était divisé en plusieurs chambres. La première était une salle de déshabillement. Avec une pudeur renfrognée, chacun se dévêtit, ne gardant à la main qu'un essuie-mains et du savon. Tout notre avoir fut enfermé dans des sacs. Nous comme des vers, nous passâmes chez le médecin qui examina nos anatomies avec une inscrétion toute militaire. Auprès de lui, une balance enregistrait nos tonnages. C'était des cris d'horreur à chaque pesée. Pour moi, j'avais maigri de 10 kilos seulement. La troisième chambre, qui portait en lettres gothiques l'inscription ronflante de : HARDSCHNEIDERAUMZIMMER, était le salon de coiffure. On nous rasa la tête, en dépit de nos protestations.

— Je suis fiancé, disait l'un...
— Je suis curé, disait l'autre...
— Je suis chauve, disait un troisième...

Il n'y eut rien à faire. Tel, qui, tout à l'heure, passait tendrement la main dans une plantureuse chevelure, en était réduit à contempler tristement les débris de sa splendeur passée.

Nous sortîmes de là, avec des crânes, que l'on eut dit passés au papier de verre. Chose étrange, on avait respecté les barbes. Je me contemplai dans un miroir : avec ma barbe de trois semaines, j'avais une tête de brahmane. J'aperçus près de moi un missionnaire qui

ne possédait pour tout voile qu'une immense barbe noire. C'était plutôt comique.

La tonte terminée, nous passions à la douche, pour être enfin vaccinés. Désinfectés et dûment immatriculés, nous franchîmes une seconde enceinte de barbelés qui enclosaient des baraqués en sapin.

L'initiation était terminée. La séance avait duré cinq heures...

Nous voici à présent dans le saint des saints ; nul n'y était admis sans avoir subi les rites liminaires de la fouille et de la désinfection.

Il était trop tard pour nous donner à manger. Nous n'aurons pas notre ration de pain aujourd'hui.

Ça commençait bien ! Je m'allongeai sur une paillasson, dans un pâté de lits à étages et je m'endormis aussitôt.

LE STALAG XVII B

— Aufstehen ! Aufstehen... !

Il était cinq heures du matin.

— Que diable ont-ils besoin de nous éveiller si tôt, bougonnaient les prisonniers.

— Kaffee ohlen ! (1)

— Non, mais, ils sont macaques,... le café à cinq heures du matin !

Comme personne ne bougeait, le boche de service dut en désigner une douzaine de sa propre autorité. Il ne cessait de les harceler :

— Schnell ! schnell !

Bien entendu, personne ne se pressait. Je crois qu'ils auront la vie dure avec nous, pensai-je.

La corvée partit dans les ténèbres.

Nous avions à peine avalé notre quart de café chaud, que le gefreiter de la baraque commanda le nettoyage. Ça nous était bien égal qu'il fût sale, puisque nous étions prisonniers. Mais le gefreiter ne l'entendait pas ainsi, et il nous fit recommencer. Le résultat n'étant guère plus satisfaisant, le boche se fâcha, menaça. Chacun prit une mine de pénitent, ravi d'avoir fait endêver le « fridolin ».

(1) Allez chercher le café !

Au dehors, le soleil qui illuminait le camp, jetait une note de joie dans notre exil. Tous sortirent, pour s'allonger dans l'herbe.

Le stalag XVII B était en formation. Partout, des ouvriers terrassaient ou piochaient ; des charpentiers élevaient des baraques ; des maçons achevaient une immense cuisine qui devait nourrir dix mille hommes.

L'Allemagne prévoyait les victoires futures. Quel rêve de pouvoir tenir sous sa botte le monde entier ! Il y avait bien l'Angleterre... ! mais qui pouvait résister aux soldats de la grande Allemagne... !

Quand les travaux furent terminés, le camp offrait l'aspect d'un vaste quadrilatère, flanqué aux angles et au centre, d'un observatoire monté sur madriers. Nous appellions cela un « pigeonnier ». Par la lucarne ouverte, pointait une gueule de mitrailleuse, évocatrice de sagesse et d'obéissance passive. Une enceinte de barbelés, d'environ trois mètres de hauteur sur deux mètres de largeur, enclôsait les captifs, coupant toute communication avec l'extérieur.

La nuit, des phares puissants, braqués des « pigeonniers », donnaient sur l'enceinte un éclairage à giorno, encadrant tout le camp, plongé dans l'ombre, d'un faisceau de lumière.

Les prisonniers étaient répartis en dix bataillons, commandés chacun par un sous-officier allemand. Un bataillon comprenait quatre baraques, d'une contenance de quatre cents hommes. Les différents bataillons étaient séparés les uns des autres par une ligne

de barbelés, que nous eûmes tôt fait de cisailier, par esprit de contradiction.

Un lavoir et une buanderie coupaient chaque baraque en deux. Dans celle-ci, des lits à trois étages superposés, occupaient la moitié de la place. Un couloir séparait les différents blocs de vingt à vingt quatre lits. Ces lits étaient d'authentiques niches à « tou-tou » : seule la position couchée y était possible. Les troisièmes étaient recherchées, car, aux étages inférieurs, on devait subir la malpropreté et le sans gène des locataires du dessus.

Quelques tables boiteuses formaient tout le mobilier. Une banquette courait le long de la paroi percée de dix fenêtres.

C'est dans ce décor ascétique, que vivaient les prisonniers. Pour l'hiver, on installera de hauts poèles en briques polies, semblables aux poèles des isbas russes et polonaises.

Une grand-route traversait le Stalag dans sa longueur, parcourue sans arrêt par des camions chargés de matériaux ou de vivres, qui soulevaient des tourbillons de poussière dont bénéficiaient les corvées de soupe.

Dans la cuisine, une bonne centaine de prisonniers, surveillés étroitement, préparaient l'infâme margouillis qu'on appelait la soupe : un liquide verdâtre où flottaient trois feuilles de salade entre deux épluchures de pomme de terre. « Rari nantes... »

Le tout, pimenté de poussière et de grains de terre qui grinçaient sous la dent.

Derrière les baraques, s'érigaient, en style de chalets suisses, de vastes « abort » ou lieux d'aisances. Ceux-ci comprenaient quatre rangées de banquettes percées de larges trous.

Les occupants n'étaient séparés de leurs voisins que par un paravent imaginaire. Tout se passait en famille. Au début, cette rusticité nous paraissait souverainement déplaisante, mais il fallut bien s'y accoutumer.

Les vespasiennes étaient fort fréquentées. En cas d'alerte, elles devenaient des asiles inviolables. Le parfum qui s'en dégageait suffisait d'ailleurs, à arrêter les plus téméraires. Aussi bien, les carottiers y tenaient-ils leurs assises et les indisciplinés, — Dieu sait qu'il en pleuvait —, y cachaient leur désobéissance. Des sentinelles venaient-elles chercher des hommes de corvée, c'était une course éperdue vers ces refuges malodorants.

Les dysentériques s'y installèrent à demeure. Car, la dysenterie opérait des ravages parmi nous. Tout le monde était atteint de la colique. Affamés, les prisonniers mangeaient n'importe quoi : tout ce qui traînait, tout ce qui avait apparence de nourriture, subissait l'assaut de leur rapacité.

Les déchets, même souillés, sont un délice pour des entrailles torturées par la faim.

La faim ! Quel horrible supplice ! Nous devenions méconnaissables. C'était une hantise de toutes les minutes. Toutes nos énergies étaient bandées vers ce but : manger. La journée entière, cette idée nous tenaillait. La nuit, des rêves peuplaient notre sommeil.

J'apercevais des tables opulentes où je mangeais à satiété. J'engouffrais avec béatitude des plats gigantesques à faire baver de jalousie les héros de Rabelais. Puis, brusquement, le cauchemar prenait fin. Je me réveillais, le ventre creux, et l'horrible réalité reprenait corps. Le samedi, on nous distribuait, outre la ration de pain quotidien, celle du dimanche. Heureux d'apaiser ma faim, je mangeais le tout, sans souci du lendemain.

Durant trois mois, il fut impossible de se procurer autre chose que l'ordinaire du camp : une tasse de soupe à la salade, le midi, un quart de pain vers trois heures, aussitôt englouti. A ce régime, vraiment inhumain, les prisonniers s'anémierent rapidement.

Hâves, les yeux cernés, ils se rappelaient avec de profonds soupirs, les menus d'autrefois. C'était le thème ordinaire des conversations. Un gefreiter allemand à qui nous nous plaignions de l'insuffisance de nourriture, nous répondit religieusement :

— Le Führer mange à la même gamelle que ses soldats.

Et le plus drôle, c'est que le naïf avait l'air de le croire.

Si je hasardais quelques pas à travers le camp, mes jambes flageolaient et j'étais en proie au vertige. Aussi, pour couper la faim et économiser mes forces, je passais la majeure partie de la journée étendu sur mon grabat, prostré, m'efforçant d'écartier toute pensée.

Parfois, quelque peu ranimé, je rimaillais. C'était une distraction dans cette désespérante inactivité.

Pour toute bibliothèque, je possédais un nouveau testament recueilli sur les routes de Belgique. Je méditais la divine parole :

« Beati qui persecutionem patiuntur... ! Beati qui lugent... ! »

« Beati... ! »

— Pardon, Seigneur, d'avoir oublié que Vous étiez là ! Quand tout nous abandonne, Vous nous restez, Vous, Seigneur !

Dans les groupes de captifs, les malédictions les plus virulentes s'entrecroisaient. C'était à faire frémir d'horreur les âmes dévôtes. On n'imagine tout de même pas que des soldats prisonniers parlent le langage châtié de l'académie française. Un anathème invariable couronnait les expansions les plus lyriques :

— Ah les sales boche !

DANS LE FIEF DE BISMARCK

Les infirmiers travaillaient jour et nuit à la désinfection. Par équipe, ils se relayaient pour le service. Quand les Belges furent passés, des Français arrivèrent en foule à Gneixendorf. Prisonniers depuis un mois sur leur propre sol, ils venaient d'être évacués sur l'Allemagne. Eux aussi, avaient reçu des promesses mensongères de libération. Mais au moment où ils se croyaient proches de la liberté, on les avait empilés dans des wagons à bestiaux. Beaucoup cependant, avaient réussi à s'évader, en essuyant maints coups de fusil. Leur vie, dans les camps de France, était plus agréable que la nôtre. Ils pouvaient circuler pour accomplir des corvées dans les villages proches. D'aucuns avaient entendu la Radio de Londres. Nous les écoutions avec admiration. Les Français, bien nourris chez eux, eurent un sursaut de dégoût à la première cuillerée de soupe du camp. Aussi, la refusèrent-ils d'un commun accord. Nous sourions devant tant d'exigences. Mais trois jours après, affamés, ils mangeaient, sans sourciller, l'infecte nourriture.

J'avais reçu comme attribution, de frotter à la créoline les crânes rasés qui se présentaient à la douche. Tant bien que mal, j'expliquai au boche surveillant

les opérations qu'il m'avait fallu vingt années d'études pour en arriver là. L'imbécile rit d'un air entendu.

Il flottait dans les locaux de la désinfection une odeur de corps humain, mélange de transpiration et de fromage avancé, qui, à la longue, devenait intolérable. Les soldats passaient en groupe, dans la plus stricte nudité. Mais en Allemagne, où le nudisme, fruit naturel d'un retour au paganisme, s'étalait sans vergogne, cela ne choquait plus personne. Si un prisonnier, quelque peu timoré, voilait sa splendeur originelle, la voix du médecin de service le conviait à plus de simplicité :

— Inutile de camoufler votre sexe !

Dans un coin de la salle de coiffure, s'entassaient les chevelures défuntes. On les enfouissait dans des sacs qui partaient vers une usine d'ersatz.

Chaque jour, surgissait le médecin-major allemand en tournée d'inspection. Le type achevé du capitaine Tempête, notre major. Aussi, dès ses premières visites, l'avait-on surnommé Bismarck. Le mot fit fortune. Tout le camp l'appela Bismarck. Il n'était pas jusqu'aux infirmiers allemands qui ne le connussent sous ce sobriquet. Du chancelier de fer, le stabsartz avait incontestablement le physique : des moustaches de Hun qui retombent sur d'épaisses bajoues, des favoris à l'autrichienne, un teint violacé, indice d'un tempérament colérique, des yeux gris-perle.

Dès qu'il paraissait, on courbait l'échine, certain d'une avalanche. On rectifiait la position ou l'on s'éclipsait pour ne pas encaisser. Soudain, retentissait

le timbre désagréable tant redouté. Les lèvres de Bismarck se retroussaient, découvrant des canines féroces. Il vociférait :

— Das ist streng verboten !

— Das ist kein disciplien ! d'un ton à faire rentrer sous terre les plus hardis. Il n'avait à la bouche que des défenses ou des menaces. Puis, il éclatait d'un rire sarcastique, d'un rire de Barbe-bleue qui vous glaçait jusqu'aux os. Figés dans un garde-à-vous impeccable, les prisonniers attendaient la fin de ces éruptions volcaniques. Cela ne durait pas. Bismarck, violent et nerveux, sortait en coup de vent, en claquant la porte. Les soldats allemands le craignaient autant que nous. Aussi, s'esclaffaient-ils en nous voyant esquisser un entrechat, dès que le redoutable personnage avait tourné les talons.

— Quelle sale bête, disaient les Belges !

— Oh ! la carne ! renchérissaient les Français.

A la hargne, Bismarck joignait l'inintelligence. Nazi acharné et convaincu, il prêchait avec enthousiasme la doctrine du sang et de la race.

— Quel imbécile, disait un médecin français, professeur d'université ; le moins intelligent de mes élèves en connaît plus que lui !

LES KOMMANDOS

Dans leur enclos de barbelés, les prisonniers étaient sevrés de toute joie et comme retranchés des vivants. Aucune nouvelle de la patrie. Aucune nouvelle de la famille. Qu'étaient devenus les parents et les amis ? Vivaient-ils eux aussi dans l'angoisse, ou, étaient-ils disparus dans la sanglante mêlée ? Tels étaient les problèmes douloureux que nous remâchions sans trêve.

J'avais bien remis un mot à un passant bénévole, le long des routes de Belgique et de Hollande, mais était-il parvenu à destination ? Ce n'est qu'après quatre longs mois que je reçus enfin une carte, m'annonçant que tous les miens étaient en bonne santé. On m'écrivait souvent, mais beaucoup de lettres s'égaraien. Deux fois par jour, les prisonniers se bousculaient devant un tableau, où étaient affichés les numéros matricules de ceux qui recevaient de la correspondance. Chez les uns, c'était un sourire de bonheur, chez d'autres un haussement d'épaules qui signifiait : toujours rien.

Heureux encore si les prisonniers recevaient de bonnes nouvelles. Ils apprenaient parfois la mort d'une mère, d'une épouse, d'un petit enfant. La désolation de ces pauvres gens était inexprimable. Déprimés et taci-

turnes, ils restaient accroupis des heures entières, ruminant de vagues souvenirs. Parfois, d'une main rude, ils écrasaient une larme qui roulait sur leurs joues.

Il n'est rien de plus pénible à contempler que la douleur d'un homme. Pas de cris, pas de pleurs bruyants, rien qu'une farouche détresse qui ne veut point être consolée.

Nous étions en été. L'été autrichien n'est pas accablant comme l'été belge. En Autriche, la chaleur est sèche, tempérée encore par un petit vent de montagne. Nus jusqu'à la ceinture, un grand nombre de prisonniers se faisait rôtir sur tous les angles. Le stalag prenait l'aspect d'un vaste camping. Mais chez des gens actifs, l'inaction engendre forcément le caffard. Végéter dans l'oisiveté semblait une mort à petit feu. Aussi, lorsqu'on leur proposa de travailler, les prisonniers partirent-ils par centaines. Les moissons demandaient des milliers de bras. La plupart allaient avec satisfaction en Kommando. Ils espéraient, d'ailleurs, être mieux nourris, et respirer enfin à l'air libre. Finie, l'odieuse gamelle aux épluchures et à la salade. Fini, le régime des Pères de la Thébaïde. Finie, la gêle exaspérante où l'on se recoquillait dans une mortelle amertume. Les convois succédèrent aux convois. Les baraques se vidèrent. Je vis partir, joyeuses, des colonnes d'hommes efflanqués, aux traits tirés et aux jambes flasques, vers la résurrection.

Pour moi, je ne pouvais songer à m'engager, les infirmiers étant embrigadés d'office à la sale besogne

de la désinfection, et puis, pour rien au monde, je n'aurais consenti à travailler pour les boches. Je n'en démordrai pas.

Vingt fois par jour, des sentinelles venaient relancer les corvéables dans ma baraque :

- Allô ! funf mann ! Arbeiten ! (1)
- Allô ! zehn mann !

Après dix bonnes minutes de supplications dont nous riions, cachés sous nos couvertures, le diapason montait, puis, les allemands se fâchaient, menaçaient, écrasaient le plancher à coups de crosse. Quand ça commençait à se gâter, c'était une fuite éperdue par les fenêtres ouvertes et la course aux vespasiennes.

Deux fois, cependant, dans l'espoir de rapporter du butin, je m'embauchai dans une équipe. On devait toucher un supplément de pain, et ceci est attirant pour un affamé. Je me promis du reste, dans le secret de mon cœur, de tirer au flanc.

La corvée pénétra dans le camp des soldats allemands.

A l'extrémité du camp, s'étendaient des terrains de culture. On nous enjoignit de « buter » un carré de pommes de terre. Au bout d'une demi-heure de travail, j'en eus assez. La tête me tournait déjà. J'allai droit à la sentinelle qui ne paraissait pas bien farouche.

- Nichts essen ? (2)
- Nein ! répondit le soldat.

(1) Cinq hommes de corvée !

(2) Rien à manger ?

— Nichts essen, nichts arbeiten. (1)

Sur ces mots péremptoires, je laissai le boche ahuri et je priai mes compagnons de cesser le travail. Nous jetâmes houes et binettes, et, assis contre un mur voisin, nous croisâmes les bras. La sentinelle ne réagit point. Un peu estomaquée, elle nous lança un regard qui n'était pas loin de l'admiration respectueuse, puis, tournant les talons, se mit à marcher de long en large, le fusil à la bretelle. Après nous être reposés un brin, nous commençâmes un travail d'un autre genre. Sitôt que l'allemand avait le dos tourné, nous soulevions une plante d'un coup de houe et les pommes de terre s'engouffraient dans nos poches. Des rangées de haricots verts couraient entre les plants. Prestement, des doigts vous les agrippèrent.

Et quand vint l'heure du retour, les poches gonflées à souhait, nous reprîmes, le cœur léger, le chemin des baraques. Voler l'armée allemande, n'est-ce pas un acte patriotique ?

Une autre fois, je travaillais aux magasins de légumes. D'énormes camions amenaient sans trêve des choux raves et des rutabagas. Comme ces denrées ne sont guère comestibles à l'état brut, je commençai par piller consciencieusement des caisses de carottes. Je mangeai sans arrêt, jusqu'à saturation de mes capacités. Une fois rassasié, j'entrepris de remplir mes poches. Ma veste craquait sous l'effort. Comme j'avais, au préalable, enfilé un caleçon, mon pantalon

(1) Rien à manger, pas de travail !

devint un panier de légumes : oignons, raiforts, carottes, concombres de tonnages divers, s'empilèrent dans ces secrètes réserves.

Mais le mauvais exemple est toujours suivi. Les amis se mirent à l'ouvrage, et, la corvée terminée, nous rentrâmes au camp, en rang par quatre, marchant à petits pas. Un concombre de forte taille s'était glissé malicieusement dans le creux du genou, m'obligeant à raidir la jambe. Je passai devant la sentinelle de faction en boitant bien bas.

Darlonne, de son côté, ne restait pas inactif. Tantôt terrassier, tantôt charretier, il rapportait fidèlement le butin gagné à la sueur de son front. Gillet, Darlonne et moi, formions un trio d'amis qui avions juré de nous partager fraternellement toutes nos bonnes fortunes. Un jour, Darlonne revint, rayonnant. Parti en corvée le matin, il avait trié des pommes de terre et rempli son bissac. Gillet l'accompagna, et, en deux jours, ils avaient rapporté une cinquantaine de kilos. Pendant ce temps, je cuisinais gamelle sur gamelle dans la chaudière de la buanderie. Les patates cuisaiient pêle-mêle avec des vêtements et du linge de corps. Il ne fallait pas être pincé, car une inspection parcourait à l'improviste les baraques pour déceler les voleurs.

STRUGGLE FOR LIFE

Le commerce battait son plein au XVII B. Le quartier général du marché noir tenait ses assises dans la baraque des juifs polonais. On débutait par voie d'échange, et, une fois enrichi, on pouvait se procurer des marchandises au dehors. Darlonne était vite passé maître dans le troc. Chaque jour, il revenait avec une nouvelle acquisition.

— Où as-tu déniché ça ?

— Faut s'débrouiller, mon vieux !

Arrivé au camp sans une pièce de rechange, il était remonté à neuf. Ses multiples occupations l'absorbant tout entier, il n'était jamais à l'appel et loupait toutes les corvées.

Des prisonniers français venaient d'arriver des camps de France, la musette et le portefeuille bien garnis. Darlonne prévenait les nouveaux venus de la fouille qu'ils allaient subir et, ceux-ci lui remettaient, qui de l'argent, qui des rasoirs, qui des appareils photographiques, qui des objets en or, qui des boîtes de cigarettes ou encore des paquets de cigarettes. Je servais de receleur en attendant que le propriétaire vînt réclamer son bien. Certains individus, peu scrupuleux, n'hésitaient pas à voler dans des sacs qui

leur étaient confiés. Et des infirmiers profitaient du passage à la désinfection pour soustraire des ceinturons, des chaussures, des musettes et même de l'argent. Ils persuadaient les « bleus » de leur laisser ce qu'ils avaient de plus précieux : montres, argent, stylos, rasoirs, bagues, avant de passer à la fouille. Les naïfs qui avaient manqué de circonspection se faisaient gruger. Allez reconnaître un homme parmi vingt mille autres ! De tristes sires allaient jusqu'à dérober le pain de leurs compagnons de misère.

Ce n'était un secret pour personne que les objets saisis à la fouille passaient dans la poche de l'ennemi. Les Allemands se doutaient du marché clandestin et du trafic qui soustrayait tant de biens à leur soif de rapine. Car la délation existait. Pour une gamelle, d'ignobles traîtres vendaient leurs compatriotes. Je dois signaler ici les volontaires de la police. C'étaient pour la plupart des sous-officiers belges sans scrupules, sans parler de quelques sous-officiers français qui, eux aussi, accomplissaient ce joli métier. Pour prix de leur odieux marché, ils touchaient un supplément de nourriture et des colis non réclamés par leurs destinataires. On les voyait parcourir le stalag en quête d'un délinquant. Aussi étaient-ils détestés et mis en quarantaine. L'un de ces vendus faillit être lapidé par des prisonniers qu'il avait trouvés en défaut. Après une pluie d'injures, une grêle de pierres s'abattit sur le faux-frère. L'intervention seule d'un officier allemand le sauva de la mort. Un autre fut assailli dans l'exercice de ses fonctions. Il

venait de prendre sur le fait un polonais qui cuisait des rave., quand les polonais de la baraque l'aveuglèrent au moyen d'une couverture, lui tombèrent sur le poil et lui administrèrent une monstrueuse raclée. La leçon porta ses fruits et il fut assez prudent pour donner sa démission.

Ces polonais étaient plus durement traités que nous. Ils encaissaient des coups de crosse et des horions. Un grand nombre moisissait dans les taules et sous les tentes de discipline, pour avoir manifesté trop d'indépendance. Il est vrai qu'ils étaient d'une rosseur sans pareille. J'en ai vu pénétrer dans la chambre à pain de la cuisine, en escaladant la fenêtre, et, filer, toutes voiles dehors, leur butin sous le bras.

Une rafle nocturne mit les juifs polonais sur la paille. Le lendemain, sans un radis, les juifs recommençaient le trafic avec une admirable ténacité.

Un après-midi, la Gestapo effectua une descente dans une baraque. Tout le monde dut sortir et répondre à l'appel de son nom. Le lit des prisonniers fut retourné et ce qui était jugé illicite, confisqué. Je trouvai plus prudent de me barrer, dès que la sentinelle tourna le dos. Je n'avais rapiqué que des légumes, mais l'âne qui tondit un pré de la largeur de sa langue ne fut-il pas condamné ?

Un ami fila à temps avec des appareils photographiques et plusieurs billets de mille. L'inspection terminée, nous reçumes une verte semonce et l'avis de ne plus recommencer.

Les Allemands avaient l'ordre d'être très doux avec les Belges, nous confièrent-ils !

« Que serait-ce, disions-nous, s'ils avaient l'ordre de nous brutaliser ? »

Il m'arrivait parfois de flâner dans le camp des soldats allemands, contigu au nôtre. Il était plus vaste et mieux aménagé. Des païterres enjolivaient le pourtour des baraques, et, aux fenêtres, des rideaux donnaient au cadre un aspect d'intimité. Dès que notre gardien nous perdait de vue, nous courions à la cantine des officiers pour soutirer au cuisinier un bout de pain ou un peu de nourriture. Nous savions que le cuisinier en chef avait bon cœur et qu'il éprouvait pour nous beaucoup de sympathie.

— Je suis autrichien, disait-il, pas allemand.

S'il pouvait nous satisfaire sans être vu, il nous glissait un demi-pain, une couenne, une gamelle de soupe. Les soldats rencontrés agissaient de même. Je n'ai jamais vu un soldat allemand refuser de donner à un prisonnier qui le sollicitait. Ces soldats étaient des hommes comme nous. Notre misère les émouvait. Beaucoup étaient autrichiens et avaient du revêtir l'uniforme à contre cœur. Mais ils craignaient leurs chefs ; l'ordre était très sévère : ne rien donner aux « gefangenen ». Mais pour peu que l'on insistât, ils couraient nous chercher de la nourriture.

J'allai jusqu'à faire des grâces aux fraulein travaillaient à la cantine. Avec ma barbe hirsute, je ne devais pas être fort aguichant. Darlonne et moi

reçumess même de ces jeunes personnes un seau de cacao et des crêpes farcies de confiture.

Darlonne, grâce à son infernal toupet, s'introduisit certain jour qu'il bousillait la corvée, dans une baraque de soldats allemands.

Il pénètre sans hésiter dans une chambre. Personne. Sur la table, traîne un pot de confiture qui disparaît dans sa poche. De retour au camp, une charge sur les reins il m'aperçoit derrière les barbelés.

— Hé, Tony, attrape ! crie-t-il en me lançant à la volée la bienheureuse confiture.

Sa corvée terminée, furieux de n'avoir point trouvé ce qu'il souhaite, Darlonne repasse le cordon de sentinelles, je ne sais par quelle magie. Il veut manger et il mangera. Il pénètre dans une baraque, au hasard, et tourne la poignée de la première porte qui se présente. Horreur ! Il tombe nez à nez sur un général en conversation avec Bismarck. Ce dernier éructe. Quoi ! Un prisonnier entrer ainsi chez le général du camp, sans tambour ni trompette ! Au paroxysme de la fureur, il saisit Darlonne par les épaules et le précipite dehors. Ce dernier, un peu émotionné, malgré son aplomb, se hâte de disparaître. Pour comble d'infortune, il tombe à la sortie sur un second général. Il parle français celui-ci.

— Que venez-vous faire ici ?

Darlonne, avec des gestes pathétiques, explique qu'il a travaillé tout l'après-midi à transporter des meubles et que, malgré la promesse d'un supplément

de nourriture, il a toujours le ventre creux. Le général se laisse attendrir :

— Venez avec moi, dit-il.

Il conduit notre homme à la cantine des officiers et ordonne au chef de servir le prisonnier. Darlonne qui croit rêver, se met à bâfrer avec délices une énorme portion de pommes de terre, de viande et de légumes. Son naturel reprend le dessus. Il signale au cantinier son assiette vide, et, comme il a soif, le fait comprendre d'un geste expressif. Il avale d'un trait le verre qu'on lui présente et le rend aussitôt pour qu'on le remplisse.

Le général, bonhomme, regardait le prisonnier dévorer à belles dents. Il apporta lui-même une pile de pains dont il emplit sa musette.

Ce soir-là, Darlonne rentra au camp, joyeux comme un pinson et providence pour les miséreux.

La chance sourit aux audacieux.

Nous convenons à trois compères, également experts dans l'art des soustractions, de tenter un coup de main. Depuis un temps, les magasins de légumes tentaient notre convoitise. Et nous imaginions déjà tout ce que pourrait nous rapporter une expédition dans ces vastes entrepôts. Les magasins étaient situés en-dehors du camp des prisonniers. Grâce à notre brassard de croix-rouge, nous pouvions circuler jusqu'ici sans encombre. Le tout était de ne pas être surpris par une sentinelle ou la patrouille de garde. Mon rôle devait se borner à surveiller les environs, tandis que les deux frères opéreraient. Nous par-

tîmes donc, alléchés par l'odeur de la soupe en perspective.

Je me promenai de long en large, un livre ouvert dans les mains. Très absorbé apparemment par ma lecture, je lançais, en catimini, un regard sournois. A cinq mètres du hangard où mes complices allaient s'introduire, une sentinelle rêvait. Il s'agissait d'avoir l'œil : c'est qu'on vous eût embroché sans avertissement ! Du côté opposé, le corps de garde retentissait de propos gutturaux.

Tout va bien. Je donnai le signal convenu, et les cambrioleurs, aux aguets, pénétrèrent dans la place par une fenêtre située à deux mètres du sol. Je poursuivis mon chemin, solennel comme un professeur. Quelques prisonniers avaient aperçu la manœuvre et la suivaient de loin, en connasseurs. Une patrouille survint. Je sifflai le « rapport du commandant », et, une fois le danger passé, les légumes s'abattirent sur le sol, bientôt suivis par mes deux gaillards. La partie la plus dangereuse était gagnée. Je les rejoignis entre deux baraques, et, à grand peine, nous camouflâmes notre larcin.

Devant sa guérite, le « post » (1) rêvait toujours. Nous franchîmes la dernière passe, le ventre en pointe, devant l'ennemi qui n'y vit que du feu.

La nécessité rendit les prisonniers ingénieux. Les baraques se transformèrent en ateliers. Des copeaux volaient à travers l'espace, couvrant le plancher d'un

(1) Sentinelle.

tapis de boucles. Les captifs, pour occuper leurs nombreux loisirs, travaillaient le sapin, volé quelque part dans le camp. Les bois s'aminçaient, les ébauches s'esquissaient.

« Sera-t-il dieu, table ou cuvette ? »

Après un patient labeur, au moyen d'instruments inadéquats, tels que lames de rasoir ou canifs, voici apparaître des oiseaux aux ailes mobiles, un éphèbe qui lance le palet, un gladiateur, une Vénus gracile. Certains taillaient des avions. Ces objets se vendaient bien. Les Allemands donnaient un pain pour un oiseau, et deux pains pour un éphèbe. Tels encore, fabriquaient des pantoufles ou des gilets avec les couvertures de l'armée allemande dont chacun était nanti, malgré les inspections, en surabondance. Les artistes ciselaient des chevalières dans des pièces de monnaie. Dans ma baraque, un dessinateur crayonnait du matin au sci. Tout le monde voulait avoir son portrait de face ou de profil. Je commandai un profil pour trois cigarettes. On obtenait tout pour des cigarettes, car le tabac manquait. Et c'était une bien grosse privation pour des soldats prisonniers qui se rongeaient les poings.

« La pipe, disait Foch, est un facteur de réflexion ».

Je ne sais si le tabac a une vertu spirituelle, mais il coupait la faim et distrayait du présent. A court du précieux produit, d'enragés fumeurs chassaient le mégot. Ça devenait un sport. Un allemand jetait-il un bout de cigarette, dix mains vous l'agrippaient aussitôt. Ce spectacle m'écoeurait, car d'aucuns s'avi-

lissaient pour une pincée de tabac. Les Allemands, du reste, faisaient bien sentir leur mépris, par le supreme dédain avec lequel ils lançaient leur, mégots à la troupe misérable.

Pour moi, il y avait belle lurette que j'avais tiré ma dernière bouffarde. Son souvenir s'estompait dans le brouillard de trois mois d'abrutissement. J'avais retourné mes poches pour faire jaillir des coutures une dernière parcelle de tabac, quand je tombai en arrêt sur ma tabatière. Je me frappai le front ; une idée lumineuse : faute de grives... et je bourrai ma pipe de... prise à la menthe. Plus tard, j'achetai des chiques à la cantine. Je les mis tremper pour les débarrasser de leur enduit gluant, et je fumai les feuilles séchées dans ma chibouque tyrolienne. Cela avait une saveur incomparable. C'est encore Darlonne qui me tira d'embarras. Il s'était fait embaucher au camp allemand en qualité de serrurier. Mais le plus clair de son temps passait à la cantine, où il rendait de menus services aux cuisiniers.

— Ils n'ont que du préjudice avec moi, disait-il.

Il parvint à acheter aux cantines des soldats tout le tabac disponible. A de certains jours, il rapportait jusqu'à quatre-vingts paquets de cigarettes qu'il revendait aux prisonniers avec un bénéfice de deux pfennigs, ce qui était minime pour la peine qu'il se donnait. D'autres prisonniers se chargèrent de piller le restant, et, comme les soldats allemands étaient déjà fort rationnés en tabac, ils furent contraints de

fumer avec circonspection, tandis que leurs captifs fumaient sous leur nez.

Les infirmiers avaient reçu un passeport estampillé. Par une bienheureuse erreur, j'en avais reçu deux. Darlonne et moi, essayâmes d'un stratagème. Après le souper des officiers allemands, qui avait lieu vers six heures, nous montions au camp allemand en brimbalant des seaux. Darlonne mettait sous le nez des sentinelles, l'aigle hitlérienne de son passeport.

— T'as vu le pierrot ?

— Gut ! grognait l'autre.

C'était comme un sésame. Nous filions aux cantines en ligne droite. Cachés dans une embrasure ou derrière un tonneau, nous guettions le chef-coq. Dès qu'il nous faisait signe, nous vidions ses marmites des restes de pomme de terre, de viande et de soupe, et, légers sous la charge, nous repartions allègrement. Le filon ne tarda pas à être éventé, car d'autres prisonniers prenaient, eux aussi, le chemin des cantines, et les sentinelles voyaient défiler avec stupeur une caravane de seaux à travers le camp. Un soir, un officier, posté au corps de garde, arrêta les resquilleurs. Darlonne se vit confisquer sa carte au pierrot. Je lui refilai ma deuxième. Mais le lendemain, deux médecins allemands, délégués de Bismarck, enquêtaient chez nous. Darlonne plaida sa cause avec tant de chaleur et en un argot si pittoresque, qu'une vague d'ilarité secoua toute la baraque. Ce fut bien plus quand, pour prouver ses dires (il affirmait travailler au camp allemand), il exhiba, tout fier, la clef de son

atelier. Les médecins éclatèrent d'un rire inextinguible. La tablette portait ces mots : magasin de munitions. Comment ! La clef du magasin de munitions aux mains d'un prisonnier ! C'est inouï ! Il fallait avertir le commandant du camp !

Quelques jours plus tard, Darlonne, qui travaillait à la foreuse, fut interviewé par le commandant, et ce dernier put constater que le réduit où travaillait le schlösser ne contenait aucune espèce de munition.

Bismarck, averti de nos exploits, y mit le holà. Par son ordre, tous les passeports furent retirés.

Mais c'est égal, nous avions repris des forces.

BICOTS ET MORICAUDS

Des troupes de couleur arrivèrent au Stalag. Il y avait là des Marocains, des Algériens, des Tunisiens et des Sénégalaïs.

Beaucoup d'africains parlaient français, un certain nombre étant engagés à l'armée française depuis plusieurs années. Ces hommes, qui s'étaient battus comme des lions, étaient animés envers les Allemands d'une haine féroce. Aussi, par crainte d'une insurrection, étaient-ils tenus à l'écart des prisonniers français et belges, et plus étroitement surveillés.

Les troupes de couleur avaient été fort malmenées par la campagne de 1940. L'ennemi, les sachant dangereuses, avait dirigé sur elles l'effort de son aviation et de ses chars d'assaut. Intrépides, les marocains fonçaient sur les tanks, les genoux collés aux flancs de leurs chevaux. Décimés par un feu terrible, ils s'étaient repliés en désordre et avaient été encerclés. Les Allemands, disaient-ils, avaient achevé tous leurs blessés. Un sous-officier tunisien me conta l'exploit d'un de ses hommes qui avait surpris, la nuit, une section de boches au repos dans une grange. Après avoir tué la sentinelle, il avait égorgé tous les soldats plongés dans le sommeil.

Sur le chemin du Stalag, un montagnard chleuh, lassé de l'existence, avait demandé du feu à une sentinelle. Puis, il avait tiré son coutelas et tranché la carotide du fridolin. Séance tenante, on le fusilla devant ses compagnons. La cigarette aux lèvres, il narguait encore le peloton d'exécution.

Bicots et moricauds logeaient sous la tente. Peut-être cela contribuait-il encore à leur donner la nostalgie du désert. Sombres, taciturnes, les yeux chargés d'éclairs, les arabes restaient des journées entières immobiles, drapés dans leur burnous, se chauffant au soleil. Ils roulaient des cigarettes qu'ils fabriquaient avec de l'herbe et des feuilles de lamier blanc. Rien, semblait-il, ne pouvait les tirer de leur prostration.

« Meetoub » dit le Destin.

Mais gare au réveil du tigre !

La négligation apparente des prisonniers bronzés cachait en réalité une grande activité. Sous des dehors impassibles, les gars du bled se livraient au trafic sur une large échelle. Entre les tentes et les baraques, se produisait un va et vient incessant. Les arabes échangeaient des montres ou des bijoux contre de la nourriture et du tabac. Des montres, ils en sortaient de réticles innombrables. Je vis un jour un marocain extraire de son gousset jusqu'à trente montres, sans compter les stylos et les bagues en or. Comment les possédaient-il, et comment avait-il pu les soustraire à la fouille, personne ne songeait à éclaircir ce tour de passe-passe. La plupart des bicots portaient sur eux une appréciable fortune de bijoux et de billets. Ils payaient

du reste, largement, ce qu'on leur offrait. L'un d'eux, n'échangea-t-il pas une montre en or contre un pain de trois kilos !

Dès qu'il y avait un coup à monter, on trouvait facilement sous les tentes un homme de confiance. Un dimanche, Darlonne, qui les fréquentait, vint proposer à un arabe un tour à sa façon. La veille, il avait remarqué qu'un ouvrier allemand oubliait dans sa cambuse, un gros pain et un paquet de gauloises. Il s'agissait de chiper le tout sans effraction. Or, la porte était close à double tour. Après avoir rôdé tout autour et posté son arabe en observation, Darlonne enleva le mastic encore frais d'un carreau, rafla la bonne aubaine sur la table et remastiqua soigneusement la vitre. L'opération n'avait pas duré dix minutes. Puis, il partagea le larcin avec son complice qui ricanait de satisfaction. Le lundi matin, Darlonne à quelques pas de là, se payait le luxe d'assister à l'ahurissement prolongé du boche, devant son bien envolé.

Les Sénégalais, eux, bons enfants, naïfs et candides, faisaient la joie du camp. Chaque matin, ils organisaient des jeux à la manière de chez eux. Les Allemands aimaient assister à ces ébats puérils pour prendre des photographies. Les noirs mimaient des scènes de sorcellerie. Ils se livraient à toutes sortes de farandoles bizarres, au rythme d'une traînante mélodie. Ils sautaient comme des grenouilles, les mains à plat sur le sol, se mettaient à croupetons, puis, soudain, poussaient des cris farouches qui se muaienr en éclats de rire, tandis que tous battaient des mains. Les pauvres

gens étaient à plaindre. Le climat était trop rude pour leurs constitutions, habituées aux chaleurs équatoriales. Le manque de nourriture contribuait encore à les diminuer, et, la fraîcheur des nuits sur la montagne, les faisait grelotter et claquer des dents. Sénégalais et Marocains étaient des proies faciles pour la tuberculose et la pneumonie. Comme il n'y avait pas encore de locaux d'infirmerie, on faisait loger les malades conjointement avec les infirmiers. J'eus en face de mon lit, un marocain atteint de broncho-pneumonie, qui toussait à se retourner le cœur. Parfois, ému de pitié, je donnais un bout de pain à ce pauvre diable. Il en était fort reconnaissant. Un jour, il me tendit un chapelet.

— Prends-le, dit-il, je suis musulman, mais je ne l'ai pas profané.

Je l'interrogeai sur le Coran et les miracles du prophète. Il répondit de bonne grâce à mes questions les plus saugrenues, et, pour me faire plaisir, récita sa prière, prosterné vers la Mecque.

— Vous autres, dis-je, ne devez guère souffrir de ce jeûne prolongé. Vous êtes habitués à ce régime par le Ramadhan.

Le marocain rit de toutes ses dents :

— On ne mange pas le jour, c'est vrai, mais on se rattrape la nuit avec les moukères.

Un jeune sénégalais de dix-huit ans assistait au chapelet que les prisonniers récitaient en commun dans la baraque. Il avait été élevé dans une mission catholique et parlait fort bien le français. La piété

profonde de cet enfant de la brousse, nous attendait. Ce jeune sauvage eut pu faire honte à beaucoup d'entre nous, par son maintien respectueux et sa ferveur. Dans la suite, il aida à la conversion d'un de ses compagnons mourant, en servant d'interprète.

Il n'était guère souhaitable de tomber malade au XVII B. Les médecins ne manquaient pas — il y en avait une centaine — mais les médicaments faisaient complètement défaut. Ils étaient tellement rationnés, que les prisonniers n'avaient droit qu'à trois aspirines par jour, par cinq cents hommes. Les malades les plus graves devaient être expédiés à l'hôpital de Vienne. Mourir en exil, nous paraissait le plus grand des maux.

« Exoriare... ! » oui, si je meurs, qu'un vengeur naisse de mes cendres !

SOYEZ LOUÉ, SEIGNEUR, POUR NOS FRÈRES LES POUX !

Il était écrit que nous n'aurions merci d'aucune sorte de disgrâce. Par les bicots qui logeaient sous la tente, sur un fumier où grouillait la vermine, les poux firent leur apparition.

Depuis un temps déjà, la rumeur annonçait la naissance du fléau. Je n'y ajoutais pas foi. Et puis, me disais-je, je n'en aurai pas, puisque je me lave entièrement tous les jours et que les pouilleux sont de sales gens.

Un beau matin, je me sentis torturé par des déman-geaisons.

— Tu as des poux, me dirent aussitôt les voisins, heureux de me voir partager leur héritage.

— Allons donc, des poux !

Cependant, comme le chatouillement persistait, j'entrepris la visite de mon pantalon jusque dans la moindre jointure. Ne voyant rien de suspect, j'allais cesser mon exploration, quand je tombai en arrêt sur d'innombrables petits points blancs. J'approchai le nez pour y voir de plus près et je poussai des cris d'horreur. C'était des œufs de poux ! Successivement, je blanchis, je verdis et je rougis, pensant défaillir

devant cette ignominie. Sur le champ, je pris une résolution énergique. Je ramassai mon linge, me déshabillai et portai le tout à la buanderie, ne gardant pour tout vêtement que ma capote. Je faillis en attraper un refroidissement. Toute la matinée, je fis bouillir la cuve sous un feu d'enfer, afin d'exterminer plus sûrement cette honteuse génération.

Trois jours après, je ressentais à nouveau les prodromes d'une nouvelle invasion. Je dus laisser tomber les bras : ma paillasse en était infestée. Dès lors, ce fut un martyre de tous les instants. Les poux ne me quittèrent plus, quelque effort que je fisse pour leur fausser compagnie. Ils poussèrent même la civilité jusqu'à m'accompagner en terre de Belgique, et trois mois après mon retour, je me grattais encore... à leur souvenir.

Jour et nuit, les parasites s'abreuvaient sans répit du pauvre sang qui nous restait. La chasse aux fauves s'organisa. Tel enseignait la méthode pour les occire, à quelle heure on pouvait les pincer. Il fallait agir lestement, car les redoutables bestioles étaient agiles. Il était piquant de voir les soldats en liquette, fourgonner rageusement dans les ténèbreuses cachettes de leur pantalon où se terrait l'ennemi. Impossible de s'en débarrasser. Il en renaissait dix fois plus qu'on en écrasait. A la fin, la rage s'emparait du pouilleux. Il se grattait avec férocité des pieds à la tête, arrachant des lambeaux de peau, striant son pauvre corps amaigri de traînées sanglantes. Pour apaiser un peu toutes ces morsures, je me coulais sous le robinet

deux fois par jour, et je secouais mes vêtements avec la vigueur d'une femme de chambre.

Les paillasse étaient des repaire de poux. Excédés, les prisonniers en firent des feux de joie.

«On dormira sur la planche, voilà tout !»

Le fléau ne s'arrêta pas pour si peu. Des poux, il en sortait des rainures du plancher, il en suintait du plafond et des parois, et les corps des captifs en engendraient à longueur de journée.

Comment se débarrasser de cette engeance ?

Le service de désinfection s'émut, car les « gefreiter » se plaignaient d'en attraper, et les prisonniers se faisaient un malin plaisir de leur en expédier au passage.

Bismarck décréta l'étuve obligatoire, chaque semaine, et la désinfection des baraques à la créoline. Cependant, passer à l'autoclave était une nouvelle plaie. On y entrait à dix heures du soir, pour en sortir à six heures du matin. Après avoir piétiné une heure ou deux à la porte, par tous les temps, on se promenait tout nu, d'une salle à l'autre, tandis que les poux se torsionnaient dans la vapeur brûlante, ou respiraient les gaz asphyxiants. Heureux encore si on ne vous rasait pas le crâne une nouvelle fois, ou si la main habile d'un spécialiste ne vous enduisait pas d'un liquide nauséabond.

Pour tuer le temps, des amateurs jouaient aux cartes, des saboteurs s'ingéniaient à détruire les tondeuses électriques, des curés récitaient religieusement leur breviaire, et le contraste entre leur piété et leur mo-

deste équipage ne laissait pas de faire sourire les plus avertis. Un grand nombre couchés sur le carreau ou allongés sur les banquettes, s'efforçaient de compenser les heures de sommeil perdues.

J'eus vite mon compte de ces exhibitions et je décidai d'aller cacher dans une baraque ou aux vespasiennes, mon corps dévoré de vermine, pendant la durée des séances. J'invoquai saint Benoît Labre. Je comprenais maintenant son héroïsme : Vivre avec des poux, c'est l'antichambre du purgatoire !

Un prisonnier composa un sonnet plein d'esprit sur le tourment du pouilleux. Le voici :

Durant les jours sans fin de ma captivité,
D'un geste familier au singe dans sa cage,
Il m'arrive parfois de gratter avec rage,
Mon corps tout boutonneux, de bestioles peuplé.

Et pourtant, j'ai tout fait pour m'en débarrasser.
Par dix fois, l'autoclave a reçu mon bagage.
De puantes liqueurs, j'ai fait plus d'un massage,
Le parasite hélas, ne veut pas me quitter !

O toi, blanc camarade, au ventre prolifique,
Tu peuples les recoins de ma chemise unique,
Et tu berces mes nuits, de longs chatouillements.

Puisses-tu délaisser ma minable carcasse,
Pour aller infester le corps et la tignasse
Du Boche détesté, qui cause nos tourments.

LA MESSE AU CAMP

Un mois après notre arrivée à Krems, nous eûmes le bonheur d'entendre la messe au camp. En rang par quatre, encadrés de soldats, le fusil à la bretelle, plusieurs milliers de prisonniers s'en furent vers le camp allemand où, sur une vaste esplanade, flanquée d'immenses hangars, était érigé un autel primitif.

Un prêtre autrichien célébra le saint Sacrifice au milieu de la plus grande ferveur. Ce prêtre avait déjà souffert pour la Foi. Son curé et lui, avaient été enfermés dans les geôles des nazis. Lui seul, en était sorti vivant.

Les Allemands qui nous entouraient étaient corrects. Certains même, se découvrirent à l'élévation.

La messe fut solennisée. Juché sur une table, un moine bénédictin dirigeait le chant de la foule.

C'était émouvant d'entendre ces milliers de voix implorer le Christ dans leur détresse.

« Kyrie eleison ! Christe eleison ! »

C'était impressionnant, d'entendre ces hommes proclamer leur Foi dans un Credo magnifique, prisonniers d'un pouvoir qui reniait le Christ et persécutait ses fidèles.

Puis, ce fut l'interminable distribution de la Sainte

Communion. Des prêtres prisonniers aidèrent le célébrant dans ce ministère, partageant les Hosties, trop peu nombreuses, en une infinité de parcelles.

Comme le Pain divin nous réconforta dans cet abandon universel !

Ah ! il nous fallait une épreuve crucifiante pour nous faire saisir la richesse et la force rayonnante de la Sainte Eucharistie ! Dans l'insouciance des jours heureux, nous ne pensions guère à nous approcher du Pain Quotidien. Maintenant qu'un vide affreux se faisait autour de nous, nous sentions le besoin de recourir à la Source de Vie. Je vis de rudes soldats pleurer librement de joie surnaturelle, sans le moindre respect humain.

La messe se termina par un cantique à la Vierge de Czestochowa — dont l'image surplombait l'autel —, chanté par les soldats polonais.

Le dimanche, désormais, nous eûmes la grande messe à dix heures. Tous les prisonniers ne pouvaient y assister chaque fois, en raison de leur trop grand nombre. Et quand ce n'était pas leur tour, beaucoup se désolaient. Ils avaient compris que dans les moments de dépression et d'accablement, il n'y a que la prière qui puisse rendre la sérénité.

Bientôt les prêtres belges imaginèrent de célébrer le Saint Sacrifice, journallement. Dès quatre heures du matin, ils montaient à l'autel, à tour de rôle. Les soldats se pressaient, nombreux, à ces messes clandestines. Le « gefreiter » de la baraque laissait faire au début. Mais l'affluence fut telle au bout de quelques

jours, qu'il craignit d'être dénoncé, et, il interdit la célébration quotidienne.

Les prêtres se rappelèrent alors le temps des catacombes. A minuit, portes closes, les Saints Mystères furent célébrés. Et le matin, ceux d'entre les captifs qui le désiraient, communiaient dans le plus grand secret.

Cependant, le commandant du camp, sollicité d'accorder l'autorisation, permit de dire la messe tous les jours, à condition qu'à cette occasion, ne se produisent pas de rassemblements insolites.

Il y avait au stalag XVII B., une bonne centaine de prêtres. Plusieurs prêtres français avaient apporté de France leur valise-chapelle. Le vicaire de Krems fournit le vin et les hosties, et, de cette façon, les prêtres purent tous célébrer la messe, chaque matin, dans la baraque qui leur était réservée.

C'était un spectacle prenant : une quinzaine d'autels improvisés, qui sur une table boiteuse, qui sur un banc dressé contre la paroi, où les messes se poursuivaient sans interruption, depuis cinq heures du matin jusqu'à sept heures et demie.

Des soldats y assistaient par tous les temps. C'était un va et vient continual dans la baraque. Quand il pleuvait, les routes du camp étaient transformées en marécage, et l'on devait patouiller dans la mélasse dès que l'on mettait le nez dehors. Une fange sans nom crottait la baraque-chapelle, si la pluie venait à tomber.

Mais les prêtres étaient heureux. Que de grâces du

bon Dieu furent distribuées par leur ministère ! Quel influx surnaturel se diffusa à travers le camp par la présence réelle du Christ ! Eux seuls pourraient nous en apprendre quelque chose.

LE FOYER DU CAPTIF

Au Stalag, les prisonniers baguenaudaient et se morfondaient.

Pour couper court à l'oisiveté, génératrice du mal et de la désespérance, il fallait une diversion. Grâce à l'initiative d'un prêtre belge, des cercles de conférences et de cours furent fondés. L'œuvre naissante fut baptisée le « Foyer du Captif ».

Des professeurs bénévoles enseignèrent l'histoire, les langues, les sciences. Chaque soir, une conférence tenait en haleine un auditoire très attentif. L'on entendit des prêtres, des médecins, des avocats, des ingénieurs, des gradués d'université, des industriels, voire même des philosophes et des musiciens, parler avec un art consommé de leur spécialisation.

Je me rappelle, non sans émotion, une conférence donnée par un sous-officier belge, tout au début de la fondation, sur l'invasion de la Belgique par l'armée allemande. L'on sait que les Français ne nous pardonnaient guère d'avoir capitulé, et qu'ils ne comprenaient pas, ou plutôt, qu'ils comprenaient mal le geste du roi. L'orateur, après avoir montré savamment l'avance ultra rapide de l'ennemi sur notre territoire, la défense acharnée des troupes belges, le re-

flux désordonné de l'armée française percée à Sedan et en Flandre, le recul des armées anglaises, termina sa plaidoirie par ces mots :

« Et alors, messieurs, tandis que les motorisés allemands coupant l'armée française en deux tronçons, conquéraient la France jusqu'à Boulogne, les Belges, à Liège, à Namur et dans les Flandres, tenaient toujours ! »

L'auditoire, composé en majeure partie d'officiers, de médecins, de sous-officiers et de soldats français, électrisé par cette vigoureuse défense, acclama la Belgique et le roi Léopold.

Le « FOYER DU CAPTIF » progressait de jour en jour. Des professeurs de Séminaire instaurèrent des cours de théologie, où les « pékins » avaient l'autorisation d'assister.

Chaque dimanche, avait lieu une soirée récréative. Des bretons, aux yeux céruléens, chantaient quelque sône des landes; où s'exprimait un rêve indéfinissable. Un méridional rondouillard exhuma une galéjade avec la faconde du midi. Une chorale improvisée, sous la direction d'un curé, chantait un chœur à quatre voix. Des clowns infiniment sympathiques, exécutaient maintes cabrioles ou montaient une saynète désopilante, nous procurant une demi-heure de fourire. Chacun, dans la mesure de ses moyens, s'efforçait d'égayer ses compagnons, pour leur faire oublier un instant la captivité.

Un directeur de Séminaire renonça même à sa gra-

vité professionnelle, pour nous donner un impromptu sur l'air des « Crapauds ».

Je le transcris dans son entier.

Bien souvent la Muse,
A chanter s'amuse,
L'amour ou la ruse,
Le mal et le bien.
Le soleil, la lune,
La mer et la dune,
Ou la lande brune,
Le chat et le chien.
Bœufs et dromadaires,
Bêtes de la terre,
Ou de l'onde claire,
On a chanté tout.
C'est toujours les mêmes ;
Original, j'aime
A changer de thème,
Je chante les poux.

* * *

On lui fait reproche,
Qu'à nous il s'accroche,
Pour vivre à nos coches.
Reproche insensé !
Que s'il nous dérange,
Ou s'il nous démange,
Il faut bien qu'il mange,
S'il a installé,
Chez nous maison stable,
C'est bien raisonnable
Qu'il ait chez nous, table,
Vivres et couvert.

Pour casser la croûte,
Un atôme il goûte,
De sang. Il ne coûte
Vraiment pas trop cher.

* * *

Tout nous abandonne,
Choses et personnes,
Mauvaises et bonnes,
Parents et amis.
Mille kilomètres
Deux mille, peut-être,
Nous coupent des êtres
Aimés et chéris.
Un seul est fidèle,
Dans notre flanelle,
Ou sous nos bretelles,
Il s'accroche à nous.
Sur nous, il prend vie,
Sur nous, se marie,
Semant fils et filles...
C'est notre cher pou.

* * *

Au martyrologue,
Je voudrais qu'on loge
Un splendide éloge
De ce pauvre pou.
Le soir, en tenue,
Vraiment fort tenué,
Une chasse ardue
Se fait entre nous.
Entre nos deux pouces,
Que l'ire courrouce,
Leur vie très douce,
Doucement s'éteint.

Et nos cœurs oublient,
Que ce crime impie,
Sur nous multiplie,
Veufs et orphelins.

* * *

Comble de sottise,
Bismarck organise
Contre eux à sa guise,
Persécutions.
Toutes les quinzaines,
Les poux à la peine,
Passent l'inhumaine
Désinfection.
Grâce à Dieu, la race
Des poux est tenace,
Gaz et vapeurs passent,
Il en reste encor.
Malgré ma souffrance
J'aurai l'espérance
De revoir la France
Mes poux sur le corps.

LE BATAILLON DE MUSSOLINI

Pour la troisième fois, on déménageait.

Un bon nombre d'infirmiers flamands étaient partis en Kommando, contre leur gré. Les Allemands ne savaient où caser le petit contingent wallon qui restait, car les Wallons passaient pour être difficiles. Le recruteur des Kommandos — que nous appelions le marchand d'esclaves — n'avait pu les embrigader. Les Wallons, prévenus à temps de la visite du négrier, s'étaient éclipsés de tous les côtés à la fois. Mais ce dernier, tenace, revenait à la charge. Les Wallons décidèrent donc de jouer leur petit coup de Jarnac. Comme ceux qui avaient été reconnus inaptes au travail, après examen médical, ne partaient pas, il était tout indiqué de se faire passer « inapte ».

Le stabsartz Bismarck, qui lui, n'admettait pas cette ingérence des civils allemands dans ses affaires, présidait le jury, dont les assises se tenaient en plein air, en raison de l'affluence des prétendus malades.

L'affaire marcha tambour battant.

— J'ai la malaria, dit un Père missionnaire.

— Bon ! Inapte. Suivant !

— J'ai la sciatique, dit un autre.

— Inapte ! Passez !

— Je souffre de dépression nerveuse, dit un troisième.

— Mélancolie ? dit tendrement Bismarck, la bouche en cœur.

Pour moi, sachant que le major avait un faible pour l'examen du cœur, je parcourus le camp à perdre haleine et me présentai devant lui, le cœur battant à coups précipités.

— Hypotension, dis-je.

Bismarck s'inclina sur mon buste, l'oreille aux aguets et la montre en main :

— 130 à la minute, dit-il, inapte de première catégorie.

Certains infirmiers forcèrent un peu la note.

— Je souffre de colique...

— J'ai faim...

— Je voudrais rentrer en Belgique...

Bismarck ne supportait pas qu'on se moquât de lui, et, un coup de pied bien appliqué, leur rappela qu'il était le « Stabsarzt » Bismarck, fonctionnaire omnipotent au stalag XVII B.

Comme, l'examen terminé, presque tous étaient déclarés inaptes, on nous réunit aux sous-officiers français qui refusaient de travailler. Ces fortes têtes étaient soumises à la juridiction d'un caporal de la Gestapo. Simple gefreiter, il commandait en réalité à tout le bataillon. Son sergent le suivait docilement, en répondant « amen » à toutes ses oraisons.

On l'avait surnommé Mussolini. Lui et Bismarck, étaient frères de race. D'un orgueil incommensurable,

Mussolini aimait parader et tenir de longs discours. Il promenait sur les prisonniers un œil de conquistador. Son menton carré, relevé par une moue dédaigneuse, lui donnait un air de souverain mépris. Lentement, son buste de garde-robe pivotait de droite à gauche, tandis qu'il lançait un regard sans défaillance sur la misérable valetaille, comme pour affirmer sa domination.

Mussolini portait les stigmates de ses excès. Deux poches boursouflées qui pendaient sur les pommettes, inscrivaient sur sa face bouffie, la marque de ses débordements.

Colérique, il martelait le plancher des baraqués à coups de talons rageurs. Notre refus de travailler pour la « Grosse Deutschland » l'avait mis hors de lui. Aussi, exigeait-il que nous nous levions à *cinq heures* du matin. Il venait lui-même nous tirer du sommeil en menant un infernal sabbat. Coups de sifflet aigus, hurlements prolongés, rien ne manquait à la fête. Malheur à qui n'obéissait pas prestement. Il était enguirlandé comme marée pourrie. Mussolini, vert de rage, tombait sur le retardataire, à bras raccourcis, et le précipitait en bas du lit. Peine perdue. Le dormeur, fâcheux et obstiné, regrimpait incontinent dans son « pieu » cependant que tous les prisonniers commençaient un hourvari des plus chatoyants. Sifflements, jurons, cris, miaulements, bœuglements, toute la faune de l'arche de Noe était déchaînée. La voix de Mussolini couverte par la multitude, profitait d'une accalmie pour asséner des menaces où l'on discernait des : « straf-kompagnie ».

Et le concert recommençait avec une nouvelle énergie. A la fin, le caporal, l'écume aux lèvres, sortait en claquant la porte à en faire sauter les charnières.

Au cours de la journée, pour se rattraper des échecs matinaux, il multipliait les appels. Il y perdait son latin, car les inaptes, ô ironie, étaient toujours en corvée à gauche et à droite, à la recherche d'un rabiau. Mussolini crut en pincer une apoplexie. Il traitait les Belges d'indisciplinés, ce qui était notoire.

Darlonne en particulier, était sa bête noire. Absent à toutes les inspections et à tous les rassemblements, Darlonne trouvait toujours une excuse à faire valoir. Un jour, il se présenta devant le chef de bataillon pour avoir un nouveau pantalon de treillis. Le sien, disait-il, n'était plus viable. Mussolini prétendit que l'usure n'était pas assez grande.

— Oh, si ce n'est que cela, s'écria Darlonne en élargissant la déchirure !

Pour ce haut fait, Darlonne fut condamné à huit jours de tente de discipline.

Chose étrange, il ne coupa point, cette fois, à la punition. Mais il s'en fut, emportant toute une garde-robe et tout un garde-manger. Quand il revint, après avoir purgé ses huit jours, il était plus enthousiaste que jamais.

Mussolini avait organisé à notre intention des exercices de gymnastique. Chaque jour, nous devions exercer notre souplesse, deux heures durant. Des sections parcouraient le camp en bon ordre, en chantant des

couplets humoristiques, ou en singeant des marches militaires allemandes, entrecoupées de « alli, allo ».

Mussolini aimait faire manœuvrer les hommes devant lui. Un sous-officier prenait le commandement et tous les ordres donnés étaient accomplis de travers, dans le plus grand sérieux. Et si Mussolini demandait des explications sur ces exercices surprenants, on lui répondait que chacun avait une méthode différente.

Je me débinais régulièrement avec d'autres prisonniers. Nous allions nous cacher dans un chemin creux situé dans un autre bataillon, durant le temps de la gymnastique. Il était prudent de ne pas se montrer. Tout qui était pris en défaut, était envoyé, illico, sous les tentes de discipline.

Là, on faisait de la gymnastique intensive. Par tous les temps, les punis devaient se soumettre aux exigences brutales de leurs geôliers. Ils rampaient dans la boue et recevaient force coups de trique quand ils n'exécutaient pas assez lestement les mouvements. Et, ce qui était plus pénible, ils dormaient sous la tente avec un strict minimum de nourriture et de vêtements.

Mussolini était le grand fournisseur des tentes de discipline. Aussi, était-il regardé comme une malébête.

Bientôt, tous désertèrent la gymnastique. Et la comédie se termina faute de comédiens.

Dans ma baraque, nous étions une poignée de wallons, noyés dans la masse des sous-officiers français. Presque tous étaient du Midi. Nous étions en famille

avec eux, et leur jovialité jetait un brin de lumière dans notre exil.

Mon vis-à-vis, un petit homme replet, s'épanchait volontiers dans mon gilet.

— Dire que je dois manger ces cochonneries, moi qui étais si délicat, me confiait-il, en avalant sa soupe à la morue.

Il me parlait des siens. Sa femme, ses enfants, restés là-bas, au mas ensoleillé. Le petit coin de terre où il menait une vie si paisible. Chasseur, lui aussi, il aimait tirer le lapin dans les plaines basses. Ses yeux pétillaient. Il s'animait, mimant une scène de chasse.

— Eh ! disais-je, ne me tuez pas !

Un autre était aviateur de la flotte. C'était l'époque où les Allemands tentaient un débarquement en Angleterre. Un petit nombre avait échappé, les autres ayant été rôtis comme des poulets, par une espèce de feu grégeois qui courait sur la mer, ou repiqués dans la Manche par le bombardement aérien.

— Les Boches sont bêtes, m'expliquait-il, s'ils croient pouvoir débarquer en Angleterre. Comment veux-tu débarquer là-dedans, il y a la Home Fleet, et puis l'aviation, et puis les falaises, et puis alors, les tanks, l'infanterie et l'artillerie !

La baraque était sise en face d'une cuisine. A midi, tous guettaient par la fenêtre l'heure du rabiau. Les cuisiniers avaient coutume de distribuer ce qui restait, après s'être copieusement servis. C'était un assaut en règle. La faim tordant les entrailles, on se colletait pour une gamelle de rutabagas ou pour une arête de

morue. On se bousculait, on criait. Des soldats rentraient échaudés. La même scène se reproduisait à la cuisine d'en face. D'habiles gens profitait de la bagarre pour extraire des caves de la cuisine, des pommes de terre, des raves ou des choux. Ils introduisaient par le soupirail une longue baguette, taillée en pointe, et ramenaient religieusement le produit de la pêche.

Dans nos baraqués, les Allemands avaient placardé une grande affiche multicolore. Un marin français, le front sanglant, allait disparaître sans retour dans l'Océan. Sa main accrochait encore une épave, avec un dernier sursaut instinctif. Au loin, on apercevait des navires qui sombraient, auréolés de flammes. Au bas de l'affiche, se détachaient ces mots flamboyants :

N'oubliez pas Oran !

— N'oubliez pas Krems ! disaient les prisonniers.

SONATE CLAIR DE LUNE

Rien n'avait été ménagé pour assurer aux prisonniers un séjour confortable.

Des parterres fleuris agrémentaient le devant des baraques. Les prisonniers, sans égard pour cette délicatesse, avaient piétiné les fleurs qui venaient de serres renommées et que les Boches avaient dû payer bien cher !

Toute la journée, un appareil puissant de T. S. F. déversait, à notre intention, un flot de mélodies invariables : les valses de Strauss, puisque nous étions sur le Danube ; les marches militaires allemandes, entre autres, la marche des sous-marins, qui revenait dix fois par jour, avec son contrepoint de basse sauvage et brutale. Le tout, entremêlé d'airs de guinguette et de solos d'amore — il ne fallait pas oublier les sentinelles.

Le soir, la radio diffusait les nouvelles, les seules vraies, communiquées par le Grand Quartier Général. C'est ainsi que nous apprîmes la capitulation de la France et la continuation des hostilités par l'Angleterre seule. Cette fois, les captifs trépignèrent d'une joie non dissimulée.

« On les aura, disions-nous, répétant le mot célèbre de Jeanne d'Arc. »

Les prisonniers ne témoignaient aucun abattement pour « les défaites écrasantes », ou les « pertes énormes », subies par les Anglais. Un bon nombre, pressé sous le haut-parleur, gouaillait et manifestait une folle gaieté. Tant d'impiété, d'indécence, de légèreté et de scepticisme, scandalisèrent l'âme allemande, très chatouilleuse en ce qui la concerne. Les journaux parlés furent supprimés, mais la radio continua ses sempiternels concerts, au milieu de l'indifférence générale.

Il y avait, parmi les prisonniers, d'excellents musiciens. A leur demande, les Allemands fournirent des instruments et des partitions.

Un belge, P... R..., dirigeait l'orchestre. Lui-même donnait de temps à autre un récital, sur un piano à queue ancestral. Avec maîtrise, il jouait à ses compagnons attentifs soit une Polonoise, soit un nocturne de Chopin. Il aimait aussi interpréter une sonate de Beethoven, dans ce pays où le grand musicien avait vécu. A quelques centaines de mètres du camp, un musée conservait le souvenir du maître de Bonn. Beethoven passait volontiers une saison dans ces montagnes.

C'est, du reste, un jour, qu'il revenait de Gneixendorf, en voiture découverte, qu'il gagna la congestion pulmonaire qui ébranla sa constitution robuste.

La musique adoucit les mœurs. On voyait réunis aux concerts, des officiers allemands et des prisonniers, qui oubliaient un instant leur antagonisme pour communier, dans une même admiration, à la Beauté.

Je n'ai jamais si bien compris la musique de Beethoven, que depuis mon séjour au Stalag.

Le temps était extrêmement changeant sur ce plateau. Dans un beau ciel d'été, pur comme un ciel d'Orient, éclatait soudain un orage redoutable. Des masses d'eau déferlaient en trombe, changeant, en un instant, les chemins, en torrents bondissants et impétueux.

L'interminable horde des nuées se poursuivait comme dans une fugue perpétuelle. Les éclairs rayait l'horizon en zigzag, le tonnerre roulait de montagnes en montagnes et se répercutait à l'infini.

L'orage suivait le Danube. Il disparaissait comme il était venu. De gros nuages chevauchaient maintenant dans un ciel d'une clarté cristalline, seuls témoins du passage de la tempête. Le soleil, caché derrière un cumulus, irradiait des faisceaux de lumière dans toutes les directions, ourlant les nuages voisins d'un filet d'argent.

Quand l'hiver fut venu, la rage des bourrasques s'abattit sur le camp. Le vent qui s'ébrouait, faisait claquer les vêtements et les couvertures accrochées aux barbelés. La nuit, des sifflements aigus et des plaintes funèbres, évocatrices des trépassés, entouraient le repos des exilés de leurs thrênes lugubres.

Parfois, en proie à l'insomnie, j'allais jouir des étoiles. Les astres qui scintillaient dans un bleu sombre, m'invitaient à louer Dieu pour sa création. Je me surprenais à fredonner le cantique de François d'Assise :

« Soyez loué, mon Seigneur, pour notre sœur la lune et pour les étoiles, que vous avez créées dans les cieux, claires et beilles ! »

Suivant la thèse de Taine, les hommes ne se peuvent comprendre que dans le milieu où ils vivent.

Cette nature à contrastes, cette nature gigantesque, tour à tour sauvage et ravissante de grâce, se retrouve dans la musique de Beethoven. Éloigné des mortels par la plus pénible infirmité qui puisse atteindre un musicien, le grand génie se renfermait en lui-même, ne saisissant de l'extérieur que ce que ses yeux en contemplaient.

Tantôt vêhément et apaisé, tantôt colère et suave, d'une exquise tendresse, Beethoven exprime bien cette Autriche capricieuse, où la passion et la douceur vont de concert, comme des antithèses brusquement juxtaposées.

ÉVASIONS

Dès notre arrivée au Stalag, nous apprenions que des prisonniers polonais disparaissaient chaque nuit. Aussi bien, les Polonais étaient-ils soumis à de nombreux appels.

Au bout de quelques mois de captivité, les Français commencèrent à prendre la clé des champs. Les Allemands s'apercevaient bien de quelque chose, mais les mystifications ne manquaient pas dans les cerveaux ingénieux des prisonniers. Au rassemblement du matin, il manquait régulièrement une dizaine d'hommes : les uns étaient malade, d'autres étaient allés toucher un bienheureux colis, d'autres encore étaient en corvée, et, ceux qui restaient, s'amusaient à rendre le contrôle pratiquement nul. Il s'écoulait au moins une quinzaine de jours, avant qu'on s'aperçût d'une évasion.

Tantôt, un prisonnier de corvée s'éclipsait au premier tournant, tantôt, les barbelés étaient cisaillés en quelque endroit, malgré l'éclairage a giorno que les gardiens projetaient, la nuit, sur l'enceinte. Avec une patience admirable, les prisonniers observaient, des nuits entières, les heures de relève des patrouilles, choisissaient le moment favorable, et, au jour marqué, franchissaient la passe dangereuse.

Comme nous sommes au siècle de la vitesse, la plupart des évadés prenaient le train. C'était plus commode et plus rapide. La grande difficulté était le passage du Rhin. Certains payaient d'audace en le franchissant à la nage, d'autres étaient repris et conduits sous bonne escorte au stalag, où ils moisissaient dans les cachots, après une raclée salutaire.

Pour invraisemblable que cela paraisse, certain prisonnier français affirmait avoir été repincé en territoire suisse, dans une auberge.

Un jeune polonais, qui s'était évadé trois fois, et avait poussé jusqu'en Grèce, s'était fait arrêter, à chaque retour en Pologne. Il était encore prêt à recommencer.

D'autres prisonniers avaient été capturés en Hongrie. Les Belges, eux, ne bougeaient pas encore. C'était un peu loin la Belgique, et puis, on parlait tellement de les libérer. Mais les Français, qui n'avaient aucun espoir de retour avant la fin des hostilités, essayaient de gagner la Suisse, et, de là, la France libre.

Deux aspirants imaginèrent, un dimanche, de prendre le large. La colonne des prisonniers qui assistaient à la messe, devait passer sur la grand-route en dehors du camp. Les deux compères étaient en civil, une capote française dissimulant le travesti. Tous deux possédaient l'allemand à fond et étaient pourvus de reichmarks.

Quand la troupe eut franchi les barbelés, les capotes tombèrent de leurs épaules pour rester aux mains des

complices, et, nos aspirants, guillerets et ingambes, se dirigèrent comme d'honnêtes autrichiens vers la ville de Krems. Le train les conduisit à Linz. Transportés de bonheur, ils voulurent fêter leur libération dans un restaurant. Le vin aidant, ils oublièrent la situation et émaillèrent leurs joyeusetés de calembours. Comme la langue allemande est trop lourde pour rendre la gaieté française, ils usèrent inconsciemment du parler natal. C'est ce qui les trahit. Dénoncés par un moucharde, ils furent appréhendés et reconduits au XVII B, où ils purent cuver leur vin et leurs regrets, dans une geôle rébarbative. Après quoi, un séjour illimité sous les tentes de discipline devait leur inspirer la crainte des fugues illicites.

L'élan était donné. Depuis un temps, j'avais remarqué dans la zone de la plaine de gymnastique, de larges tranchées, dont les parois étaient creusées de niches. Certaines de ces niches s'enfonçaient assez profondément dans le sol. Je pensais bien qu'il devait y avoir anguille sous roche. Les événements me donnèrent raison. Il ne fut bientôt plus question au stalag que d'évasions multiples, restées mystérieuses. Les Allemands étaient énervés. Aucune trace d'un passage quelconque dans les barbelés. Les corvées rentraient au complet ou quasiment. Un beau matin, après une pluie pénétrante, un éboulement se produisit à quelques mètres en dehors de l'enceinte, dans un champ de maïs, découvrant un trou béant.

Du haut de son « pigeonnier », la garde apercevant l'excavation, descendit voir cet étonnant phénomène,

et se rendit compte que le trou s'enfonçait dans la direction du camp. Une patrouille, alertée, amena un chien policier qui la précéda dans un souterrain. Et les allemands, ahuris, débouchèrent sous une baraque. Le souterrain était un dépôt, en même temps qu'une voie d'évasion. Il renfermait des habits civils, des instruments de travail, des musettes, des conserves, des cartes, des boussoles, bref, tout ce qui était nécessaire pour une expédition de longue haleine.

Aussitôt, la baraque fut cernée et les prisonniers consignés. L'interrogatoire et la fouille ne donnèrent aucun résultat. Personne, évidemment, n'était au courant de ce qui se tramait sous la baraque...

En désespoir de cause, le souterrain fut rebouché et l'affaire enterrée.

J'étudiai, moi aussi, la possibilité d'un voyage incognito : je rêvais d'une saison sur les plages dalmates. Il n'y avait que trois cents kilomètres — une misère — avant la frontière Yougo-slave. Je convins, avec Darlonne et quelques autres, d'une escapade au printemps. Nous nous embaucherions dans un Kommando de travail, et, de là, nous tirerions notre révérence.

Mais, la Providence avait d'autres desseins...

ADIEUX AU STALAG

« Les Belges vont retourner bientôt en Belgique, hurlait le haut parleur, à travers le camp. »

Et les Belges haussaient les épaules :
— Depuis le temps qu'ils le disent !

Une fois de plus, les Allemands dressèrent des listes. Ce qu'ils en ont noirci des hectares de papier avec leur paperasserie ! Les infirmiers s'étaient présentés au moins huit fois pour prouver leur affiliation à la Croix-Rouge de Genève. Les Allemands possédaient, prétendaient-ils, des moyens infaillibles pour découvrir les supercheries. Or, j'en connaissais qui s'étaient déclarés infirmiers et n'y avaient droit à aucun titre. Il y avait même des artilleurs... ! Mais, on connaissait si bien leur chantage ! N'y a-t-il pas plusieurs siècles que Voltaire, l'intime de Frédéric le truand, leur apprit à mentir. Ils ont ça dans le sang. Le plus renversant, c'est qu'ils sont d'une crédulité qui côtoie la bêtise.

Donc, une fois de plus, les infirmiers étaient convoqués, en vue d'un départ hypothétique.

— Je ne croirai au retour que lorsque je serai dans le train. Et encore...

En trois jours, nous changeâmes trois fois de ba-

raque. Un convoi de deux mille inaptes partit pour la Belgique. Je restais sceptique. Enfin, un beau matin, 500 infirmiers se dirigèrent, sac au dos, dans l'enclos réservé aux partants. Des officiers d'administration leur rendirent l'argent livré à la fouille, et un bon de quatre-vingt-dix marks, pour le travail effectué à la désinfection.

Bismarck vint nous faire ses adieux :

« Kein lausen, vociférait-il, de sa plus belle voix ? »
On se souciait bien peu des poux. Et personne ne tenait à subir encore le supplice de l'autoclave.

« Nein, clamèrent les infirmiers ! »

L'après-midi nous passions à la fouille. Pour être sûr de ne rien perdre, je me vêtis de toute ma garde-robe. Trois chemises, une robe de nuit, deux caleçons, deux paires de bas. Je fourrai en poche trois ou quatre serviettes en guise de mouchoir, et, comme je voulais ramener une gamelle allemande en Belgique, je ne trouvai rien de mieux que de l'introduire dans mon pantalon... Certains, désireux d'emporter une couverture, l'enroulèrent autour du corps, ce qui leur donnait un air de pacha rebondi.

— Portefeuille, demanda un sergent ?

J'exhibai un porte-monnaie crasseux où il n'y avait pas un maravédis. Comme le contrôle n'était pas fort malin, beaucoup prirent la tangente et passèrent inaperçus. La fouille terminée, on nous consigna jusqu'au lendemain dans une baraque, avec défense absolue de sortir. Des sentinelles barrèrent les issues, de peur d'une évasion...

La nuit, une tempête de neige s'abattit sur le camp. Nous n'avions pas de feu ; seule la chaleur animale attiédisait un peu l'atmosphère. J'attendis l'aube avec impatience. Enfin, vers huit heures, nous sortîmes dans dix centimètres de neige. Mes souliers, dont la semelle était fendue, embarquèrent de la neige glacée. Mes bas furent trempés en un instant. Beaucoup de mes compagnons étaient dans le même cas ; souliers éculés, dont la semelle archi-usée était aussi mince qu'une feuille de papier ; pantalons en guenilles, où s'engouffrait la froidure ; plusieurs n'avaient même pas de capote.

Tout ce monde transi dansait en cadence, pour récupérer un brin de chaleur. Trois heures durant, il nous fallut piétiner dans la neige, au même endroit, sous un vent glacial qui accourrait, dans un furieux galop, des plaines de Hongrie. Étiques, les reins efflanqués par un jeûne de huit mois, nous étions gelés jusqu'à la moelle.

Enfin, nous touchâmes des vivres pour trois jours : un pain et un bout de saucisson. Comme j'avais les mains gourdes, un voisin charitable introduisit mon pain dans ma musette. Et nous partîmes, le ventre creux, sur la route de Krems. Après une heure de marche, nous étions ragaillardis, et je sentis, avec la chaleur, comme un bien-être m'envahir. Arrivés à la gare, nous pûmes nous refroidir à loisir, en attendant d'être enfermés comme de vulgaires animaux dans des wagons à bestiaux. Cette fois, nous étions un peu moins serrés : trente hommes par wagon. Par huma-

nité... on nous avait réservé la surprise de bancs à dossier. Sitôt installé, chacun tira son pain et sa saucisse pour y faire de larges entailles. Pour moi, j'avais toujours été prodigue... et, le soir, je constatai sans trop d'effroi que j'avais mangé tout mon pain.

— Bah ! je jeûnerai deux jours !

L'air, la lumière et le froid pénétrèrent de concert par la fenêtre, et bientôt, tout le monde se mit à battre la semelle et à souffler dans ses doigts. La nuit se passa à danser, à sauter et à taper du pied, au rythme d'un chant entraînant. Personne ne dormit et personne, malgré l'exercice, ne parvint à se réchauffer. La place du reste, était trop exiguë pour permettre de vastes ébats. Le froid pénétrait par les rainures du plancher et les fentes des parois. Les bidons étaient gelés et nous devions nous contenter de sucer des morceaux de glace.

Le trajet me parut interminable. Pour nous exaspérer davantage, le train flânait dans les gares, des heures durant, la machine étant partie en manœuvres.

Après trois jours et trois nuits de congélation, et de répression de tous les besoins naturels, on nous ouvrit enfin la porte à glissières. Nous descendîmes à Wartburg, en Westphalie. J'étais quasi momifié, et, atteint de bronchite, je toussais à rendre l'âme.

Nous n'étions pas au bout de notre calvaire. La colonne s'ébranla pour gagner un Oflag voisin, afin de subir une dernière vérification des numéros de Croix-Rouge. Ces raisons biscornues ne présageaient rien de bon.

La route coupait une immense plaine mamelonnée, sur laquelle se détachait, à droite, une butte artificielle où se dressait la tour en ruines du célèbre château de la Wartburg. Tout naturellement, ma pensée se porta vers sainte Élisabeth de Hongrie qui s'y sanctifia, pour en être chassée, honteusement, un soir d'hiver, avec ses petits enfants.

J'évoquai le vieil hérésiarque Luther qui y venait reprendre souffle, et, dit la légende, lançait son encrier à la tête de Satan, quand le cornu le serrait de trop près.

Les portes de l'Oflag se refermèrent sur nous. Quelques officiers français, du service de santé, y attendaient leur libération.

Peut-être, allions-nous partir demain...

On nous répartit dans des chambres proprettes et bien chauffées. Ça nous changeait des gourbis fangeux où nous nous vautrâmes depuis sept mois.

Le lendemain, nous sortions dans un épais duvet de neige pour subir l'inspection des bagages. Un sous-officier allemand nous menaça, en excellent français, de nous renvoyer en Autriche, si des lettres ou des devises étaient découvertes dans notre fournitement. Personne n'eut rien à déclarer. Les objets prohibés étaient trop bien camouflés pour être aperçus. Les inspecteurs se bornèrent à jeter un regard superficiel dans le capharnaüm que chacun transportait. Je traînais avec moi un seau enveloppé d'une toile primitivement blanche, mais que le temps avait rendue isabelle. Un allemand remua, du bout du doigt, le chaos

invraisemblable qui l'emplissait. Sans doute craignait-il un piège à loup !

Le soir de ce même jour, on nous apprit que tous les convois autres que ceux de l'armée allemande étaient supprimés, en raison des fêtes de Noël et de Nouvel An. Cela refroidit singulièrement les enthousiasmes. Ainsi donc, nous étions condamnés à passer ces fêtes si chères à nos cœurs, loin de la patrie !

On nous fit écrire chez nous que nous étions sur le chemin du retour. N'était-ce pas encore un mensonge ?

Ah ! j'avais bien raison de me dénier !

L'OFLAG II C

Tout le monde souffrait à nouveau de la vermine. Les poux qui s'étaient tenus cois, engourdis par le froid du wagon, se réveillaient. Un médecin allemand nous passa en revue. Mon corps était tout couvert de piqûres et strié de coups de griffe. Le médecin me regardait avec sympathie. J'avais laissé pousser ma barbe, depuis sept mois. Une barbe de fleuve qui s'étalait sur mon thorax, non sans majesté. J'en prenais un soin jaloux, car je tenais à la conserver pour rentrer en Belgique.

— Vous avez une barbe souperbe, à la Christus.
— Oui, dis-je, je l'admire aussi.
— Que faites-vous dans le civil ?
— Je suis journaliste.
— Et vous avez des poux, vous un écrivain ?
— Je vis avec tout le monde, or, tout le monde en a...

— Vous irez à la désinfection.

Le lendemain, chargés de notre fortune, nous partions à une vingtaine dans la neige, pour nous débarrasser de nos poux, sans aucune illusion. Cette sortie me permit du moins de faire un bon repas, pour quelques pfennings, dans une auberge.

Quelques jours après, il fallait recommencer la chasse aux parasites. Les voisins m'avaient cédé leurs locataires en surnombre.

La faim et les poux font partie de la suite de Dame Misère.

La faim nous tenaillait cruellement, comme au début de notre séjour en Autriche. Ici, plus de rabiau, rien que la portion congrue, juste assez de calories pour ne pas mourir de faim. Aussi, les vols se multipliaient-ils. Le soir tombé, les silos de pommes de terre du camp vedaient leurs entrailles. On vola jusque dans les caves de la cuisine. Le commandant du camp, alerté, nous réunit en session plénière, pour nous infliger une verte semonce, et nous promettre le retour au XVII B s'il n'y avait pas d'amélioration.

Une inspection serrée des baraquements, récolta quelque cinq cents kilos de pommes de terre. On n'avait pas tout découvert cependant. Dans ma chambre, un fin renard avait soulevé les planches du faux plafond, et introduit, dans cette cachette, une trentaine de kilos. Toute la journée, les gamelles se succédaient sur le poêle.

Poussé par la faim, je fus réduis à cuire des épluchures de pommes de terre ou de rutabagas, que j'allais extraire des poubelles glacées de la cuisine. Pour la première fois de ma vie, je devenais « biffin ». Je tirai de dessous la neige des choux gelés, dont je m'emplis l'estomac à me rendre malade. La misère était grande. Mais l'espoir d'un prochain départ fouettait les énergies.

On tiendra... !

Et ce fut la Noël.

Des réminiscences de cantiques chantaient dans les cœurs. Devant le camp rassemblé, la grand-messe fut chantée par les prêtres belges. Un harmonium accompagnait la messe du jour où s'exprime une aimable sérénité. A l'Offertoire, l'audition du « Minuit, Chrétiens », dont les accents pompeux et théâtraux n'émeuvent plus guère que les « Mères de l'Église » et les ignorants des choses musicales, fit courir un frisson dans l'assistance.

Chacun songeait aux Noëls d'antan avec une insurmontable nostalgie. Il faisait si bon alors...

C'était la messe de minuit, où reposait dans la crèche étincelante de clarté un tout petit poupon de cire entre la Vierge et saint Joseph, tandis que le bœuf et l'âne soufflaient sur son corps délicat, pour qu'il ne s'enrhumât pas.

C'était l'atmosphère de jeunesse surnaturelle qui réunissait les chrétiens dans une même ferveur.

Et puis, c'était le réveillon, où, petits et grands se pressaient autour du sapin dont les rameaux, saupoudrés de givre, parsemés de flocons d'ouate et piqués de mille scintillements, portaient des fruits merveilleux : des angelots joufflus accrochés par la chevelure, des astres garnis de miroirs dont les facettes décu-

laient encore la magie féérique des lumignons, des chaînes argentées qui couraient du faîte jusque sur le parquet ciré... Et la salle s'illuminait, éclairant une table garnie des chefs-d'œuvre de la cuisine.

C'était la joie familiale dans son plus beau rayonnement... Des prisonniers soupiraient, et dans leurs yeux rêveurs, on pouvait lire les regrets du home, où il faisait si chaudement enveloppant.

L'après-midi, une séance réunit les exilés pour leur procurer, quand même, un air de fête. Après quelques chants humoristiques, une chorale interprétait des noëls wallons. Un prêtre liégeois commentait chaque pièce à l'intention des officiers français, qui ne pouvaient en goûter tout le charme natif.

Comme les noëls français, les noëls wallons transposent dans leur milieu, le milieu de Bethléem. Dans une langue savoureuse, ils disent l'émotion populaire à la naissance du Sauveur et les franches ripailles de nos pères, plus proches des Gaulois que des Grecs.

L'on voit défiler les paniers de « cougnous » et les mètres de boudins, entre deux tendresses naïves à l'Enfant-Jésus.

Les artistes improvisés avaient exhumé de leur mémoire rétive des bribes de couplets, pour en composer une macédoine.

...Bondjou, wézène, dwermév' èco... ? (1)

...Vousse vini, cusène Mareye... ! (2)

...Houte on pô, dègne Ernou... ! (3)

La séance se termina par une sarabande de « cramburgnons ».

(1) ...Bonjour, voisine, dormez-vous encore ?

(2) ...Voulez-vous venir, cousine Marie ?

(3) ...Écoute un peu, digne Ernou !

* * *

Passé le nouvel an, nous attendions avec une impatience grandissante le train libérateur.

J'en avais assez de la captivité. Mais je voulais bien rester encore, si la victoire devait être achetée à ce prix. Ce dont je souffrais le plus, c'est de la promiscuité dans laquelle on vivait. Certains soldats, d'une éducation de primate, écouraient à la longue, tout qui avait le sentiment de sa dignité humaine. D'une grossièreté qui passe tout ce qu'on peut imaginer, d'incurables crétins s'évertuaient, semblait-il, à fouler aux pieds les principes les plus élémentaires de la bienséance. Il est vrai que d'aucuns étaient des bambocheurs et d'authentiques piliers de tripot, ou encore, — et ils ne s'en cachaient pas, — des familiers de la ribote et de la ribouldingue. Leurs propos malsonnants étaient présentement leur seul exutoire, mais ils n'attendaient que l'occasion pour replonger dans leur fange.

Chaque matin, quand on sortait de la chambre, on pataugeait dans un jus malodorant. C'étaient les tinettes du corridor qui avaient débordé la nuit... Vraiment, le séjour en Allemagne avait ravalé certains individus au niveau des quadrupèdes. Encore ces derniers sont-ils excusables.

Est-ce nervosité, est-ce lassitude ?... Mais le séjour ne m'avait jamais paru plus odieux. Outre nos malheurs domestiques, les Boches étaient ici, hargneux en diable. Nous n'étions plus en Autriche, et ça se voyait. L'occultation était très sévère. Dans la chambre voisine, un soldat avait levé le rideau, pour vider un récipient par la fenêtre. Un coup de feu avait éclaté, perforant la cloison de bois. La balle avait été retrouvée dans la chambre.

Il ne faisait pas bon remuer. On vous eut descendus comme des pipes à la foire... Pour la nuit, les baraques étaient fermées à clé jusqu'au lendemain matin. Tous sujets d'exaspération, pour des prisonniers aigris et récalcitrants.

Aussi, est-ce avec une satisfaction profonde que nous reçumes l'ordre, un beau matin, de quitter les baraques.

Après une longue station dans la neige, où l'on nous avertit de ne pas chercher à nous évader, on distribua à tout le monde un pain et un kilo de saucisse.

Et ce fut le départ.

Cette fois, nous avions des ailes pour voler vers la résurrection. La route, obstruée en certains endroits par plus d'un mètre de neige, était déhlayée par une équipe de prisonniers français.

— Vous rentrez en Belgique ! que vous êtes heureux, vous autres !

— Courage, les gars, votre tour viendra aussi... ! On les aura... !

Du fond du cœur, je plaignis ces pauvres gens si

proches de nous par la fraternité de culture et de langue, et par le sentiment qui unit les miséreux.

Sur une voie de garage, les wagons à bestiaux nous attendaient. Des bottes de paille étaient couchées entre les banquettes, — prévenance maternelle qui sentait le calcul de la propagande.

Hélas ! Le convoi ne roula pas plus vite que celui qui nous avait amenés d'Autriche. A nouveau, la machine partit en manœuvres, nous laissant collés au même endroit, des heures entières.

Le train s'arrêta à Paderborn. Nous interrogeâmes des français qui travaillaient sur le ballast :

— Pas de nouvelles de la R. A. F. ?

— Ah, mon vieux, on les entend toutes les nuits ; ce qu'ils encaissent sur la citrouille !

A Cologne, on nous ouvrit les portes pour nous distribuer du café chaud, du pain et du fromage. Puis vinrent les douceurs : une boîte de bonbons et un cigarillo.

L'esprit humain est extrêmement mobile. Un niquedouille proposa de les remercier pour ces attentions. Ce fut un tollé général. Il en est qui étranglaient d'indignation.

— Et les mois de captivité, tu les as déjà oubliés ?

Il n'était pas question de gratitude. La rancœur accumulée depuis des mois, remonta à la surface. On fit remarquer que c'était la première fois, depuis deux jours, que ces « messieurs » daignaient nous ouvrir les wagons. Certains souffraient de rétention... et le froid avait rendu fou un des nôtres.

Le 11 janvier 1941, nous franchissons la frontière hollandaise. Un immense espoir gonflait les cœurs. Il nous tardait d'être débarrassés de la vue des uniformes allemands et de ne plus entendre la langue barbare de nos persécuteurs. Nous sentions la Belgique toute proche et les effluves de la terre natale nous grisaien, enfiévrant les cerveaux. Personne ne parlait plus dans le wagon.

« Les grandes joies sont muettes, dit-on. »

Il nous semblait que nous allions pénétrer dans un sanctuaire. La joie se lisait dans tous les yeux, mais sans exubérance. Et ce pénible voyage contribuait encore à augmenter notre apathie.

A cinq heures du matin, nous pénétrions en gare d'Anvers.

Trois jours plus tard, nous étions libres.

Jun 1943.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|-----|
| Printemps tragique | 7 |
| En retraite | 18 |
| En avant-garde | 36 |
| Repli | 49 |
| La ruée | 55 |
| Prisonnier | 62 |
| En Allemagne | 85 |
| Sur le beau Danube bleu | 89 |
| Sous la férule d'Attila | 95 |
| Le stalag XVII B | 100 |
| Dans le fief de Bismarck | 106 |
| Les kommandos | 109 |
| Struggle for life | 114 |
| Bicots et moricauds | 125 |
| Soyez bénis, Seigneur, pour nos frères les poux | 130 |
| La Messe au camp | 134 |
| Le foyer du captif | 138 |
| Le bataillon de Mussolini | 143 |
| Sonate clair de lune | 150 |
| Évasions | 154 |
| Adieux au stalag | 158 |
| L'oflag II C | 164 |



AUX ÉDITIONS DU CHANT-D'OISEAU

P. MARTIAL LEKEUX: Sainteté et bonne volonté : 30 fr.

Pour paraître prochainement :

FRANZ WEYERCANS: Henri Ghéon et la Grâce.

PHILIPPE DELHAYE: Ernest Psichari, soldat chrétien.

JACQUES LEGAY: La guerre muette (reportage sous l'occupation).

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE).

